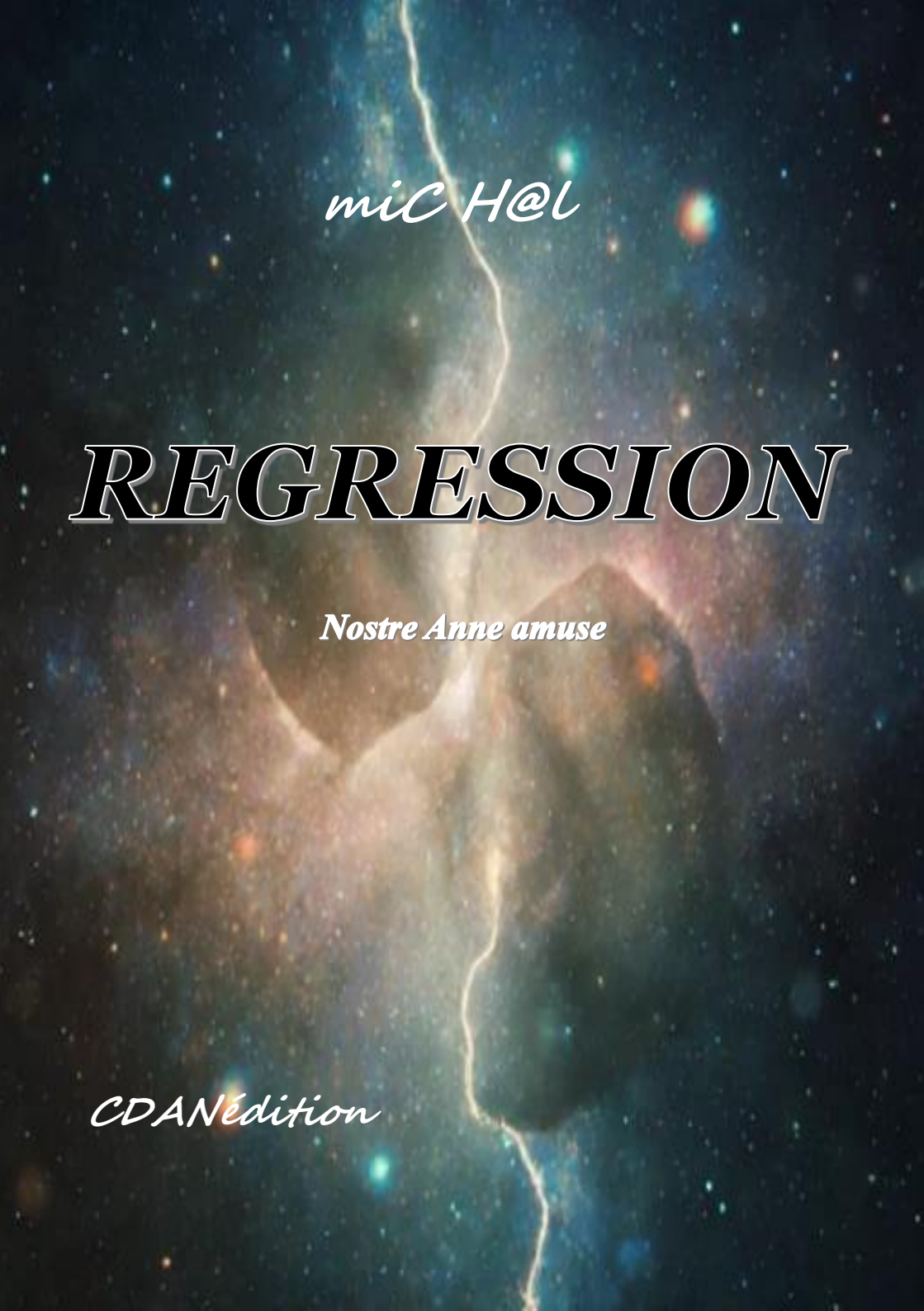


The background of the entire image is a deep space scene. It features a dark blue and black sky filled with numerous small, distant stars. A prominent, bright yellow and white lightning bolt streaks vertically down the center of the frame. In the middle ground, there are large, billowing clouds of interstellar dust and gas, known as the Helix Nebula, which are illuminated with vibrant colors of orange, red, and purple. The overall effect is one of cosmic wonder and mystery.

miC H@L

REGRESSION

Nostre Anne amuse

CDANédition

Illustration de la couverture libre de droit

miC H@l

présente

REGRESSION

Nostre d'Anne amuse

ISBN : 978-2-487805-24-8

Auteur :

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

Du même auteur :

halletmic.com

Merci à Philippe Rouyer pour ses conseils avisés sur le contenu,
comme sur la forme.

Merci à l'Oublié pour le postambule.

Préambule

Chapitre -1 : la régression

Chapitre 1 : le temps n'a pas le temps

Chapitre 2 : Nanou Anne

Chapitre 4 : Linette en 2075

Chapitre 5 : La grande question

Chapitre 6 : 29 février 20275

Chapitre 7 : deux balles pour Linette

Chapitre 8 : les esclaves d'aujourd'hui

Chapitre 9 : les enfants d'hier et demain

Chapitre 10 : Laurette cherche Linette

Chapitre 11 : Était-ce mieux avant ?

Chapitre 12 : Avec des si's

Chapitre 13 : Le réveil de Lili junior.

Chapitre 14 : les esclaves du temps

Chapitre 15 : Voyage en 2075

Chapitre 16 : Opération clandestine

Chapitre 17 : L'ambulance

Chapitre 18 : visite chez Evi

Chapitre 19 : le manuscrit

Postambule

Préambule :

Le temps...

Le temps doit être productif ou sinon, il est coupable...

Coupable de paresser...

La paresse n'est plus un droit... elle est coupable, elle doit se terrer... Elle est « assistée », disent certains...

Paul Lafargue serait coupable... devant Dieu (le fric ?) et devant les hommes (les esclaves) ?

La paresse... c'est regarder et réfléchir sur le sens du temps (de la vie), celui que l'on vole, mais à qui ?

À ceux qui (nous) exploitent...

La réflexion est le temps, donc le savoir. Il ne peut s'économiser sous peine de ne plus progresser... Le savoir est le temps que l'on prend à la discontinuité (le travail) à ce qui ne fait pas la vie....

Partout, on court...

Partout, le bruit...

L'esprit n'est plus. Il est saturé à l'envie, à l'excès...L'excès pour ne plus partager, ne plus échanger...

Notre histoire va devenir celle que nous n'aurons plus partagée et qui sera racontée par ceux qui nous dominent...

Comme ils disent, « réfléchir, c'est déjà désobéir ». Apprendre, comprendre pour ensuite souffrir...

Seuls les moutons ne souffrent pas, ils obéissent, ils suivent. Ils apprécient les « ressentis ». On leur a appris.

Et ce temps dans tout ça ?

Il est l'ennemi de ceux qui ont conscience que produire, c'est vraiment ne pas le posséder à la vie, à la joie d'apprendre un savoir.

Le temps... est une donnée que nous souhaitons modulable et corvéable à merci... Nous le souhaitons court lorsqu'il nous semble long et long lorsque nous le désirons court...

Il n'est donc pas réel dans sa réalité, il n'est qu'un « ressenti », il est donc un constat à contre-volonté.

Le constat est là... Fuir ce à quoi nous tentons d'échapper, se voiler les yeux pour n'apercevoir aucune fissure dans ce qui nous entoure...

Courir après ce temps qui nous échappe, avec cette sensation horrible que tout est inéluctable, tout se finit sans retour...

Alors, alors... il suffirait d'une volonté, d'une décision... collective et tout redeviendrait... quoi, d'ailleurs ?

Qu'est-ce que le « mieux avant » lorsqu'on nous confisque un possible « mieux d'avenir » ... ?

Le temps redeviendrait enfin le nôtre...

L'oublié

Chapitre -1 : La régression

L'être humain aime mesurer, cela le rassure sans doute. Il est le seul animal à mesurer... le temps surtout... le poids aussi... le volume et en fait tout ce qui peut être mesuré, mais il ne sait pas mesurer l'immensité de l'univers, pas que le nôtre, mais celui de plus loin, sans doute même celui qu'il n' imagine pas. Il le voudrait bien, c'est certain, il aime dominer, il aime savoir. Ah ! le grand mot est lâché : SAVOIR... le savoir, un truc qui se transmettait pour vivre... survivre et faire perdurer la vie de générations en générations et ainsi lutter inconsciemment contre ce temps qui passe. Les animaux, les plantes, la vie en fait, transmettent une sorte de savoir, les humains aussi... mais cela commence à faire un bail. Les sages d'une époque l'étaient de ce qu'ils avaient appris et surtout de ce que leurs ancêtres leurs avaient appris et transmis.

Maintenant, le savoir des ancêtres est remis en cause, jeté aux orties. Certes de nombreuses évolutions envahissent les marchés, comme l'informatique... pour l'informatique pas besoin du savoir des sages, ils ne connaissaient qu'à peine l'algèbre de Boole. Maintenant les jeunes générations savent sans vouloir apprendre, en fait elles croient savoir, mais n'écoutent plus les sages qui ne

sont même plus respectés. J'ai toujours entendu et compris que l'on apprend toute sa vie, avec un minimum de curiosité. Alors, oublier le savoir et écarter l'expérience des vécus est une ineptie... nous sommes bien dans la régression...

L'intelligence de l'humain s'est développée en prenant en compte la connaissance des anciens, la pyramide du savoir. La régression... quelque part, c'est un retour progressif à une vie plus primitive, plus animale... et d'autres animaux évolueront à l'inverse, tout cela suivant une courbe de Gauss. Ah l'humain ! Tu n'as pas compris le pouvoir que tu avais, tu l'as dilapidé dans la facilité, par ton orgueil, ton égoïsme, ton moi-je, et la chute sera sans doute plus rapide que l'évolution.

Chapitre 1 : le temps n'a pas le temps

Donc l'être humain veut mesurer le temps !¹

Ah le temps ! Qu'il passe dedans, ou qu'il fait dehors ! Comment l'expliquer ? Le temps a-t-il toujours la même valeur de temps ? Bien entendu que celui de la pendule le dit, le crie, le revendique. Mais celui du ressenti, de l'émoi dit bien autre chose. Chacun a pu le constater, nous trouvons, qu'en fonction des circonstances, ce temps n'a plus la même valeur de temps, que ce soit en secondes, en minutes, en heures, en jours, en mois, en années... il ne faut pas exagérer tout de même. Les émotions, les peines, les joies, les malheurs, les bonheurs donnent une autre valeur perçue du temps. Combien de fois nous nous disons que cela passe trop vite et combien de fois, nous attendons de meilleurs moments dans un temps qui le prend.

Mais le temps, vu de plus loin, nous donne aussi une autre perception de ses outrages.

Chaque matin qui arrive, enfin après 24 heures, enfin pas pour chaque circonstance, en fait, nous, enfin, presque tous les nous, ne constatons aucune différence en rapport à la veille, si ce n'est

¹ <https://auteurnormand.wixsite.com/halletmic/copie-de-jules-version-courte>

l'humeur, ou une gueule de bois. Gueule de bois due aux abus... même à celui de penser... l'abus. Chaque matin, si le temps s'est évanoui de 24 heures, il n'a pas changé grand-chose au vu de l'être humain. Chacun, chaque chose a pris tout de même 24 heures, comme la terre, l'univers, voire plus loin encore, sauf pour l'être humain. Et que s'est-il passé en 24 heures, pas grand-chose tout est presque comme hier, des enfants crèvent à Gaza et en Ukraine, ailleurs aussi. Mais, si nous ajoutons un jour au jour, puis un autre, nous arrivons à une semaine, un mois peut-être, là, on peut constater que les choses et les êtres ne sont sans doute plus comme au premier hier.

En conclusion, le temps qui passe ne se révèle pas et ne révèle pas beaucoup de changement en une période courte, ce qui rassure, dira la grande majorité des humains. La nature, elle, qu'elle soit animale ou végétale, s'en moque royalement.

À une plus grande échelle de temps, c'est bien différent, une ride... une guerre remettent les pendules à l'heure. Et, sur une plus grande échelle encore, nous pouvons nous apercevoir que si l'échelle du temps calendaire, reste stable, enfin presque, la terre ralentit son tour. Mais si lentement que seuls des spécialistes sont capables de le mesurer, et que le cours de l'évolution va bien plus vite que ce temps officiel.

L'histoire nous raconte que toutes les civilisations passées sur terre ont vécu des cycles de temps, avec des débuts et des fins. Alors, nous vivons bien dans un cycle qui se terminera, un jour... demain bientôt, ou demain plus tard... l'accélération des évolutions nous précipitera encore plus vite vers cette fin. L'histoire, qui se conte après, raconte une agonie. Ce n'est pas une prédiction de Nostradamus, ni un rêve, ni un cauchemar d'ailleurs, mais le ressenti de l'accélération du cours de l'histoire humaine, basée sur une analyse du passé des cinquante années passées, pour en déduire les cinquante années à venir, en prenant en compte cette accélération de l'évolution de la vie. La courbe de Gauss² se déforme... alors que déjà nous étions du mauvais côté de la courbe, en plus si elle se déforme... on est mal barrés !

Nanou et Lili junior, presque un siècle de différence d'âge, nous ferons voyager dans leur époque.

² <https://studio.youtube.com/video/pLZxi13c7S4/edit>

Chapitre 2 : Nanou Anne.

Quelque temps plus tôt...

Nanou est ma grand-mère paternelle. Vous souvenez-vous de cette grande claque dans la gueule que mon père m'a infligée ainsi qu'à son père d'ailleurs ? ... Non, ce n'est pas bien grave. Nanou Anne est l'épouse de feu mon grand-père. Une femme admirable comme son époux. C'est chez eux que je passais le plus clair de mon temps et surtout toutes mes vacances et mes fins de semaine quand j'étais petiotte, et ce, jusqu'à mon adolescence, et bien plus tard encore, jusqu'au décès de Papy, des personnes sages et saines qui vivaient simplement des plaisirs simples de la vie, pas de grand voyage, non... Mon papy disait, et il avait raison : *"À quoi bon aller dans des endroits du monde où tous ceux que vous avez rencontrés, vous ont déjà oubliés, avant même votre venue ?"* Mais enfin, j'aime aussi la simplicité de la vie, le respect de celle-ci. Je suis Rv., respectueuse de la vie humaine et de la nature, sans pour autant être une écologiste, ces gens-là parlent bien plus qu'ils n'en font.

Après le décès de Papy, ma mamie, Nanou Anne, fut hospitalisée, bien trop longtemps pour une profonde dépression chronique, puis, pendant de longs mois dans un centre de rééducation mental, pas loin d'être un asile, pour soigner cette

maladie. Le départ de Papy laissa un abysse vide et le sentiment d'avoir enfanté un monstre achevait son mental. Elle se reprochait ce qu'était devenu mon père se culpabilisant de cet état et disant haut et fort qu'une mère n'avait pas le droit d'enfanter un individu pareil, pire, de l'avoir mal éduqué pour qu'il soit devenu ainsi. Il fallut donc bien du temps pour qu'elle retrouve un certain équilibre mental. Nous l'avons donc accueillie chez nous, enfin chez elle. Parce qu'avant que cette maison me fût cédée par eux, elle était leur maison et, quelque part qu'importe à qui appartiennent la terre et la pierre de cette maison. Elle appartient aux âmes qui lui donnent cette vie si agréable, un havre de paix et de la pensée, de la réflexion. Avec Hélène, maman et Irène, la maman de Laurence, nous avons restauré, restauré est peu dire, le grand garage attenant à la maison pour qu'elle puisse vivre avec nous, chez elle. Il y a quelque temps qu'elle nous a rejointes, tant sa rééducation mentale a pris un temps certain (il m'énerve celui-ci... le temps).

Une femme de plus dans un univers de femmes : nos deux garçons étaient bien entourés par cinq femmes. Et surtout, je retrouve ma Nanou Anne, comme dans le passé. Nous passons un maximum de temps ensemble, avec Lolo aussi, bien entendu. C'est si agréable de discuter avec une personne qui porte tant de valeurs humaines et qui a un profond respect de la vie, la vie des autres...

vous savez, les plus démunis, les plus oubliés, ceux qui en fait ne défigurent pas la nature. Ils ont toujours été ainsi mes grands-parents, au moins ceux-ci, j'ai beaucoup moins connu les parents de maman. Les kilomètres, qui nous séparaient, étaient une bonne excuse... une excuse seulement, une piètre excuse, quand on quitte ses proches pour se rapprocher du soleil, celui du sud, là où il n'y a plus aucune valeur que celle de l'argent. Oui, mes grands-parents, enfin ceux du côté paternel, étaient respectueux. J'irais presque à dire : pieux envers cette nature si prolifique, la nature donne ce qu'on lui prête avec soin. Ils m'ont tout appris sur comment la respecter, comment l'utiliser à bon escient, pour la jardiner, la caresser, laisser libre vie aux animaux pour que la biodiversité s'installe et perdure longtemps. Elle n'est pas bien rancunière, bien au contraire, quand on la respecte, elle nous le rend au centuple. Ils étaient Rv., avant, bien avant les Rv.³ !

Ils ne se réclamaient d'aucune tendance moderne sur la préservation de la nature, sur le manger végétal ou bien d'autres conneries qui conviennent à des personnes désabusées qui veulent exister et se montrer. Ils ne revendiquaient rien, ils perpétuaient

³ Rv respectueux de la vie humaine et de la vie humaine

seulement un art de vivre ancestral et pourtant, ce ne sont pas des gens de la terre à proprement dit, nul besoin d'être un paysan qui tue la nature pour profiter des bienfaits des produits sains de celle-ci.

— Dis, Nanou Anne !

— Oui, ma puce ! Pourquoi maman et tonton te disent sorcière, quand ce n'est pas foldingue... ? Pour rire, je pense !

— Ils ne sont pas très respectueux envers leur mère. Jamais, je n'aurais osé dire cela de ma maman ni de mon papa. Et pourtant, à l'époque... nous n'avions pas tous le droit à l'éducation de l'école... regarde-moi déjà !

— Mais Nanou ! Tu n'allais pas beaucoup à l'école ! Cela ne veut rien dire ! Moi, je trouve que ce que tu dis est très sensé et qu'ils feraient bien de t'écouter tout de même. Nombre de personnes diplômées n'ont pas ta simple et saine façon de penser, tu es respectueuse de tout ou presque. Et je pense que tu as raison ! Alors, pourquoi le disent-ils donc ?

— Malgré mes lacunes d'éducation, j'ai un petit secret ! Pour toi... je peux te le dire !

— Un secret... pour moi ?

— Mais tu ne le diras à personne, à Lolo bien entendu, elle est si discrète ? N'est-ce pas ?

— Non, non ! C'est juré promis !

— Eh bien, tu vois ! Quand on parle d'une époque de l'histoire, passée ou à venir, avec quelques détails assez précis... j'arrive à faire vivre cette époque dans ma tête, comme si j'y étais... mais en fait, je n'y suis pas.⁴ C'est l'histoire qui vient à moi ce n'est pas un rêve, non... même pas prémonitoire, non, encore moins un cauchemar, encore moins une invention du temps (il me gave encore celui-ci). C'est la vraie histoire, que je vois... seule... J'ai dû leur en parler une fois... alors tu comprends pourquoi ils me prenaient pour une foldingue, certes sympathique maman, mais pas normale tout de même. À tel point qu'ils n'en parlaient à personne, de peur d'être pris pour des imbéciles à croire des incrédulités pareilles.

— Mais moi, je te crois, Nanou ! Je te crois !

— Tu n'es pas très objective, ma Lili ! Tu ne discutes pratiquement qu'avec moi... à la fin, ils vont dire que je t'influence !

— Mais, tu sais, si je suis bien souvent avec toi, depuis si longtemps, et encore bien plus avant... c'est qu'il n'y a qu'avec toi que j'ai envie de discuter, avec ma Lolo aussi, mais avec Lolo, je

⁴ <https://www.cassiopee-avenir.com/blog/propheties-et-visions-peut-on-vraiment-voir-lavenir>

n'ai pas besoin de trop discuter, elle me comprend dans le regard, moi, aussi, je la comprends ainsi. Mais ce ne sont pas les mêmes sujets de discussion que nous abordons toutes les deux. Et puis nos mamans, elles, comme bien d'autres, ne pensent qu'à leurs vacances au bout de la planète ou à passer le temps dans des loisirs qui ne me disent pas grand-chose. Ils sont tous superficiels, nos mères, mes oncles, mes tantes, mes cousines et mes cousins, enfin à part toi et Lolo. J'aime t'écouter parler, j'aime être avec toi, tu es simple, facile à comprendre, tu respectes la vie...

— Lili ! Tu ne peux pas trop dire cela pour vos mamans, elles ont beaucoup souffert, bien trop souffert ! Alors, quelque part, quelques réconforts exotiques font peut-être oublier bien des vicissitudes...

— Tu as peut-être raison sur le fond ! Mais je ne m'arrête pas de me dire que cela ne sert à rien, excepté pour celles et ceux qui vont vraiment aider des gosses en des contrées lointaines et bien souvent dangereuses !

— Ah ! Lili, presque un demi-siècle nous sépare et pourtant, j'ai passé bien plus de temps avec toi qu'avec n'importe qui, ni avec mes enfants ni avec mon feu mari. Je ne sais plus quoi dire de notre complicité...

— Nanou ! Il n'y a rien à dire ! Il faut vivre ces instants, c'est tout, pour moi, c'est du bonheur... plus que cela même, je ne trouve pas les mots...

— Moi non plus, je ne trouve pas les mots. C'est une belle histoire avec toi, tu es une belle personne.

— Explique-moi Nanou ce qui se passe dans ta tête ?

— Pour le passé, c'est plus simple. Une conversation sur une époque peut réveiller en moi des souvenirs et associée à ce que j'entends, je vois ces personnes d'autrefois que je n'ai pas connues pour autant. Et je peux échanger avec elles, sans que personne n'entende... elles viennent me voir en fait.

— Je peux comprendre... et pour le futur ?

— C'est de même, mais sans les souvenirs... quoique si, les souvenirs de tout ce que j'ai pu entendre sur un futur plus lointain. Et derrière, je ne sais pas comment cela se fait. Avec les déductions sur les évolutions de notre civilisation, une autre époque vient à moi !

— Tu veux dire, en fait, que ton cerveau analyse ce qui s'est passé et ce qui se passe et en déduit ce qui se passera...

— Je ne savais pas comment dire cela, mais en fait, tu as raison, c'est cela !

— C'est l'intelligence artificielle, sans ordinateur ma Nanou !

— Arrête avec cela, ça me gave ce truc-là ! Je ne peux être très intelligente, vu mon niveau scolaire !

— L'intelligence, ce n'est pas ce que l'on apprend, c'est ce que l'on comprend Nanou ! Et toi, tu comprends ! C'est comme pour un ordinateur, il y a de la mémoire pour stocker les informations, disons ce que l'on apprend et de la mémoire pour faire fonctionner la machine ! As-tu un exemple plus concret ?

— Eh bien... prend la météo... Avec le réchauffement climatique, nous voyons bien les dégâts que provoquent les gros orages, inondations, mini tornades, gros grêlons. Eh bien, quand j'étais jeune, il y a plus d'un demi-siècle, cela n'existait pas, seulement des giboulées en mars et des orages normaux. Eh bien, je vois bien que cela sera pire encore dans quelques années, des grêlons encore plus gros, des tornades plus puissantes, des inondations à n'en plus finir, des dégâts que les assurances ne voudront même plus assumer. À croire que la nature se venge du travers des humains.

— C'est un fait Nanou, c'est un fait et tu as entièrement raison. Tu sais, je voudrais t'expliquer comme, moi, je comprends les choses. Qui dit réchauffement climatique, dit plus d'évaporation de l'eau, qui dit plus d'évaporation dit plus gros nuages, qui dit plus gros nuages dit plus grosses variations de températures, qui

dit plus grosses variations de température dit plus gros orages et donc plus gros grêlons, vent plus fort etc.

— On arrive au même résultat ma petite Lili !

— Et cela n'empêche pas presque toute la famille de prendre l'avion pour partir en vacances...

— Ils jouent avec les demains des jeunes enfants et de ceux qui ne sont pas encore nés ! Et cela me désespère ! J'ai beau le dire, ils s'en moquent complètement, leur petit plaisir d'égoïste avant tout, il faut profiter...

— C'est bien triste ! Dis Nanou ! Je vais écrire un livre là-dessus, je t'en avais parlé déjà, tu te souviens ! Un bouquin qui relaterait comme je vois la vie dans cinquante ans...

— Oui, oui, bien entendu !

— Tu pourras sans doute m'aider... pour le futur...

— Que puis-je faire pour toi ?

— Rien de plus ! Tu me diras ce qui te trotte dans la tête quand on en parlera !

— Quand tu veux ma Lili !

— Nous serons toutes les trois avec Lolo pendant deux semaines, pendant que le reste de la famille sera parti dans l'apparence de la vie. J'en salive d'avance, Nanou, Lolo et les garçons seront avec nous !

— J’apprécie Laurence comme toi, vous faites un beau couple toutes les deux et vos deux petits sont pleins de vie.

— Nanou, il faut que j’y aille ! Elle m’attend, en amoureuse, dans le salon de ta maison.

— J’ai commencé ici aussi ! Tu le sais bien et ton père aussi. Mais cette baraque, elle doit faire fuir les hommes. À part ton grand-père, vénérable homme qui l’a construite, ils ne restent pas bien longtemps.

— Nanou ! Nous mangeons ensemble ce soir, je vais préparer un petit repas pour nous trois. Je viendrai te chercher, bisous !

— Les petits ne sont pas là ?

— Si, si, tantôt, ils sont avec les mamies au cirque... le vrai, pas celui des hommes !

— Soit ! à tout à l’heure !

Chapitre 3 : Linette en 2075

Il est bien agréable de retrouver la cuisine pour préparer le dîner, entre nous cinq. Lolo est partie promener le chien, promenade pour se vider les idées et retrouver mère Nature, et puis, j'avais mon article à préparer.

Nous n'avions rien prévu de spécial à manger pour ce soir. Je fouille donc dans le garage et dans le congélateur. Tout ce que l'on mange vient du jardin, disons le jardin des mamies et des enfants. Ce sont eux, en effet, qui passent le plus de temps dedans, et, pour le reste, ce sont des produits de la ferme d'à côté ou ceux du marché des producteurs locaux. Dans le jardin, nous y passons aussi le plus de temps possible, mais nous avons aussi des occupations professionnelles qui nous prennent aussi bien du temps. Lolo, avec ses dossiers d'avocates pour défendre le pot de terre la plupart du temps. Moi, je suis sur le terrain, pour mes articles. Il faut être sur le terrain, rencontrer les personnes pour mieux comprendre et ainsi rédiger des articles les plus objectifs possibles. Mais, au moins pour moi, la rédaction des articles peut se faire bien souvent à la maison quelquefois même tard le soir, ou tôt le matin. Je passe quand même presque tous les jours au journal pour un petit café avec les collègues et pour voir avec Pierre les urgences à couvrir.

Cela tombe bien, nous avons récolté des pommes de terre nouvelles, et dans le congélateur, je trouve une belle épaule d'agneau de pré-salé, cela fera l'affaire. Des échalotes et des oignons de chez nous, une bière pour la sauce et c'est parti. Désossage de l'épaule d'abord, avec un petit couteau et ensuite, je réalise une petite farce avec les échalotes émincées et l'ail écrasé, un peu de moutarde sur la viande, une tranche de lard, sel et poivre et ficelage de l'ensemble. Ce sont des recettes de mon papy et de Nanou Anne, elle retrouvera ainsi des goûts habituels. Je lave les patates, précuites dix minutes dans une casserole d'eau et ensuite, à la sauteuse avec du beurre et de l'huile d'olive, de l'ail et du gros sel, un peu de persil et jusqu'à ce que cela soit bien doré dans la sauteuse. Je saisis mon épaule ficelée avec aussi du beurre et de l'huile d'olive jusqu'à ce que chaque côté soit bien saisi. La suite, au four à 130° avec une bière qui déglacera le plat et les oignons coupés en deux.

Et dans deux heures, tout sera prêt :

— Oh Lili, ça sent vachement bon ! C'est quoi ?

— Surprise ! Mais je sais que tu aimes bien, même très bien... comme pour Juju !

— Alors, comment s'est passée cette balade avec le chien ?

— Dommage que tu n'étais pas avec nous, j'aime bien sortir le chien !

— Et vous, les enfants, le cirque ?

— Je crois que ce sont les mamies qui ont le plus ri, plus que nous, c'est sûr ! C'était que des spectacles de clowns !

— Moi aussi, j'ai bien rigolé, Lili !

— C'est bien pour vous, les enfants ! En fait, c'est vous qui avez sorti les mamies !

— Je ne comprends pas, Lili ?

— Ce n'est pas grave, Juju ! Demain, les enfants ! Ce sera balade tous ensemble, si maman est libre !

— Non ! Maman ne pourra pas demain, je crois qu'elle est au tribunal jusque tard le soir ! On sera bien jeudi ?

— Oui, oui, pas grave, Maman, on ira avec Lili ! Tu veux bien ?

— Comme si c'était une question à poser ! Vous préférez bien souvent être avec elle qu'avec moi ! N'est-ce pas ?

— C'est pas pareil ! Mais on t'aime, maman !

— Je n'en doute pas les garçons, je n'en doute pas ! C'est vrai que cela sent bon, ma Lili ! C'est quoi ?

— Curieuse ! Comme les enfants, c'est une surprise !

Laurence a déjà le nez dans le four et sous le couvercle de la sauteuse, la réponse est faite. Les enfants mettent la table comme chaque soir, ce soir c'est cinq couverts au lieu de sept ! Ils ne s'y trompent pas, ils sont assez grands pour comprendre et agir en

conséquence. Les verres sont mis et une bouteille de porto pour un petit apéro. La porte s'ouvre de nouveau.

— Bien Nanou, nous aurons le temps de discuter avant de passer à table.

Elle était déjà installée dans le fauteuil, il ne faut surtout perturber les habitudes des personnes. De plus, c'est le fauteuil de papy, donc le sien... le mien aussi quand elle n'est pas avec nous. Je sers l'apéro, les enfants nous emmènent des petits gâteaux apéro, que j'ai préparé ce matin.

— Cela fait du bien de se retrouver ainsi, la télé est allumée pour les garçons, des dessins animés sans doute...

— Ah les filles ! Il m'arrive quelque chose de bizarre, depuis deux nuits !

— Eh bien, Nanou ! Tu me sembles bien perturbée !

— Ce n'est pas simple à raconter... cela se passe dans les années 75... non pas 1975, mais... 2075... une jeune fille vient me rendre visite... votre petite fille... une Lili... comme toi Angélique ! Lili junior.

— Nous aurons une petite fille ! C'est chouette cela ! Surprenant non ! J'ai du mal à m'y faire... mais continue, ... Nanou !

— C'est bien plus compliqué que cela... c'est la seule fille de Julien, et Lili, c'est le diminutif de Linette. Elle est à peu près dans

vos âges d'aujourd'hui... enfin dans un demi-siècle, quand vous en aurez cinquante de plus ! Parce qu'aujourd'hui, comme vous le savez, elle n'est pas encore née ! C'est bien étonnant cela tout de même... ?

— Quand je regarde Juju, devant la télé, là, à peine sept ans, j'ai bien du mal à l'imaginer père d'une autre Lili, qui aurait presque mon âge ! Ah la claque dans la gueule !

— Il n'est pas habituel d'envisager l'avenir de ses enfants ainsi ! N'est-ce pas ma Lolo ?

— Non, jamais, je n'ai imaginé cela ! Mais, serait-il normal de les voir ainsi quand ils ne sont... encore que des enfants ? Il y a bien du temps pour cela ! Et puis, nous ne sommes plus aux époques où on mariait les enfants pratiquement au berceau.

— Je suis de ton avis ! Ce n'est pas dans la normalité des choses. En fait, je pense que c'est trop compliqué de penser les demains de nos enfants... si loin. Il y a tellement d'évènements, que nous ne pouvons même pas envisager, qui arriveront. Cela me perturbe... de quoi nourrir mon pré sommeil !

— Lili a raison ! Si on se réfère à notre passé de chacune, comment imaginer la vie d'après ! Déjà adulte, c'est compliqué ! Quand je me suis mariée, jamais je n'aurais pu imaginer qu'aujourd'hui, je vivrais avec Lili ! Alors pour des mômes !

— Elle est journaliste comme toi Angélique ! Elle me paraît ton clone, à tel point que je la vois presque comme tu es, habillée de la même façon, parlant de la même façon. Elle vit aussi avec une fille, comme vous, et qui est avocate, comme toi, Laurence. Elle se surnomme Lolo, un diminutif de Laurette.

— C'est cocasse... ! Surprenant... ! C'est cela qui est bizarre... ?

— Oui, mais pas seulement ! Cette Lili craint pour sa vie ! Il faut dire qu'à ce qu'elle me raconte... enfin dans la vie dans cinquante ans, sera bien plus dangereuse qu'aujourd'hui, surtout pour les journalistes !

— Je le comprends bien ! Quand nous entendons ou voyons dans les médias cette situation, nous ne pouvons que constater cette dégradation de la sécurité, j'imagine le pire dans cinquante ans. Les journalistes sont bien souvent menacés, voire tabassés, voire bien pire, assassinés, par les gangs, mais pas que. Enfin, quand je parle de journalistes, je parle de ceux qui vont sur le terrain à la rencontre des gens de la rue, à la rencontre de la misère. Ils ne sont pas si nombreux, tant bien d'autres, bien plus nombreux, écrivent leurs articles bien au chaud, sans prendre aucun risque, sur les bases des informations des agences de presse. Alors, quand quelqu'un gêne, on ne s'embarrasse plus ! On l'élimine, ce n'est pas nouveau, tant de dictatures récentes, voire plus anciennes, avaient généralisé cet état de fait. Ce qui est plus

gênant, c'est que maintenant, cela s'est généralisé un peu partout dans le monde. Il n'y a plus beaucoup d'endroits où l'on peut dire et écrire tout haut ce qui se dit tout bas.

— Elle pense être suivie ! Chaque jour, elle a l'impression de sentir quelqu'un à ses bottes ! Elle est un peu désemparée. De plus, il ne sert à rien de porter plainte... tant qu'il n'y a pas de blessures, enfin du concret, les flics ne bougeront pas... Et même s'il y avait une plainte, ils ne feraient pas grand-chose. Ils sont surchargés à ce qu'ils se justifient... les pauvres esclaves du travail !

— Peut-on faire quelque chose pour elle ? On ne peut pas changer l'avenir ?... Si ?...

— Grande question, ma Lolo !

— Mais toutes les deux, on ne peut pas changer l'avenir !

— Le changer, non, mais chaque jour qui passe, chaque chose que l'on fait, chaque chose que l'on dit font l'avenir de demain. C'est notre comportement qui fait l'avenir ! Dis Nanou ! Si tu rencontres de nouveau Lili, penses-tu qu'elle t'en dira plus ?

— Je pense ! Si elle vient me voir, c'est qu'elle a besoin d'aide, d'aide de quoi je ne sais pas, elle non plus, c'est certain, c'est comme un SOS.

'est compliqué comme situation ! Jamais je n'aurais pu imaginer que nous soyons à discuter ainsi d'un évènement qui n'existe pas encore !

— Elle m'a aussi raconté qu'elle a rencontré une pédopsychiatre, ce matin... enfin son matin à elle ! C'est à cette occasion qu'elle a senti une surveillance plus appuyée que d'autres jours !

— Ça ! C'est marrant, Lili ! Je lisais un article, ce matin, sur le même genre de spécialité médicale ! Le docteur Luis Rojas Marcos, psychiatre.

— Qu'est-ce qu'il dit ce monsieur, enfin, ce toubib ?

— Que les enfants d'aujourd'hui, donc de 2025, sont surstimulés et qu'on leur offre trop d'objets matériels, mais qu'ils sont privés des fondamentaux d'une enfance saine :

- Des parents émotionnellement disponibles
- Des limites clairement définies
- Une responsabilisation
- Une nutrition équilibrée et un temps de sommeil suffisant
- Une activité physique en général, mais surtout en plein air
- Des jeux créatifs, avec interaction, et des jeux non structurés.

Il a remarqué une augmentation de 37 % de la dépression chez les ados et il a observé une augmentation de 200 % du taux de suicide chez les enfants âgés de 10 à 14 ans !

— C'est impressionnant, tu pourras me passer l'article, cela m'intéresse, moi aussi !⁵

— Bien entendu, ma puce ! Dis, Nanou ! Alors, que t'a donc raconté Lili Junior ?

— Linette, ce matin, enfin c'était hier, a en rendez-vous avec Rosie, une médecin pédiatre, dont le cabinet est à l'autre bout de la ville... elle me raconte...

‘ La vie des médecins a bien changé depuis quelques années, Rosie nous en dira plus tout à l'heure. Pour aller chez elle, je prends l'espèce de tram automatique qui tombe bien souvent en panne, l'entretien du matériel n'est plus ce qu'il était. Depuis bien longtemps, les voitures personnelles ne sont plus autorisées en ville, même en mode sans pollution. Je suis bien consciente que les choses ont évolué, ici aussi. Les dérives de notre civilisation touchent toutes les activités, je m'attends au pire... mais, comme disent certains amblyopes, il faut positiver. Ils me font bien rire ceux-ci... POSITIVER, c'est une action de psychiatrie pour guérir les personnes en mal de vie. Elles sont de plus en plus nombreuses, soit

⁵ <https://www.conscience-et-eveil-spirituel.com/tragedie-silencieuse-qui-se-developpe-dans-nos-maisons-nos-enfants.html>

dit en passant. Dois-je en déduire que ceux qui disent de positiver ont besoin d'un psychiatre ? Encore une fuite en avant, un refus de regarder la réalité en face. Il est vrai qu'elle est violente, de plus en plus violente, la réalité

Je n'aime pas trop traîner en ville. En fait, je n'ai jamais trop aimé cela, sans doute... le trop de monde à une époque révolue, mais surtout pour ce besoin hypocrite de lécher les vitrines, ce n'est pas joli, la bave sur les carreaux. Enfin, c'est ma vision des choses, il est certain que le calme de la campagne me convient mieux, non que nous ayons choisi de vivre isolés, mais ce calme convient à nos occupations, c'est un autre monde presque, une autre façon d'assumer la vie, c'est certain !

Ce matin, je vais visiter une pédiatre pour écrire un article pour mon le journal : "La Vérité" et aussi pour nourrir mon bouquin sur les années 2125.

J'arrive devant le cabinet, cette pédiatre est connue et reconnue, par sa compétence sur les problèmes d'enfants, mais surtout, c'est une personne qui sait parler aux parents sans les affoler, mais en leur faisant comprendre les situations. Elle accompagne chaque enfant au mieux, elle n'est pas banquière... la vie des enfants est bien plus importante que le portefeuille. Elle s'est engagée aussi avec son mari et même sa famille, à aider des enfants dans certaines

régions du monde pour qu'ils aient accès à une nourriture saine et à une éducation.

Les vacances, ce sont ces instants magiques partagés avec des enfants inconnus. Certains diront que c'est un choix, mais je pense que c'est un excellent choix, une décision intelligente et altruiste.

Deux vigiles sont plantés devant la grille qui permet l'accès à un cabinet de soignants. On dirait des statues costumées, bien bodybuildées. Ils épluchent mes papiers, comme des flics qu'ils ne sont pas, mais, depuis bien longtemps déjà, ils ont gagné des galons. Les flics sont cantonnés à leurs petits travaux administratifs bien au chaud, la fonction a bien évolué. Ils ne travaillent plus le week-end ni les nuits, ce sont des vigiles plus ou moins assermentés qui assurent une pseudo sécurité, avec des règles bien souvent douteuses. Et dans les rues, c'est l'armée, avec un couvre-feu dans de nombreux quartiers. Une fois de plus, l'État s'est débarrassé de ses obligations, laissant le petit peuple subir ses errances.

Mais enfin... la porte de Rosie est ouverte, je suis bien attendue. Nous nous connaissons depuis longtemps, Rosie était une connaissance de mes grands-mamans Angélique et Laurence.

— Lili ! Quel plaisir de te revoir ! Nous nous installons dans le petit salon. Ainsi, nous serons plus tranquilles, sans téléphone, les ondes y sont brouillées, et sans patient non plus pour nous déranger.

— C'est très bien ainsi ! Je vous suis !

Le cabinet semble bien calme, à part les deux vigiles et Rosie, je n'ai pas croisé personne. C'est bien bizarre !

— On est bien là ! Dites donc ? Il n'y a pas grand monde ici !

— Il y a maintes raisons, mais la principale est que nous sommes mercredi ! Et le mercredi, il n'y a plus grand monde qui travaille ! et la deuxième, c'est que beaucoup de consultations se font en consultation médicale en ligne. Cela évite les risques de mauvaises rencontres en ville et cela protège aussi les médecins.

— Mais vous ?

— Je suis de la vieille école ! Et à mon âge, je préfère être ici que mouronner à la maison. De plus, c'est l'hiver, il n'y a pas grand-chose à faire dans le jardin. Et puis, tu dois le savoir ! Les jeunes toubibs sont bien dans l'air du temps, ils ne sont pas très assidus à leurs obligations, mais enfin, c'est ainsi. Et puis, je ne comprends pas et ne comprendrai jamais comment on peut faire une consultation psychiatrique à distance, sans être tout près de l'enfant... et de ses parents.

— Je comprends, il est bien vrai que la vie change et n'a plus rien à voir avec l'époque où vous vous êtes installée. Mes grands-mamans m'en parlent souvent !

— Alors ! Comment vont-elles ces deux amies ?

— Lili travaille toujours au journal, elle n'arrêtera jamais que quand elle ne pourra plus écrire. Elle rencontre des difficultés pour

se déplacer, mais elle le fait. Et Lolo continue à aider des personnes en difficulté. Elles sont plutôt en bonne santé, relativement en bonne santé pour leur âge, sans doute à cause du petit porto du soir et la pinte de bière du midi, enfin, je ne sais pas. Elles sont toujours marrantes à voir. J'habite chez elles avec mon amie.

— C'est bien ! Ce sont de bien belles personnes, toujours engagées pour ceux qui sont en difficultés, je comprends qu'elles continuent. La misère, elle, ne recule pas, pire encore, elle ne prend pas sa retraite. Ce matin, je ne vois personne ! Ce que tu me proposes est très intéressant : établir un état des lieux entre 50 années, et une autre entre un siècle.

— Nous pensons Laurette et moi, qu'il faut vraiment alerter objectivement sur ces évolutions négatives de notre civilisation. Nous sommes très surprises que les gens s'adaptent à ces évolutions sans se mobiliser. Tout semble normal, dès l'instant où on leur fout la paix sur ce qu'ils veulent vivre.

— Je t'ai préparé un thé et des petits gâteaux !

— C'est sympa ! Je suis bien installée et dorlotée. Que demander de mieux ! C'est comme ça avec les mamies !

— Par quoi veux-tu que je commence ?

— Que vous me racontiez une journée à notre époque et quand vous vous êtes installée !

— *Le travail n'est plus le même. Il y a un siècle, les parents ne se déplaçaient pas chez un pédiatre, sauf obligation. Le médecin traitant suffisait. Il faut dire que les enfants étaient en meilleure santé que maintenant, les parents aussi surtout. Puis, petit à petit, le médecin-pédiatre a été de plus en plus sollicité. Les enfants devenaient de plus en plus fragiles, du fait de leurs parents qui se nourrissaient mal notamment, la pollution aussi et bien d'autres paramètres. Quand je me suis installée, il y avait environ un enfant sur vingt, prématuré. Aujourd'hui, c'est un sur trois. Tout cela dû à la vie des parents. Les pères sont de moins en moins prolifiques en spermatozoïdes, alors, quand il y en a moins, les plus forts sont moins forts. C'est comme les enfants handicapés, mentaux et physiques, c'est autour d'un sur dix. Et il n'y a pas assez d'établissements équipés pour ceux-ci.*

— *Nous le constatons, mais je ne pensais pas que c'était à ce point ! C'est bien triste !*

— *Déjà que les parents ne veulent plus beaucoup d'enfants, ils sont devenus moins nombreux que les personnes âgées, ce qui provoque d'autres tensions sur la retraite qui n'existe pratiquement plus, enfin pas comme à mes débuts.*

— *C'est un fait ! Nous ne sommes pas pressés de nous arrêter, et nous verrons bien comme il faudra nous adapter. Cela devient compliqué pour les métiers difficiles ! Ils sont de moins en moins*

nombreux, certes, mais quand même ! Dites ! Ils sont bien bons, vos gâteaux !

— C'est mon mari qui me prépare des petites surprises. Il savait que tu viendrais, alors, il les a cuisinés. Ce midi, il viendra manger avec moi, il apportera un petit panier chaud, une surprise à chaque fois. Tout est pratiquement fermé le mercredi. Pour revenir aux enfants, dans ceux qui viennent ici, nombreux aussi sont également allergiques. Il faut dire aussi que tous ceux qui voyagent à l'étranger ramènent des merdes qui se développent bien dans nos régions, d'autant plus que le réchauffement climatique a favorisé ces évolutions.

— Nous sommes bien lucides. Nous voyons bien qu'à l'école, les absences pour maladie des enfants sont bien plus nombreuses !

— Oui, bien entendu, les maladies ! Mais elles sont aussi le bon dos, il est coutume, maintenant, de ne pas aller travailler pour cause de maladie infantile. Enfin, le plus grave ce n'est pas pour les enfants et les familles que l'on voit passer ici. Il y a des familles qui ne vont plus voir les médecins, pour des raisons de moyens financiers, dans les banlieues abandonnées, c'est pire encore. Nous avons créé un réseau, avec quelques médecins volontaires, pour les rencontrer, avec la bénédiction des gangs qui contrôlent ces quartiers. Pour autant, les mômes de ces quartiers sont plus résistants que ceux des quartiers plus huppés.

— *Cela peut se comprendre ! Ils passent toute la journée dehors et sont moins exposés aux virus qui se circulent !*

— *Oui, mais, ils sont bien souvent, confrontés à la consommation de drogue, dès l'âge de douze, treize ans. D'autres enfants nous occupent bien aussi, ce qui errent dans les rues, et là, c'est le drame complet, prostitution, drogue, viol, violence. Dans notre pays, tu te rends compte ! Certes, on ne voit pas grand-chose sur les trottoirs le jour, mais les réseaux sont bien organisés, bien mieux que celui des flics.*

— *Nous en sommes bien conscientes, c'est pour ainsi que nous ne voulons pas d'enfant ni en faire ni en adopter !*

— *Tu fais bien d'en parler de ces enfants-là. C'est un vrai scandale, tu sais ! Quand on dit « adopter », nous devrions plutôt dire « acheter » et sans aucun risque. Il s'est développé depuis quelques années un réseau qui met sur le marché, comme de la viande chez le boucher, des enfants sains.*

— *Comment cela sains ?*

— *Figure-toi, que des jeunes femmes de tous horizons vivent cachées, on ne sait pas trop où d'ailleurs, sans aucun accès à l'alcool, à la drogue, au tabac, et dans des lieux protégés de toute pollution, et elles pondent des gamins comme les poules pondent des œufs, de beaux gamins en bonne santé, contre belle rémunération.*

— *J'en avais entendu parler, mais je ne pensais pas que c'était aussi bien organisé !*

— *Alors, dans les milieux fortunés, là où ces mesdames ne veulent pas être déformées par une grossesse, il y a un énorme marché, qui, officiellement, est interdit. Mais comme il n'y a que les gens riches qui peuvent se permettre cela et qu'ils ont le pouvoir, plus personne ne dit rien.*

— *Qui sont les pères de ces enfants, à moins que ce ne soit de l'insémination ?*

— *C'est de l'insémination, mais ! Nous entendons aussi que certains beaux gosses de la haute profitent de ces femmes esclaves, comme cela est clandestin... pour semer leur inconsistance...*

— *Ce monde est pourri !*

— *C'est bien de le dire ! Mais... encore, mais, ce sont des enfants sains et pour la perpétuation de la race humaine... on ne dit rien. Au moins, ces mêmes sont beaucoup moins fragiles. Des bons à rien avec un petit QI, des futures esclaves de la fin de notre civilisation.*

— *L'évolution de cette civilisation va à sa fin, nous pensons. Le risque est même la fin de l'humanité même. Votre café est très bon, comme les petits gâteaux. C'est cocasse de discuter presque comme il y a cinquante ans, alors que dehors, c'est pratiquement la jungle !*

— Il y a des endroits refuges ainsi, surtout pour ceux qui habitent un peu écartés de la ville. Le contraste est frappant. Avant c'était la nuit, ces différences, maintenant c'est toute la journée.

— Il y a quelqu'un, s'il vous plaît ?

— Oui, oui, je suis ici ! Désolé Linette, une urgence... désolé, merci pour ta visite et bonjour aux mamies, je passerai un de ces quatre avec mon mari !

— Elles seront ravies ! Merci pour votre accueil et pour cette discussion, c'est très enrichissant et cela va nourrir mon article. Au revoir !

Et voilà, comme s'est terminée cette discussion, un peu en queue de poisson, mais une urgence reste une urgence à assumer !

— Bon, c'est très intéressant, Nanou ! Très intéressant, j'ai tout enregistré, tu as le droit à une petite pause ! Je vais remuer mes pommes de terre et couper ma viande, nous pouvons reprendre un autre verre. En attendant, je sers les enfants... tu peux faire le service Lolo ?

La soirée se poursuit comme à chaque fois, dans une discussion feutrée où les mots ne s'entrechoquent pas avec les verres. Ils sont seulement là pour écrire les pensées de chacun ! Et comme, nous pensons à peu près la même chose sur ces sujets d'avenir, c'est bien agréable, même si le propos est dérangeant, de manger un si

succulent plat en pensant à la vie pas très rose des enfants dans deux générations, ce n'est pas la fête pour autant. Le plus important, tout de même, c'est d'y penser et de se poser les bonnes questions, et c'est peut-être plus facile avec une bonne assiette.

Chapitre 5 : la grande question

— Dis, Lili ! Que penses-tu vraiment de ce que Nanou nous raconte ? Tu penses que c'est vrai qu'elle peut entendre des gens qui vivent dans un demi-siècle ?

— Pas simple ! N'est-ce pas ! cela me chahute, je ne sais pas comprendre cette situation. Phantasmes, rêves ou réalité, comment comprendre ? Je n'en sais rien ! Pourtant, je ressens une certaine vérité ! Que nous ayons une petite fille se prénommant Lili, me remet bien en cause.

— Ce n'est pas possible de raconter la vie de cette époque ?

— Ah, ah ! ce n'est pas simple...comme dit toujours Juju ! Il faut prendre ces révélations à un autre degré. Car autrement, cela voudrait dire que nous pourrions influencer le cours de l'avenir... le cours du temps et cela n'est pas possible. Imagine que ce soit vrai au pied de la lettre, nous nous poserions bien des questions ! Et notamment, que faire pour que notre futur notre Lili puisse comprendre ce qui lui arrivera ?

— Cela voudrait dire que, quelque part, nous connaîtrions la fille d'Aurel avant que lui n'ait rencontré sa dulcinée, soit notre belle fille. Nous serions des entremetteuses du temps !

— C'est la question, et surtout pas la réponse à la question ! Nous ne pouvons rien faire pour elle, ou alors cela voudrait dire

que notre vie serait écrite d'avance et cela, aussi, n'est pas possible. Tu vois, tout ce que l'on se dit en ce moment serait écrit par avance. Nous savons bien que la vie n'est que source de coïncidence, de rencontres accidentelles. Quand je dis accident, c'est qu'elle n'était pas prévue et encore moins planifiée !

— Alors, nous ne pouvons rien faire pour elle ?

— Lolo, je te connais bien heureusement ! En trois phrases, tu arrives à dire le contraire de ce que tu penses et à penser le contraire de ce que tu dis !

— Je suis perdue ! Nanou me trouble... elle me perturbe... elle m'émeut, ... je vais mal dormir !

— Oui, je comprends que ce soit déroutant ! Il faut accepter les choses telles qu'elles sont dites et pas plus. Moi aussi, ne t'inquiète pas ! Je suis bouleversée, j'arrive assez facilement à imaginer nos petits-enfants, mais cela reste de l'imaginaire !

— Toi aussi, tu dis le contraire de ce que tu penses ?

— Oui et non ! En fait, je n'arrive pas trop à formuler, avec des mots, le fond de ma pensée. Pour revenir à ta question première, écouter, non, entendre pourquoi pas, tant se sont vantés d'avoir entendu des paroles bibliques. Ce que je pense, c'est que Nanou Anne a un pouvoir de déduction et est capable d'imaginer, avec sa grande expérience de la vie, ce qui se passera plus tard. Nombre

de personnes se pensent investies de ce même pouvoir, mais sans doute beaucoup moins objectivement qu'elle.

Tu as lu comme moi les prophéties de Nostradamus⁶.

— Je t'avouerai que je n'ai pas compris grand-chose de ces prophéties... c'est trop compliqué pour moi !

— Il est bien vrai que ce n'est pas bien facile, déjà pour lire le texte original, il faut avoir des connaissances dans les écrits anciens, je n'y arrive pas non plus, nous ne pouvons être bonnes dans tout, ma puce. On dit bien « interprétation » de ces écrits. Alors, pour Nanou Anne, c'est sans doute pareil. Même si nous pouvons comprendre très facilement son propos, il est dans notre langue et relativement bien compréhensible, il faut interpréter le propos. Peut-être que l'évocation de notre petite fille est du fait de notre vision de notre famille, associée à son imagination. Imagine que cette jeune fille soit une jeune fille quelconque, complètement inconnue ! Est-ce que tes pensées seraient les mêmes ?

— Non, c'est certain ! Cet analogisme à notre famille rend le propos très personnel, alors que pour quelqu'un d'autre, nous sommes dans une fiction presque réaliste, qui nous touche

⁶ <https://predictions-nostradamus.com/texte-complet.htm>

beaucoup moins. C'est dégueulasse ! Nous sommes des dégueulasses, nous ne pensons qu'à notre petit cul !

— Tu ne peux pas dire cela, ma Lolo ! Tu fais tant pour bien d'autres personnes et cela bénévolement et nous sommes bien engagées auprès d'institutions qui aident les enfants d'ailleurs, des enfants et aussi de jeunes femmes.

— Tu as raison, pour autant, je suis dans mes chaussettes ! Tu t'en rends compte, demain, d'autres gamines, d'autres gamins se noieront en méditerranée ou dans la manche... ce ne sont pas nos enfants pourtant. On sait que cela va arriver, alors, que faire ! Certains, même que quelques personnes, voient dans leur imaginaire des enfants échoués sur nos côtes.

— Tu vois, tu commences à comprendre, certes cela se passe sur un temps bien plus court, mais c'est dans cet esprit qu'il faut prendre les propos de Nanou Anne. Ceux qui voient des enfants échoués sont influencés par ce qu'ils ont déjà vu, mais sont bien conscients que cela ne s'arrêtera pas demain. Alors, oui, il y aura encore des enfants qui mourront par notre faute...

— Elle n'aurait pas dû nous dire que c'est notre petite fille !

— Elle nous dit ce qu'elle voit et entend dans ses nuits et comme les retranscrit et les interprète son âme.

— Dis, Lili ! Tu t'imagines dans cinquante ans ?

— Avec bien du mal ! J'ai déjà bien du mal à nous imaginer dans un futur bien plus proche !

— Cela fait bizarre d'y penser ! Si... Encore un « si » ! nous nous fions à ce que dit Nanou, nous serions toujours ensemble et vieilles, enfin bien plus vieilles, tu te rends compte, un demi-siècle de plus !

— Deux mémères ! Qui pourrait donc nous supporter ? Et puis, crois-tu que tu aimeras vivre à cette époque si lointaine ?

— Je ne sais pas... nous nous adapterons, sans doute que cinquante ans... c'est long, très long même ! Et surtout, c'est bien loin, trop loin, pour que je l'envisage !

— C'est bien cela qui me fait peur ! Pour autant, sans doute que la vie, chez nous, ne changera peut-être pas tant que cela ! Je pense qu'il y aura une grande différence d'évolution entre les gens qui habitent en ville et ceux qui, comme nous, seront plus isolés !

— Je suis de ton avis !... Tu te rends compte tout de même la petite est en danger et nous que faisons-nous ? Toi, tu écris un article sur ce qui est arrivé à Lili junior ! Non ?

— Sans doute ! Et toi, tu engages une poursuite contre “je ne sais pas qui !”

Les prédictions de Nanou nous perturbent. Nous perdons notre sens logique habituel. Notre discussion s'essouffle comme une vieille évidence. Les mots ne suffiront bientôt plus pour tenter de

**comprendre, alors les pensées s'échapperont de la réalité pour
s'étourdir sur l'oreiller et soulager la question sans réponse.**

Chapitre 7 : deux balles pour Linette

De nouveau, un matin, presque comme tous les matins. Un matin, comme nous les apprécions, sept autour de la table, avec le plaisir d'être ensemble. Il faut apprécier ces moments tant qu'ils durent. Le temps nous rappelle bien trop souvent ses vérités, quelqu'un s'en va avec l'âge ou pour d'autres circonstances et peut-être que quelqu'un d'autre nous rejoindra. Je contredirais volontiers Paul fort, en lui criant que le bonheur est dans ce petit déjeuner collectif, sept autour d'une table, c'est le bonheur, notre bonheur, certes caché, nul besoin de l'exhiber à ceux qui bâclent ce moment pour tant de raisons de vie qu'ils ont choisies. Comme d'habitude, les garçons se régalaient des viennoiseries des mamies, chacun est encore dans le rassurement d'un réveil en douceur avant les turbulences des obligations de la journée. Seule Nanou Anne, dans sa vieille robe de chambre usée semble chiffonnée...

— Cela va Nanou ! Tu nous sembles un peu perdue ?

— J'ai eu la visite de Lili junior de nouveau cette nuit. Ce n'est pas un cauchemar du tout, ni un rêve, non, peut-être un appel à nous dire : 'si vous voulez que ce soit autrement, faites en sorte que votre vie soit différente !'

— Qu'est-ce que dit Nanou ? Je comprends rien !

— Nanou nous raconte ses rêves, toi aussi tu rêves Juju !

— Ouais ! Des jouets... Lili !

— Je m'en doute un peu, des trucs extraordinaires sans doute !

— Ouais ! Tu peux pas penser !

— Dis mon petit rêveur, va avec ton frère te laver les dents, aussi, vous débarbouiller le visage !

— Maman, c'est toujours pareil ! Quand vous voulez parler, vous nous envoyez paître !

— Mais non, Réré, emmène ton frère, montre l'exemple, c'est toi qui es le plus grand ?

— Je n'ai pas demandé à être le plus grand ! On pourrait changer un jour sur deux, ce serait plus équitable !

— C'est nouveau cela ! Comme si cela était possible ! Allez les garçons... oust !

— Vais faire bisou à Lili avant !

— Tu sais, tu peux câliner ta Lili, comme tu veux, cela ne me gêne en rien ! Mais fais vite, il y a école aujourd'hui !

— Oh, maman, sois cool !

— Ah les gamins de maintenant ! Aucun respect !

— Tu sais, Laurence ! Dans cinquante ans... quand tu auras mon âge, ou à peu près, comment vivront-ils ces mêmes au même âge, sans doute sans repères, toujours dans l'immédiateté ?

— Ce sera sans doute bien pire, j'en suis certaine ?

— Alors Nanou ! Lili junior ?

— Elle est revenue me voir, enfin pas elle, mais sa petite amie Laurette. Lili est hospitalisée dans un état grave ! Elle s'est ramassé deux balles dans le ventre, son pronostic vital est engagé...

— Comment cela s'est-il passé ?

— Elle est sortie, pour faire un interview dans la rue, et une moto est passée près d'elle et deux coups de feu ...

— Pas plus de nouvelle ?

— Tu sais, c'est déjà bien qu'elle ait pu être hospitalisée ! Les urgences étaient fermées pour manque d'effectif.

— Même en semaine ?

— C'est ce que Laurette m'a dit ! Tu sais, je ne peux pas lui parler, je ne peux qu'entendre et imaginer je n'ose dire voir ! Sinon, on me dira encore foldingue !

— Mais non, Nanou ! Je me pose encore la question : plutôt à Lili d'ailleurs ! Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Rien Lolo, rien d'autres que vivre seulement ! N'oublie surtout pas que sa vie fut le fait de la nôtre. Alors, quoi que tu fasses, ce sera ainsi. On ne peut pas la faire renaître. En fait, quoi qu'on fasse, c'est ce qui fera son passé ! Donc cela ne change rien !

— Tu veux dire que tout est programmé ! Un dieu ou un truc dans ce genre !

— Non, ma Lolo ! C'est bien le contraire, ta sensibilité te perturbe et peut remettre en cause tes certitudes. Je voudrais que tu comprennes que si Lili junior existe, c'est parce que Juju existe déjà, comme notre vie ! Tu sais heureusement que nous ne pouvons pas changer la vie de demain, ce serait un sacré foutoir !

— Pourtant, nous tentons de faire qu'elle soit différente !

— Oui, en rapport à ce que l'on craint pour demain. La seule certitude, c'est que ce qu'on fait n'est pas suffisant pour un changement radical ! Evi, peut-être, vivant dans son mode de vie en autosuffisance et encore, je n'en suis pas certaine !

— N'oubliez pas les filles que, dans le monde où vivent Lili junior et Laurette, je n'existe plus. À 80 balais, on ne peut espérer vivre 50 années de plus !

— Nous aurons à peu près ton âge s'il ne nous arrive rien avant ! Bon ! Nous, on douche les enfants et à l'école et au boulot ! Nous avons une vie à assumer. Dites les mamies, vous ne dites rien de ce que dit Nanou Anne ?

— J'écoute, je vous écoute, je ne comprends pas grand-chose de vos propos. En fait, je n'ai pas envie de faire l'effort de comprendre maman ! C'était déjà comme cela avant. Nous la prenions pour un petit peu "gentillette", mais je m'aperçois quand même que vous, vous vous y intéressez ! Alors, je me dis

que c'est peut-être moi qui ne suis pas à la hauteur de maman !
Désolée, maman !

— Je suis un peu dépassée aussi, j'essaie de comprendre, mais je suis encore une vieille catho et je me réfugie dans la croyance !

— Rien de grave, chacun est différent sur cette planète, cela ne nous empêche pas de déjeuner ensemble chaque matin. La tolérance.

La journée se passe, comme une vieille lettre dans une boîte dédiée, mais oubliée, égarée, sans déranger les certitudes. Une journée écrite à l'encre blanche sur un tableau blanc. Chacun vaque à ses occupations, un peu plus loin des pensées des autres, voire, libre de celles-ci. C'est aussi un bien nécessaire et compliqué à expliquer, ce besoin d'être ensemble et ce besoin de ne plus l'être. Enfin, ce n'est pas tout à fait cela, ce besoin d'être ensemble et aussi ce besoin d'autres choses, une autre fenêtre sur la vie, la vie des autres. Nos deux métiers, de toutes les façons, nous y contraignent, et c'est aussi un bien qui suscite des réflexions plus saines. L'ouverture de l'esprit, c'est l'ouverture sur la vie, et pour que la nôtre soit agréable, il faut comprendre que ce n'est pas si simple de vivre simplement. Nous ne sommes pas pour autant pressées de nous retrouver, en fait, si, mais ce n'est pas une obnubilation...

Ce soir, comme bien souvent, le soir, Nanou est bien calme dans son fauteuil, patientant sans patienter la tombée du soir. Elle a l'âge où on apprend à regarder le temps dans les yeux. Il est vrai qu'il lui en reste moins qu'à ses vingt ans. Elle ne veut plus discuter trop longtemps, le fatigue, plus de l'esprit encore. Elle est souvent obligée de rechercher ses mots et ses souvenirs au fond de sa mémoire. Cela demande une concentration extrême et exténuante. Nous passons à table pour le dîner, dans un silence respectueux. Quelque part, une atmosphère vieillotte d'une époque dépassée enveloppe et protège ce repas familial. Pas de bruit, sauf celui des couverts qui se promènent dans les assiettes, même les enfants ont le nez dans leur assiette, il faut dire que cela est bon, doit être bon, il ne faut non plus être trop prétentieuse. Ce silence permet d'apprécier, de goûter, de déguster à sa juste valeur cette épaule d'agneau. Il n'est point rétrograde d'apprécier ce moment. Certes Il n'a rien à voir avec ces apéros dînatoires où l'on parle en mangeant sans vraiment goûter ce qu'on absorbe entre deux verres, ce peut être bon pour autant, mais qui s'en soucie ! Donc, nous apprécions ce moment d'être ensemble, quasi religieux, pour bien d'autres dépassés, sans télé, sans musique avec le respect d'un silence certes précaire. Chacun vit sa vie ou plutôt croit la vivre. Ce qui est certain, c'est que ce n'est point naturel. Enfin... la soirée se termine ainsi dans un calme

tranquille où chacun retrouve ses usages du soir. Comme chaque soir, les enfants vont aux plumes, ainsi que Nanou, sans télé, elle n'aime pas le soir s'endormir devant un écran soporifique. Nous restons toutes les deux à débarrasser la table, passer un coup de balai et préparer le petit-déjeuner. Puis, comme presque chaque soir, nous passons un moment devant la télé, à regarder un programme sans intérêt, non qu'il ne soit pas intéressant. Mais nous discutons d'autres choses, des petites papouilles, des petites caresses, enfin, nous cultivons nos moments à nous, avant d'aller déranger une Morphée pas pressée.

Chapitre 8 : les esclaves d'aujourd'hui

Le matin s'est déroulé comme une vieille habitude, cocasse tout de même, pour des jeunes femmes comme nous. Il n'est question de rituel, non, mais nous vivons dans un endroit où la vie fut toujours ainsi, enfin presque toujours. Bien entendu, il y eut des moments plus délicats, moins mémorables, mais la vie est ainsi, pas toujours respectueuse de ce qu'elle devrait être. Enfin ce n'est pas la vie pour autant, mais quelques personnes qui sont venues déchirer le silence. Celui-ci n'est bien rancunier il se cicatrise sans esclandre, sans qu'on ne s'en aperçoive vraiment. Vivre avec des personnes plus âgées demande une vie plus ordonnée, Nanou vit au rythme d'une pendule bien réglée, je devrais dire un pendule bien réglé. Elle sait s'occuper. Elle prépare encore à manger, tricote des gants et des écharpes, c'est toujours cela à ne pas acheter venant de Chine. Et elle apprécie aussi la discussion. Elle n'est pas encore dans une période plus difficile quand les personnes âgées ont besoin de plus d'assistance que nous ne pourrions pas lui donner. Alors, nous profitons de ce bonheur journalier, de cette présence bénéfique, de ce plaisir presque inavoué. Ce sont nos choix de vie et, pour rien au monde, nous ne changerons cette presque éternelle rengaine du temps.

Ce matin, les enfants sont à l'école, les mamies dans le jardin, Lolo est au tribunal, c'est mardi, la grosse journée pour elle, et moi, je profite d'un café, quand Nanou me rejoint. Je vais rester ici toute la journée, j'ai seulement, deux articles à préparer. Il est dix heures pétantes, elle me rejoint, le journal dans la main, les mots croisés, le sodoku et autres jeux sont faits, bien entendu. Elle est la première réveillée et sa première préoccupation est d'aller chercher le journal dans la boîte à lettres avec le chien. Puis, elle retourne dans sa chambre, bien au chaud, après avoir avalé un café bien chaud.

— Bonjour Lili !

— Bonjour Nanou ! Tu vas bien ?

— Comme une petite vieille qui promène ses arthroses... mais on ne peut pas être et avoir été... n'est-ce pas ?

— C'est un fait, ma Nanou ! Alors, quoi d'intéressant ce matin comme nouvelles ?

— Quand je lis certains articles, je me demande bien où est passé le respect... pour la vie d'une façon générale.

— Grande question Nanou ! Grande question... Viens t'asseoir près de moi, si tu veux en parler !

Je ne sais pas pourquoi je lui propose cela, c'est ainsi chaque jour que je passe ici. Mais qu'importe, il y a des façons de dire les

choses pour qu'elles soient respectées. Je lui sers un grand café bien noir, une pierre de sucre. Et nous sommes prêtes !

— Je me souviens d'un temps que plus grand monde ne se rappelle, quand la pratique religieuse était presque obligatoire. Je parle de notre religion, bien entendu, mais je suis bien consciente que les autres ne sont pas mieux.

— Dis Nanou ! Tu y vas fort quand même !

— Oh, à peine, tu sais ! À ces époques, vois-tu, les petites gens ne se posaient pas de questions. Il fallait aller à l'église, il fallait se faire pardonner les péchés, il fallait faire sa communion, ses communions même. Enfin, il fallait pratiquer ce qu'on nous imposait.

— Toi qui es athée, cela ne devait pas être aisé de vivre cela ! Et puis, aller se faire pardonner à un curé ses péchés, enfin comme l'église les baptisait, c'est ridicule. Il devait bien sourire quand même le cureton, quand une femme, plus particulièrement, lui racontait ses péchés de fesse, bien souvent sous un christ accroché au mur, au-dessus des dépravations. Je n'ose imaginer l'état du curé, cela devait secouer sous la soutane ?

— Je te reconnais bien là ! Ta curiosité aurait aimé savoir, mais sache qu'une fois pardonné, tu pouvais recommencer. Mais, nous n'avions pas le choix. Ma mère nous obligeait à ces us. Il ne faut pas oublier que jusqu'à mes onze ans, je n'étais pas encore athée,

je ne me retrouvais en rien dans la religion, ces obligations de vie m'exaspéraient. Mon côté rebelle déjà, je n'avais point encore lu la bible que j'avais commandée pour ma communion.

— Tu as lu la bible ?

— Eh oui, ma Lili ! Et pas qu'un peu, j'ai avalé le bouquin en moins d'une semaine. Et du jour au lendemain, je suis devenue athée. Il y a tellement d'inepties, tellement d'anachronismes que c'était pour moi impossible d'adhérer à tant de conneries. C'est d'une part, même pas très bien écrit... je parle du style. Des textes retrouvés en Mésopotamie 3000 ans avant le fameux JC sont bien plus harmonieux, sans compter les écrits grecs et romains. Mais enfin, ce n'est pas là que je voulais en venir, non ! C'est le fait que les petites gens qui ne savaient pas écrire ou si peu suivaient les dogmes de cette religion, comme les autres d'ailleurs, et quelque part, c'était le fil conducteur de leur vie.

— Il y avait bien des érudits tout de même !

— Certes... mais il ne faut pas oublier que les connaissances universelles étaient pauvres, alors pour expliquer ce que personne ne pouvait comprendre, la religion suffisait à calmer la curiosité. Cela fait plus de 5000 ans que c'est ainsi. Enfin, c'est un état de fait que peu remettaient en cause si ce n'est les communistes qui, eux, croyaient en d'autres idéologies incompatibles avec la pratique de certaines religions.

— Il y avait tout de même des pratiquants dans les pays de l'Est, notamment ?

— C'était un peu le problème de l'époque, mais j'en reviens à ce que je veux te dire. Les gens vivaient en une croyance religieuse, une croyance politique, voire tout le contraire. Quelque part le peuple n'avait pas besoin de réfléchir, il lui suffisait de suivre les consignes d'une église ou d'un parti politique, il y avait un aspect fédérateur qui faisait que des communautés importantes avaient les mêmes raisons de vivre et un respect en rapport aux institutions mises en place.

— C'était tout de même de l'esclavage ! Les religions, les partis politiques sont des esclavagistes !

— Les petites gens apprécient de ne pas être abandonnés à l'incertitude. C'est lénifiant de croire en quelque chose, et pire encore aux promesses des uns et des autres sur l'après de la mort qui rassurent encore bien plus. Donc, jusqu'à il y a une cinquantaine d'années, c'étaient ainsi, jusqu'à ce que la nouvelle religion : l'ARGENT, devienne le credo de tous, des plus pauvres au plus riches.

— C'est bien vrai ! Regarde maintenant, les églises ferment une à une, et en revanche, on construit des stades toujours plus grands, pour accueillir encore plus d'esclaves !

— Cela ne durera pas bien longtemps. Quand les culs bénis du foot comprendront, ou plutôt quand les médias auront l'honnêteté de dire la vérité, et quand l'argent manquera, alors tout s'effondrera, comme se sont effondrées, les premières olympiades.

— Que veux-tu dire par là ?

— Je prends le foot comme exemple ! Les gens chialent qu'ils n'ont pas assez d'argent pour vivre... mais ils vont voir des matchs dans ces stades surdimensionnés, ils oublient qu'en plus du prix de leur place, ils paient la télé aussi pour regarder, ils paient une licence pour pratiquer, ils paient les pubs pour les produits dérivés et les autres aussi, tout cela pour enrichir des joueurs et leur milieu.

— C'est vrai, mais comment leur expliquer cette situation ?

— Je n'en sais rien. Certain que ce ne sera pas par les médias, ils en vivent de cette situation, mais un jour tout s'effondrera. La société de loisirs ne peut pas être une référence de vie. Donc, nous y sommes : les nouveaux dieux sont dans les stades, et ils sont bien réels ceux-là, mais n'apportent aucune certitude quant à l'avenir et de l'après mort.

— L'éducation laïque a tué la croyance religieuse, mais rien de probant ne la remplace. Faut-il croire en quelque chose pour valider son parcours de vie ? Il y a les valeurs humaines, mais celles-ci s'effondrent aussi.

— On est mal barré ! n'est-ce pas ma Lili ?

— Tout le monde ne deviendra pas Rv., c'est certain. D'autant plus que l'intelligence des humains s'effondre aussi, ce qui rendra les humains encore plus dépendants de prophètes politiques ou sociaux qui ne veulent que le pouvoir ! Quand je les écoute, j'ai envie de gerber, des personnes qui n'ont jamais bossé de leur vie et qui veulent décréter une autre forme d'esclavage, mais toujours avec l'argent, l'argent du peuple. C'est toujours l'argent du peuple. Les riches font fortune sur le dos des employés et des clients et d'autres veulent l'argent qu'ils ne méritent pas forcément, en oubliant bien entendu les déshérités d'ici et d'ailleurs.

— Cela me désespère ! Pendant ce temps-là, des enfants crèvent un peu partout dans le monde, et jusqu'à quand cela perdurera-t-il ?

— C'est un suicide collectif ! L'esclavage de la facilité, du loisir, de la pensée passive et de la vérité oubliée.

— Le bonheur est dans le pré, comme le disait Paul Fort ! ⁷ Le bonheur est dans le respect de la vie comme le dit, Rv. ! Nous

⁷ <https://loeilduneparisienne.com/poesie-le-bonheur-est-dans-le-pre-texte-analyse-et-sens-cache/>

sommes dans un cercle infernal qui débouchera sur une sorte de suicide collectif. Les jeunes générations veulent tout dès que possible, tout ce que leurs parents ont réussi en une génération de vie. Tu comprends que ce n'est pas possible comme évolution, toujours plus et toujours plus vite ! Et ceci sans penser aux conséquences de cette volonté. La superficialité, l'apparence, il ne restera rien !

Chapitre 9 les enfants d'hier et demain

Il me souvient, quand j'étais gamine, nous jouions dehors du matin jusqu'au soir, dans la rue ou dans la plaine derrière la maison. Il n'y avait pas de circulation, pas de danger. Nos mères s'occupaient de nous, toilette dans l'évier l'hiver, la salle de bain était trop froide. Les maisons n'étaient pas isolées, et pourtant neuves. Nos mères lavaient le linge à la main ou à la lessiveuse pour les draps, elles cousaient, tricotaient, raccommodaient, et repassaient. Elles ne travaillaient pas hors de la maison, c'est certain, il n'y avait pas de grande surface seulement une petite épicerie. À part, une fois par mois, nous allions à la grande ville, pour acheter quelques conserves à Monoprix. Tout le reste venait du jardin : les patates, les haricots verts, les rutabagas, les salsifis, les salades, les œufs des poules, les fruits et puis les poulets, les poules, les lapins quand ils ne chopaient pas la maladie. Et puis, une fois par an, mon père abattait et découpait un porc dans le garage pour conserver les pièces dans des tonneaux avec du gros sel. Il y avait un tonneau de mille litres de cidre. Tout cela occupait bien la famille. Il est vrai que nous n'avions pas la télévision et, bien entendu, encore moins le téléphone portable. C'était un autre monde avec d'autres valeurs bien plus humaines, le respect des voisins, car on en avait toujours besoin. Les vacances, c'était

dehors à la maison, à part quelques jours dans la famille bretonne ou en Mayenne où étaient restées les origines de nos parents. Pas besoin de chambres d'hôtel, de RB&B, de camping ou autres séjours. Ces jours étaient consacrés à ceux qui étaient restés au pays, comme on dit.

Ce n'était pas cher, à la ferme, nous étions nourris et hébergés. Mon père aidait au mieux aux travaux de la ferme. Ce n'était pas de tout repos comme l'entendent les gens d'aujourd'hui, mais une bonne fatigue qui donne un bon sommeil et qui faisait des vieilles personnes en bonne santé dans leur famille.

— Je comprends Nanou ! Oui, c'est une autre époque ! Moins blingbling, plus sincère, plus respectueuse des autres. Tu sais ! J'en suis bien consciente. Mais comme bien des personnes de ma génération, je passe du temps devant un écran, ne serait-ce que pour écrire ce bouquin ! J'essaie de me limiter, mais c'est notre monde. Et en 2075, comment cela sera donc ?

— J'ai ma petite idée là-dessus. Ce sera l'esclavage à la modernité. La modernité, il y a cinquante ans, c'était pour faciliter la vie, libérer un peu les femmes de leurs obligations de mère et d'épouse. Mais aujourd'hui, l'esclavagisme va jusqu'à considérer les enfants comme Dieu, pour les rendre encore plus esclaves de la modernité, qui n'en est plus une. Et la société ne s'y trompe pas, tout est créé pour que cela soit comme cela, pour faire de l'argent

et pour nous rendre plus esclaves. Autrefois, les enfants étaient des enfants, c'était si simple. J'ai dû écrire quelque chose là-dessus, il y a quelque temps. Si tu veux bien me donner ce gros cahier bleu qui traîne au bout de la table ? Non ! Celui à spirale, s'il te plaît ! Je pense que c'est là-dedans ! Le texte se nomme : "La vie des enfants rois".

— Tu sais, Lili ! Vois tout ce qui a changé de mon époque à la tienne et essaie d'imaginer que cela évoluera encore et encore et plus vite encore.

— Tiens ! Il est là ! Je peux le lire ?

— Bien entendu, ma puce ! Bien entendu !

"Mais sapristi, laissez-les vivre ! Arrêtez de les prendre, pour plus grands qu'ils ne sont, en âge, bien entendu. Arrêtez de leur inculquer des propos incohérents pour leur âge, un enfant reste un enfant. Rappelez-vous comme vos parents vous ont éduqués ? Certes, c'était déjà bien différent pour leur jeune époque. Eux, ne jouaient pas beaucoup, il fallait donner un coup de main pour les travaux journaliers et soulager ainsi la maman. Laissez-les s'insuffler la liberté d'évoluer dans un monde d'enfant et non dans un monde d'adulte... comme un enfant. Oubliez au plus loin les écrans ! Laissez-les s'exprimer, les mains dans la peinture, laissez-les dessiner sur vos murs, laissez-les construire une cabane au fond du jardin avec des matériaux de récupération rangés dans un coin où vous ne vous souvenez même plus les avoir mis ! Et, puisque tout est dangereux en dehors du jardin, laissez-les jouer avec de petites copines et des petits copains, salir leur vieille fringue chinoise dans la gadoue. Non, les enfants ne doivent pas partager vos soirées festives, vos fêtes, vos loisirs. Ils ont seulement besoin d'un refuge familial avec des règles de vie qui forgent le respect. Ils ont besoin d'une protection pour bien se sentir et les préparer au difficile lâcher des perdreaux. Ils ont besoin de vivre avec des parents, avec des grands-parents dans le ciment solide d'un passé respectueux et à respecter. Arrêtez de ne penser qu'à vous, égotistes adultes, vous ne pensez déjà plus à vos grands-parents et pas assez

à vos parents. Vous arrangez votre vie dans celle, artificielle, que l'on vous propose. Revenez aux valeurs simples et respectueuses de la vie.

— **C'est du bien toi, ma chérie !**

Chapitre 10 : Laurette cherche Linette

— Et cette nuit Nanou ! Pas de rencontre d'un autre temps ?

— Si, si !

— Alors ?

— Laurette a rejoint l'hôpital pour retrouver sa Lili. Enfin, elle est partie pour. Voici les propos qu'elle m'a tenus cette nuit !

‘J’ai bien mal dormi, et dormir est un grand mot. Je pense à ma Lili, je m’inquiète, impossible d’appeler... Le réseau est à la ramasse, cela arrive bien trop souvent maintenant. Elle doit être aux urgences, où dans une unité de soin. Je sais qu’il y a des pénuries de personnels, non qu’il en manque, mais les arrêts de travail sont si nombreux qu’il faut boucher les trous, la fin de semaine, c’est pire encore. Alors, je tente de l’imaginer pas trop blessée, je ne veux pas imaginer pire. Ma Lili, elle doit se demander ce que je fous : pourquoi je ne suis pas près d’elle ? Mais la nuit, c’est impossible ! Il n’y a aucun véhicule dans les rues, c’est le couvre-feu depuis une bonne dizaine d’années. Alors, on vit comme il y a un siècle, je suppose. Je pense à elle, je la caresse de mes mots, je tente de lui parler. Peut-être que ses oreilles sifflent. Je ne me suis même pas couchée, je suis dans le fauteuil de la chambre d’hôtel que nous avions réservée pour nos activités. Je la dessine au plafond, je la peins dans mon regard. Je suis contre elle... elle ne me ressent pas.

Chaque seconde est pour elle. Je suis pressée que le temps passe (vous vous souvenez de celui-là !). Eh non, les secondes prennent leur temps et le mien aussi, mais avec une lenteur administrative excessive. Je suis restée habillée... il est temps.

La ville est presque vide à cette heure. Les gens sont occupés ou chez eux ou au travail, peu prennent le temps de traîner, surtout dans certains quartiers. Les jeunes ne traînent pas non plus, enfin ceux qui ont des parents qui les protègent. Tout semble triste. Je prends le vieux tram presque délabré pour un parcours rallongé et éviter ainsi un quartier infesté par un gang puissant et menaçant. Deux flics protégés d'un gilet pare-balle sont dans le véhicule en armes, il y a encore quelques flics qui sont présents pour nous protéger, cela devient rare. Enfin, cela se passe relativement bien. Arrivée devant l'hôpital, je descends comme d'autres passagers. Puis, je me dirige vers une baraque, passage obligé d'un soi-disant poste de garde. Pour ceux qui ont du mal à imaginer, on se croirait plutôt devant une prison des bonnes et mauvaises consciences. Il faut suivre la file, des militaires en tenue d'alerte, armés presque jusqu'aux dents, enfin, j'exagère un peu. Mais, c'est ainsi depuis quelques années, depuis l'attentat meurtrier dans un hôpital parisien. Un drame qui a coûté la vie à 36 personnes, attentat fomenté, à priori par une dissidence ultra-violente. En fait, nous ne savons pas trop, certes des personnes ont été arrêtées, avec une pancarte bien affichée dans le

dos pour calmer la colère du peuple qui se sent abandonné. Sont-ce vraiment eux ? Nous ne le serons jamais, la confiance est sérieusement écornée... Nous n'avons plus confiance en nos administrations et en nos institutions, où sont les preuves que ce soit bien eux ? Nous en doutons, la machine s'enraye et ils bouchent les trous dans l'urgence. Rien sur le fond du problème de notre société, bien entendu. Maintenant, nous en payons les conséquences, l'armée est presque partout. Mais enfin, c'est ainsi, je patiente à mon tour. Enfin, j'atteins le guichet, je présente mes papiers : ma carte d'identité, ma carte d'électeur, car nous sommes obligés de voter à chaque élection au risque, et non, ce n'est même pas un risque, de perdre nos derniers droits. Quelques questions supplémentaires, et je suis passée. Cela va. Je n'ai pas encore la tête d'une femme dangereuse pour la société. Encore, une file pour atteindre l'ancien bureau d'accueil de l'hôpital, quand je dis l'ancien, c'est qu'il me semble bien que le poste des flics soit bien le poste d'accueil. De nouveau, les papiers... pas une seule femme de l'autre côté, que des hommes pas très plaisants. J'attends... Le mec scrute mes papiers, me regarde mal aimablement. Il s'en branle de son boulot !

— Pourquoi êtes-vous là ?

— Je viens visiter madame Linette Lelièvre !

Il frappe sur un vieux clavier d'ordinateur et attend longuement... je suppose une réponse. Et ce mec me crache en me jetant les papiers :

— Non, il n'y a personne de ce nom-là ! Laissez votre place, d'autres personnes attendent !

— Il doit y avoir une erreur, elle est rentrée hier en urgence !

— Vous êtes sourde ou quoi ! JE VOUS DIS QU'IL N'Y A PERSONNE DE CE NOM-LA ! C'est clair !

— Mais monsieur, il y a peut-être une erreur !

— Bon, la madame... vous m'emmerdez ! Si je vous dis non, elle n'est pas là... elle n'est pas là ! Allez ! Passer votre tour.

Cela m'énerve, il y met vraiment de la mauvaise volonté et il ne veut rien savoir, la colère monte. Il n'a rien à foutre de ma Lili, il s'en moque royalement. Je me sens impuissante par un comportement pareil, je ne comprends rien, je m'accroche à l'accueil, m'énerve, crie, je frappe tout ce qui est proche de moi l'hygiaphone, je hurle, j'invective, j'insulte... Lili, où es-tu ? Ma Lili ? Ma Lili... Il m'a semblé que personne ne bougeait. Chacun attendait son tour. C'est tout. Le problème des autres ne devrait pas être pas celui de chacun. Deux flics nauséabonds m'empoignent de force. Ils ne me ménagent pas. Je me débats, je griffe, je mords, je crie plus fort encore... Et quelques secondes après, je suis virée de l'endroit. J'ai pris une grosse baffe dans l'affolement, je sens mon

nez pisser le sang. Je suis déjà dehors, sous la pluie, rejetée comme une moins que rien, comme une délinquante, le cul sur le bitume détrempé, seule parmi la foule, seule et sans aucune aide. Un flic m'arrache le bras et me somme de me calmer. Il me fait mal l'abruti, je tente encore de m'expliquer, il s'en fout royalement, il me lâche et m'ordonne de partir. Il fait seulement son boulot... pas de bordel devant un hôpital. Il pointe son gros index en m'injuriant. Je suis devenue une merde pour lui, et aussi pour tous les autres. J'étais venu anxieuse, pressée de retrouver ma Lili, et me voilà pestiférée par une société dépravée. Personne ne m'écoute en fait, personne n'essaie de comprendre. Je savais que ces gens se moquent complètement du ressenti des autres, mais là. Je ne demande pas grand-chose, seulement de retrouver ma Lili... ma Lili !

— Mademoiselle !

Certain que ce n'est pas une jeunette au ton de la voix, pour utiliser cette expression chargée de politesse et de respect. Je lève la tête, une très vieille dame maigre, usée, voûtée, appuyée sur une canne, me propose de m'aider à me relever. La pauvre dame, elle tomberait sur moi si je lui empruntais sa main. Je m'appuie sur les deux miennes pour me relever, il ne sert à rien de se donner en spectacle devant tant d'incrédulités. Nous vivons dans un monde où chacun pense : "Dès l'instant que ce n'est pas ma faute !". Elle est toute petite, on dirait une vieille poupée de chiffon complètement

usée, un peu comme ses fringues qui ne datent pas d'aujourd'hui. Elle me passe la main sur la joue :

— Mademoiselle ! Je peux vous aider ?

Le ton est suave, empreint d'une sagesse d'un autre siècle, elle doit être âgée, cela devient rare, elle n'a pas abusé de substitut. Je la regarde avec une certaine tendresse, un vieil ange est redescendu sur terre.

— J'ai fini ici ! Il faut se mettre à l'abri, vous êtes trempée comme un gant de toilette, vous voulez boire un café ou autre chose ?

Elle me prend par le bras, comme si nous nous connaissions depuis bien longtemps. Je ne pense plus, je ne raisonne plus, je me laisse faire. Nous nous éloignons de cet endroit si désagréable... et en quelques mètres, nous nous retrouvons près d'un fourgon aussi vieux que la petite dame.

— C'est chez moi ici ! Je suis habituée depuis quelques années et puis c'est devenu compliqué de vivre dans des immeubles avec escaliers ou ascenseurs toujours en pannes. Cela me suffit pour vivre !

Elle déploie un petit escabeau de trois marches et nous pénétrons dans son petit univers... j'ai honte... non pas d'être ici, non... mais qu'une dame aussi chaleureuse vive dans un tel endroit et qu'elle me prête son aide. Je savais que ce monde était pourri, mais à ce point..."

— Je me suis réveillée, et... elle est de nouveau partie ! C'est toujours fugace ces instants... je me demande si... je ne déconne pas trop... à l'âge que j'ai... je vous emmerde avec mes histoires ! Hein ?

— Nanou ! Non ! Rien de ce que tu dis ne nous embête ! Oui... pour d'autres, cela pourrait paraître bizarre, mais pas pour nous... La seule question que je me pose, enfin que nous nous posons... c'est comment tu arrives à vivre avec ce que tu vois et ce que tu entends ?

— Ah ! C'est compliqué ! Quand... quand j'étais jeune et que cela m'arrivait... J'étais jeune... vraiment très jeune, je pensais que c'était normal, je pensais que tout le monde vivait ainsi... Pour autant, je n'en parlais pas, comme plein de choses dont on ne parle pas trop quand on est une gamine... enfin, c'est ce que je pensais ! Je vivais aussi un peu à part avec mes parents ! À ces époques, nous n'avions pas trop le droit de nous exprimer ni à la maison ni à l'école. Enfin, j'avais une copine, une petite amie, ne vous méprenez pas... enfin pas comme vous. De toute façon, à cette époque, personne n'affichait une vie différente, la religion imposait un standard de vie rêvé. Quand je dis un standard, enfin une obligation d'apparence, vous me comprenez bien. Eh bien, même à ma meilleure, enfin seule copine, je n'ai rien dit. Donc, mes visions, si elles en étaient réellement d'ailleurs, je les taisais.

Et puis, maman parlait d'une sorcière venue probablement de Bretagne, et plus particulièrement de la légendaire forêt de Brocéliande. Elle aurait eu le pouvoir de raconter le passé et de prédire l'avenir, selon les dires de maman. J'ai su longtemps après que maman la consultait régulièrement, en fait, un mélange de religion et de prédication... cela paraît antithétique à notre époque... mais c'était maman... j'ai compris que c'était sans doute bien différent que ce qui m'arrivait, peut-être elle était plus une cartomancienne, comme on en rencontre sur les champs de foire, dans une caravane... madame Rosa... Et quelque part, à force d'entendre parler de cette dame, que je n'avais jamais vue, que je n'avais jamais rencontrée, je me suis... un peu... puis, un peu plus... puis un peu beaucoup sentie différente d'au moins de mon petit frère et surtout de mes parents. Tu t'en rends compte, mon petit frère est devenu curé après... tu t'imagines. Donc, je me suis tue de ces rencontres nocturnes et, quelque part, cela m'arrangeait bien, c'est vite devenu mon secret... mon seul secret...

— Et Joseph ! Qu'en disait-il ?

— J'ai essayé de lui en parler, une fois, avant notre mariage, d'une façon ambiguë sans trop rentrer dans les détails... il a éclaté de rire... sans se moquer pour autant. J'ai compris, ce jour-là, qu'il fallait me taire, d'autant plus que quand il avait un petit coup

dans le nez, chose assez rare, il parlait de moi comme une enchanteresse. Et cela faisait rire tout le monde, comme ma mère, entre autres. Pour répondre à votre question, je me suis habituée à cette situation et je me trouvais bien ainsi, surtout que dans la plupart de mes nuits, j'étais bien près de belles histoires que de drames, quoique ! Certains n'y verront que rêves, cauchemars, fantasmes ou autres trucs aussi bizarres, jusqu'à de la sorcellerie... c'est trop facile de salir ainsi les autres, parce qu'ils ont une sensibilité bien différente, être différent n'est admissible pour ceux qui veulent paraître supérieurs.

— Nanou ?... Tu as vécu des choses me concernant ?

— ... oui et non... la claque que tu as reçue de ton père et celle que ton grand-père a reçue... oui, je me doutais que cela allait arriver... Nanou sort son vieux mouchoir, je la connais mieux que mes doigts, elle est dans un désarroi, elle a peur, elle craint la question !

LA GRANDE QUESTION ! Peut-on changer l'avenir ?

— Je comprends Nanou... je comprends que tu te reproches ce qui m'est arrivé ce jour-là... et je suis bien consciente que personne ne peut construire l'avenir de ses proches, qu'il est impossible de faire l'avenir. On peut tenter de le préparer, peut-être. Enfin tenter de faire qu'il soit mieux pour bien d'autres. Je suis consciente que tu t'en veilles ! Mais ce qui arrive n'est que

par ce que l'on vit... ou pire par ce que l'on ne vit pas. Viens dans mes bras, Nanou... et quelque part, écoute-moi bien... si je n'avais pas pris cette grande claque dans la gueule par mon père, je n'aurais pas rencontré Lolo et ses enfants et tu ne serais pas là avec nous... comme aujourd'hui en tout cas... la vie d'aujourd'hui est née de celle d'hier et celle de demain sera née de celle d'aujourd'hui.

— Comment peux-tu être si compréhensible, si sensible ?

— Je teins de toi, Nanou... de toi. Ta présence, ton existence me sont bénéfiques et exemplaires, il n'y a rien d'autre à dire... je crois.

Lolo nous a rejoints pour le déjeuner, elle est encore plus dans les semelles de ses chaussures que Nanou. Elle ne dit rien, mais elle convient, elle assume. Je sais, enfin, je pense savoir qu'elle pense comme moi. La journée commence bien, à se poser tant de questions sur l'existentialisme, le voyage des pensées, la compréhension de l'incompréhensible. Enfin, cela alimentera un bel article pour le journal. Hêtre ou ne pas être, réflexion d'un chêne ou d'un roseau.

Nanou se recroqueville dans un silence délibéré. Elle ne veut plus s'exprimer. C'est un réflexe conditionnel et protecteur, Elle craint qu'on se moque, qu'on se montre sarcastique, voire pire encore, que le fardeau du passé ressurgisse. Je la comprends, ma

Nanou Anne, elle n'a pas envie de brûler sur le bûcher de Salem. La différence ne s'accepte pas dans cette société d'égoïsme uniformisé. Le déjeuner est un peu tristounet, Nanou est partie dans ses pensées, presque recluses dans celles-ci, et nous, nous papotons avec nos mamans comme si nous avions des choses trop importantes à nous dire. Cela va, bien entendu, de la météo, souci premier des êtres humains, jusqu'aux nouvelles, sans doute bien nécessaires, disons, même indispensables, sur nos légumes du potager et le poulailler. Tout y passe, dans le détail, et quelque part c'est normal, les mamies y passent tellement de temps, que ce jardin secret n'en a plus beaucoup pour nous. Pour autant, c'est bien agréable, pendant ce temps, nous n'écorchons aucune de nos connaissances et encore moins ceux qui ne nous apprécient pas de trop.

Lolo est repartie fissa au tribunal, là-bas, rien n'attend... enfin, quand les cessions passent au tribunal, car avant, pour instruire les affaires, c'est bien autre chose. Derrière le : "il ne faut pas juger à chaud", la vieille dame prend tout son temps, complètement insensible aux ressentis des plaignants. Ah ! Cette justice, soi-disant libre, elle est surtout libre de faire ce qu'elle veut et ça, c'est aussi inadmissible. Mais enfin, cela occupe notre Lolo dans son combat sans fin du petit contre le gros, je parle, bien entendu, du portefeuille, et là, ce n'est pas discriminatoire. Enfin,

c'est mon opinion, mais, quoi qu'il en soit, peut-être que le maire de notre ville, un gros portefeuille, portera plainte contre mes propos, pour encore encombrer plus le tribunal.

Nanou fait une petite sieste dans le fauteuil, je reste près d'elle, pour écrire un article très attendu par Pierre. Je la regarde en sirotant un café bien chaud, elle a vraiment le sommeil agité. Ses yeux fermés ont du mal à cacher ce que son regard voit ailleurs. Ses lèvres se tordent de certaines douleurs qui n'ont rien de physique. Son visage n'est pas détendu, même ses doigts tentent de dire quelque chose. Elle remue sans cesse dans le fauteuil, certain que ce n'est pas un repos très réparateur. Je pense qu'elle a encore de la visite, nous verrons bien après, au réveil. Je remonte sur ses épaules son plaid pour qu'elle n'ait point froid, non que la température soit fraîche, mais à cet âge, on est plus frileux et plus sensible à un air plus frais.

Quelques petits gémissements ponctuent ce sommeil, dans un calme serein d'une maison tranquille. Ici, ce n'est pas comme ailleurs, ici, c'est chez nous et l'atmosphère y est bien plus sereine qu'ailleurs, sans doute les valeurs que nous tentons de faire vivre y contribuent. C'est un bonheur, certes fragile, un bonheur est toujours fragile, mais il pisse sur les murs, sur les fenêtres qui nous protègent du monde de dehors, non que le monde du dehors, ne puisse se tromper, une lettre suffit quelques fois à tromper le

ressenti. Mon article avance bien, rien ne me dérange de trop, de plus, peu de choses encombrant mes pensées qui restent à peu près paisibles, ce qui ne veut surtout pas dire indifférentes. Le thème d'aujourd'hui est : Pourquoi, nous ne voyons plus les gardiens de la liberté dans les rues pour protéger ce mode de vie. Je parle bien entendu, les flics, les condés enfin, comme on veut bien les appeler quand on ne les apprécie pas beaucoup. Pour autant, il y a de quoi dire entre l'époque où on les croisait en ville ou au carrefour et aujourd'hui où ils se planquent dans leur bureau ou dans leur bagnole en tapotant sur leur portable.

J'apprécie ces moments passés avec Nanou, un réconfort mutuel nécessaire et utile. C'est un moment privilégié que beaucoup bannissent, voire refusent. Les vieilles personnes méritent notre attention. Il ne faut pas oublier qu'elles sont nos origines de vie, qu'elles ont vécu plus jeunes aussi et qu'elles portent un bout de l'histoire de la famille et même bien plus. Bien entendu, il faut aussi accepter les conséquences de l'âge, des répétitions, des mots décapés. MAIS, c'est un minimum de les RESPECTER jusqu'au bout, c'est même un strict minimum. Nanou se réveille en douceur, bien consciente de la situation. Elle est bien où elle s'est endormie, un petit sourire rassuré éclaire son visage, elle semble bien heureuse de se retrouver là, d'où elle était partie pour autant, et pas loin de moi. Nanou n'est pas une grande

bavarde, de mots. Elle, c'est plutôt par le regard qu'elle lit et qu'elle communique. Elle se rassied plus confortablement, repoussant le plaid sur les genoux pour plus de liberté de mouvement. Elle sourit de nouveau, tout va bien, rien ne sert de lui demander quoique ce soit pour l'instant, je vais lui faire réchauffer un café breton, c'est-à-dire très fort. La vie paraît si simple ainsi, peut-être trop simple quand trop veulent la fuir pour en fuir aussi les contraintes. Mais quelles contraintes ? Pour nous, c'est un plaisir ! Un merci respectueux pour le bien-être de notre vie. Certes, tout changera vite quand les garçons vont rentrer avec les mamies de l'école, eux volubiles de leur âge et elles gouailleuses de n'importe quoi. Nous aurons le droit sans doute à un petit discours sur comment sont les mamans à la sortie de l'école. Dans ce monde, il faut savoir apprécier les moments qui doivent l'être, nous savons bien que rien ne dure comme chacun le voudrait. Alors, profitons-en goulûment.

Nanou est revenue de son petit voyage, quoique ! Ce n'est pas parce que le somme est court qu'il n'est pas riche d'évènements.

— Un article sur les forces de l'ordre, qui n'en sont plus vraiment d'ailleurs !

— Des planqués ! Tu veux dire ?

— Avec plus de mesure que cela tout de même !

— Les gens en ont marre de tout, des flics, entre autres, mais est-ce qu'ils voudront demander justice à l'État de droit ?

— Grande question Nanou !

— Tu sais, ma Lili, j'ai connu 1968, je ne sais pas si cela te dit quelque chose ?

— De ce que j'ai compris, c'était une petite révolution avec des manifestations violentes !

— Oui, c'est un peu cela ! C'était un ras-le-bol d'une partie de la société, d'abord les étudiants, bobos et fils de bobos qui voulaient qu'on les écoute. Le monde ouvrier s'était joint à ces étudiants, à priori contradictoire, mais cela s'est passé ainsi. Et quelque part, chacun a gagné un peu quelque chose... contre les riches et le patronat, contre les institutions de l'État aussi. En fait, cela traduisait un ras-le-bol d'une partie de la société contre une autre partie de celle-ci. Il n'y avait pas internet à l'époque ni les smartphones... et pourtant, les informations circulaient bien et vite.

— C'est un peu comme aujourd'hui ! Si l'on écoute les gens, ils ont ras-le-bol de tout.

— C'est un fait, mais il y a une grande différence. Aujourd'hui, chacun ne pense qu'à soi, ils se foutent bien des autres, ce que les gens veulent, c'est que leur petit cas soit le cas à traiter. Alors, sur

les réseaux sociaux, ils trouvent des gens comme eux et ils font monter la mayonnaise.

— Tu penses qu'ils descendront dans la rue pour se battre contre les flics, comme en 68 ?

— Ils ne sont pas assez courageux pour cela ! Ce ne sont pas ces gens qui cassent dans les rues les jours de manifestation, voire de victoire d'un match de foot. Non, il y a au moins deux familles dangereuses pour la stabilité d'un État qui n'en est plus un, disons-le clairement. Ce sont toujours et encore les banlieues, source des marchés parallèles, on y trouve de nombreux gangs déjà installés et ce sera pire demain. Il ne faut pas omettre qu'il y a des décennies que nos élus ont oublié cette jeunesse, dans ces quartiers. Et puis, il y a une autre, au moins, source d'inquiétude, c'est cette jeunesse désœuvrée, quand je dis désœuvrée, ce n'est pas dans le sens, dépravée, non. Ceux-là, ils font peur, ils ne respectent rien. Ils veulent tout, tout de suite, et ils le prendront. Nous sommes dans un cercle infernal, depuis déjà deux ou trois générations, les enfants veulent, au plus vite, ce que leurs parents ont mis des années à posséder. Et ainsi de suite... mais à une époque, c'était par le travail que cela se faisait, jusqu'à ce que ce soient les importations pas chères de Chine ou d'ailleurs qui ont fait profiter cette jeunesse. Aujourd'hui, il n'y a pas d'autres moyens de gagner plus, si ce n'est de le prendre...

— C'est vrai ! Et tu penses que cette frange de la jeunesse ira se payer des flics pour obtenir ce qu'ils veulent.

— Je lisais un article, l'autre jour, de David Betz, dans le "Military Strategy Magazine"⁸ et quelques secondes après, je voyais quatre flics brûler dans leur bagnole pendant de violentes échauffourées.

— Nanou ! Et quand voyais-tu cela ?

— Dans quelques années, une dizaine, peut-être un peu plus !

— Je suis bien consciente des problèmes de cette civilisation, qui est dans son déclin. L'argent tue le respect... il y eut dans le passé, av. J-C, des pans entiers de civilisation qui disparurent, certaines par des phénomènes naturels, tremblements de terre, tsunamis géants et autres, mais il y a eu aussi des civilisations qui se sont autodétruites. Je ne me souviens pas dans le détail... mais il est bien plus que probable qu'un peuple affamé par des années de sécheresse ait brûlé villes et villages cramant les nantis et les privilégiés et une grande partie d'eux-mêmes...

⁸ <https://lesobservateurs.ch/2025/08/09/pour-le-tres-influent-military-strategy-magazine-la-guerre-civile-en-france-et-en-grande-bretagne-est-desormais-probable-et-les-capitales-pourraient-sombrer-dans-le-chaos/>

— Ma petite Lili, c'était en Mésopotamie, dans ces régions de la Turquie actuelle... il y en eut une aussi en Espagne, bien plus près de chez nous, certes c'était il y a plus de 3000 ans... oui, on peut se poser bien des questions sur notre futur, Aucune civilisation n'a été épargnée, toutes, tôt ou tard, ont disparu sous le coup du ras-le-bol des opprimés, face aux nantis qui osaient afficher leurs fortunes diverses... La grande question est : quand ? Quand celle-ci sombrera ? Les braises sont déjà bien incandescentes !

— Nanou, j'en suis bien consciente quand la grande majorité se bouche les oreilles ! Et je n'ai pas de réponse dans le temps, si ce n'est : cela arrivera ! Lili junior nous éclairera peut-être là-dessus !

— Tiens ! Tu fais bien d'en parler ! Je l'ai vue tout à l'heure... enfin pas elle, mais Laurette ! L'hôpital l'a appelé cette nuit pour leur dire que Lili était bien rentrée à l'hôpital cette nuit !

— C'est bizarre tout de même plus de vingt-quatre heures avant qu'elle ne soit prise en charge... t'en a-t-elle dit plus ?

— Oui, elle a pu retrouver sa compagne, sans problème, cette fois-ci, après avoir traversé la sécurité. Elle n'a pas pu la voir directement, seulement au travers de la vitre d'un box. Lili junior est dans le cirage, elle dormait profondément. Le médecin de garde dit que son état est bizarre. Oui, elle a bien pris deux balles,

mais bien, sur le côté, ce qui n'explique pas la cicatrice verticale sur le bas du ventre. Elle n'en sait pas plus, ils lui feront un examen approfondi dès qu'elle sortira du coaltar. Ce qui est rassurant, c'est qu'il n'y a rien à faire pour l'instant, la cicatrice est de bonne facture, sans doute une opération pratiquée par un spécialiste. Deux autres petites cicatrices, sans doute pour extraire les projectiles, pour le reste, le doute subsiste. Lili a subi une opération, justifiée ou pas, et sans savoir où cela s'est déroulé. Ils ont appelé les deux cliniques qui seraient susceptibles de pratiques de ce genre et pas de trace de notre Lili...

— C'est vraiment étrange quand même !

— Plus cocasse, elle a retrouvé la petite vieille dame voûtée pour un petit café, dans un bouge de SDF... et, plus cocasse encore, elle a croisé EVI, qu'elle ne connaissait pas. Elle a de l'âge, mais elle est toujours près des personnes dans le besoin.

— Tout cela pendant ta sieste ? Ce n'est pas Morphée, la petite Laurette. Mais je m'en doutais un peu, ton sommeil n'était pas bien tranquille. Une drôle d'affaire ! Ce serait à notre époque, avec Lolo, nous nous jetterions dans l'histoire.

— Ce sera votre sujet de discussion pour autant ce soir !

— Tu n'as pas tort ! Bon, les enfants vont rentrer, terminée la tranquillité.

La soirée, fut relativement calme et tranquille, le quatre-heure pour les garçons, les leçons et les devoirs faits, d'autres doses de café pour nous. Lolo rentrera tard, c'est ainsi les séances du mardi, et quand je dis tard, c'est bien souvent après minuit. Ce n'est pas grave, les mamans et Nanou ont retrouvé leurs pénates, les enfants, leur lit et moi, mes pensées, je suis devant une télévision allumée. Mais je suis incapable de vous dire ce que l'écran peut cracher... je suis ailleurs, presque 50 ans plus tard. Je suis Nanou. Je la suis dans ses délires, mais ce n'est pas sympa de le dire. Je suis avec elle, dans cet autre monde, qui, quelque part, me parle. Je suis journaliste... de terrain, vous comprenez bien, pas comme bien de mes confrères qui craignent de chopper un rhume quand ils descendent dans la rue. Enfin, pour dire que je suis ce qu'il se passe dans notre société, et, bien souvent dans une dégradation des valeurs et rien de ce que Nanou nous raconte ne m'étonne vraiment. Je suis assez en phase avec ce qu'elle voit et entend. Pour beaucoup de gens, ce sont des divagations d'une folle. Pour ma part, je pense, que les fous, sont ceux qui se voilent la face et qui ne font rien pour que les choses s'arrangent. Je souffre pour notre petite fille, qui, sur son lit d'hôpital, galère pour maintenir le fil. Mais qu'est-ce qui s'est donc passé ? Et quoi faire ? Quoi faire ? On ne peut rien faire ! Demain, c'est plus tard et plus tard, c'est aujourd'hui. Quoi que l'on fasse, cela ne changera rien pour

demain, puisque demain est la conséquence d'hier... pour demain. J'imagine, je n'ai pas ce don de Nanou ! Alors, j'imagine et, à chaque fois, je me demande ce qui est arrivé. Même si j'avais le pouvoir de me téléporter à cette autre époque, je ne pourrais rien faire... je dis cela, mais en effet, à priori, nous sommes toujours en vie dans cinquante ans... alors que fait-on, moi et Lolo, que fait-on ? Je me torture les neurones et, à chaque fois, sans doute pour quelque chose de rassurant, je me dis que ce ne sont que des visions de ma Nanou Anne. C'est facile comme comportement, trop facile... pas très courageux même, mais quoi faire ? Quoi penser ? Ça c'est possible, envisager aussi, mais, pour moi, je reste à ce que je suis dans le temps que je vis, lâche, je suis une lâche. Heureusement que Lolo n'est pas là, elle est si sensible qu'elle tenterait de remuer ciel et terre, aujourd'hui et demain, pour faire quelque chose pour notre petite. Et que fait son père pour aider sa fille ? Lui qui est parti se coucher sans rien savoir, serein comme tous les enfants quand ils dorment, oubliant ses petits soucis. Les enfants, petits, ne dorment pas avec leur problème et encore moins avec les problèmes qu'ils auront bien plus tard, bien heureusement. Ce n'est plus mon cas, je tente malgré tout de garder une certaine retenue dans mes pensées. Demain, nous en reparlerons avec Nanou et Lolo. Demain, c'est mercredi, Lolo reste à la maison, comme moi, à moins que Pierre me propose une

enquête de terrain. Mais en ce moment, les choses sont assez calmes, pas trop de nouvelles enquêtes pour aider des personnes à la ramasse. Enfin, il y a toujours des problèmes presque ordinaires, et cela, c'est Pierre qui s'en occupe avec les autres du journal. Moi, c'est bien vrai, il me laisse le bon rôle, celle qui dénonce les scandales qui entraînent les gens dans la misère, en fait la triste réalité des faiseurs de fric. Une dernière gorgée de bière et au plume. Je sais bien que je ne m'endormirais pas de sitôt, mais j'apprécie ces moments de solitude parmi la tribu, seule dans mes pensées et dans celles des autres, dans celles de ma Lolo, qui aura bien du mal à s'endormir.

Je la sens bien, elle vient se lover contre moi, je sens ses fesses froides au travers de sa nuisette, puis sa poitrine pas beaucoup mieux quand elle vient se coller contre mon dos. Elle fait la discrète, cela me réveille tout de même, je ne dis rien, je ne bouge même pas. J'attendais cela, non pas avec impatience, mais mon sommeil est paisible. Elle promène sa main gauche sur mon épaule, puis un peu plus bas, je ne dis rien, profitant de ce petit câlin comme une aubaine. C'est ainsi quand elle rentre du tribunal et qu'elle se couche. Je sais qu'elle n'a rien grignoté avant de se coucher, pressée de me retrouver dans notre douillet refuge protecteur. Comme habituellement, elle ne va pas s'endormir de suite, les événements de la journée se bousculent encore dans la

tête, elle me racontera cela demain matin. Le silence d'une nuit rassérénante me plonge dans une léthargie rassurante. Petit à petit, elle se réchauffe, je le sens bien à ses mains et au bout de ses seins. Que sont agréables ces instants où chacune de nous deux feint la délicatesse d'un moment privilégié, c'est d'un réconfort particulier, le plaisir de retrouver les parfums de l'autre, parfum du corps et aussi celui de l'âme. Un plaisir, bien plus même une extase si bienfaisante que le sommeil viendra border la nuit pour qu'elle soit bien agréable et réparatrice, une douceur aux sucres de la vie.

Chapitre 11 : était-ce mieux avant ?

Notre vie de maintenant (celle de notre petite famille) est un livre d'affection qui se nourrit de simplicité, la simplicité de vivre des bienfaits d'être ensemble, dans le clan, dans cette famille. Seulement dérangée par les humeurs urticantes des vies extérieures dévastées par l'orgueil et le pouvoir de l'argent. Nul besoin de penser à autre chose, vivre ainsi nous procure le suffisant du plaisir de vivre. Nul besoin d'envisager autre chose, de voyages lointains que tant espèrent, en fait pour ne plus être là. Il est dit que l'important, de plus, pour nombre de personnes est le voyage, qu'importe la destination... cela pose bien des questions... partir pour fuir, mais fuir quoi ? Le boulot ? Ah celui-ci... facile à dire ! Mais il suffit qu'il plaise pour ne pas avoir envie de le fuir. Fuir les autres, fuir ses habitudes ou fuir tout simplement ses obligations de vie ou pire, fuir sa honte de ne pas être. Nous y voilà, de toutes les façons, à notre époque, nombreux ne respectent plus rien, ni leurs aïeux, ni les obligations familiales ou sociétales. Certains que notre vie de famille dénote, nous ne sommes pas les seules, c'est certain, à vivre ainsi, mais peu nombreux tout de même. René, mon grand-père disait : « Nous avons gagné les congés payés, c'est pour se reposer, et c'est obligatoire ! Les voyages non ! Pas forcément, s'ils n'apportent rien aux autres ». Cela ne nous

empêche pas de temps à autre de faire une virée près des nôtres, en Bretagne ou dans la Mayenne. Nous en profitons pour aller voir notre famille dispersée ou des amis égarés. Cela aussi est bien agréable, bien plus agréable que d'être isolés au bout du monde.

— Qu'en penses-tu, Nanou ?

— Ah ! Tu disais quelque chose ?

— En fait... je suis désolée ! Je pensais seulement ! Mais, peut-être... entends-tu ce que je pense ?

— Ne me prête pas des talents que je n'ai pas. Je ne suis pas surnaturelle. Mon cerveau n'a que le pouvoir de dessiner des demains !

— Un peu plus, tout de même ! Enfin, qu'importe ! Je pensais à comment nous vivons aujourd'hui... nous ici, bien différent qu'ailleurs !

— Tu sais ! Quand j'étais jeune... nous ne savions même pas comment était la vie dans les grandes villes. Nous n'avions pas la télé et encore moins internet, et nous étions trop isolés pour faire livrer un journal.

— J'imagine bien quand on a vu où tu vivais ! Pas de voisin à moins de 2 kilomètres !

— Une autre époque ! La vie était plus simple pour nous, de la campagne et de la mer, c'était simple ou la ferme ou la marine, pour les hommes. Les enfants et aussi la ferme pour les femmes.

Les seuls loisirs étaient les bals du samedi soir, dans la jeunesse où, comme ailleurs, se formaient les couples, je suis dans l'exception. Il y avait aussi les fêtes religieuses : les baptêmes, les communions et les mariages... les décès aussi, les gens mourraient plus jeunes... c'est aussi vrai. L'important n'était, pour les adultes, que de faire pour se nourrir, pour se couvrir, pour vivre... Dans les villes je ne savais pas comment était la vie et ce n'était en aucun cas mon souci premier...

Plus tard, quand, avec René et les enfants, nous vivions dans une ville ouvrière à Lombocelles, la vie, aussi, était relativement simple. Pour les hommes, le travail en usine, pour les mamans, les enfants et les tâches ménagères, un peu de jardinage aussi. Quelque part, c'était un rythme semblable pour les adultes, rythmés tout de même par le travail en poste. Pour les loisirs... pareil, le jardin potager et les volailles occupaient le peu de temps libre. Une entre aide avec les voisins était naturelle. Tu vois, aux yeux de maintenant, cela ne paraît pas très reluisant... mais quand tu n'as pas connu autre chose, tu t'en contentes et nous vivions bien. Le grand changement était pour les enfants... aucune excuse pour ne pas aller à l'école, pas de vache à traire, pas de ruisseau qui débordait, les routes étaient goudronnées et éclairées, un luxe.

— Beaucoup fuiraient s'ils devaient vivre ainsi. Maman me racontait son époque, c'était déjà différent. Tout le monde

possédait une voiture, les routes étaient devenues dangereuses, les supermarchés avaient envahi l'horizon, une autre forme de vie devenait un espoir. Regarder la télé prenait plus de temps, les jardins potagers furent remplacés par des pelouses. Et pour de nombreuses personnes commençaient à germer le besoin de voyager, de fuir ce qu'ils avaient semé. Le monde changeait pour devenir celui qu'il est aujourd'hui, la course au CO².

— Et demain, sera pire encore !

Nous constatons cette évolution rapide et dévastatrice, sur une période de la vie de Nanou... nous voyons et verrons la suite dans ces visions. Vous vous souvenez du chapitre sur le temps... c'est affligeant de constater comment très peu constatent ces évolutions indéniables. Pourtant, demain sera comme aujourd'hui (je parle du demain dans 24 heures), et insatiablement, certains continueront à aggraver la situation... Se remettre en cause et tenter de laisser du mieux devrait être un leitmotiv... mais non, il vaut mieux se torturer l'esprit pour ne rien changer à sa façon de vivre. De toutes les façons : c'est la faute des autres, des migrants... ou d'autres qui n'ont pas demandé à naître ni à être haïs, parce qu'ils sont différents.

Ainsi va donc la vie au rythme délétère d'un temps qui s'accélère. Il est bien évident que tout va trop vite et arrivera ce

qui devra arriver, la perte de contrôle de ce que nous ne sommes plus vraiment. Se plaindre, se plaindre de ce que l'on récolte quand on ne sème plus rien... que de l'amertume. On ne devient plus rien que quelque chose qui se plaint, qui crie aux tornades, aux vents violents, aux inondations, aux incendies, aux conséquences, en fait de notre vie, enfin de la vie de ceux qui détruisent les demains. On ne joue pas avec la nature impunément ! Non, non elle ne se venge pas, surtout pas, elle n'a pas l'hypocrite comportement des humains. Non... elle s'adapte, comme elle peut, et les conséquences sont celles que, bien entendu, les pseudos humains n'ont pas envisagées, il est trop tard pour chialer !

Était-ce mieux avant quand les gens travaillaient pour se nourrir et se subvenir ? Ou après, quand les gens gagnaient de l'argent pour se nourrir et se subvenir ! Ou quand ils ne travailleront presque plus pour se nourrir et se subvenir... mais de quoi ?

Avant, on mangeait sain et on travaillait dur. Aujourd'hui, on mange dégueulasse et on travaille moins. Demain on sera presque tout le temps en loisir, et on se nourrira de poison.

On peut se poser la question sur la notion de travail ? C'est quoi le travail ? Faire un jardin potager ! Est-ce un travail, une occupation saine, un loisir ? Grande question ou anecdote inutile !

Si faire son jardin est un travail, alors... il est non rémunéré ! C'est bien grave pour ceux qui demandent toujours plus de revenus... bien souvent non mérités... C'est bien pour ainsi que les grandes gueules ne font pas de jardin potager. Ils demandent plus pour voyager à l'étranger !

Si avoir un travail qui plait devient un plaisir, doit-il être rémunéré ? Bien entendu ! Il faut bien de l'argent pour vivre, un minimum (s'entend pour le nécessaire vital) au moins. La frontière est mince, quand on y réfléchit bien... entre le travail qui procure du plaisir et le loisir jardinier... À l'époque où il n'y avait pas le choix pour se nourrir, cela pouvait être considéré comme un travail forcé, aujourd'hui, nous dirions plus... du temps libre forcé. C'est une blague quand même, plus de temps libre, pour beaucoup, c'est inespéré... pour s'offrir restaurants et voyages où l'être maléfique a besoin d'autres personnes qui travaillent pour profiter. Et dans certains pays lointains, cela ressemble bien plus à un travail forcé ! Quelle ambiguïté ! De moins en moins travailler pour faire travailler d'autres de plus en plus... le soir, voire la nuit et les week-ends aussi, et même les vacances d'été ! C'est peut-être cela la réussite sociale, pour ces gens-là ! Avoir les moyens d'obliger les autres à travailler pour son plaisir personnel.

Bien entendu, cette vertu a toujours été de mise, il y a toujours eu des plus riches qui ont profité de plus pauvres ! ... Ou à d'autres

époques des plus forts qui profitaient des plus faibles. Ce qui change, c'est que des pas beaucoup moins pauvres jouent aux plus riches. Le problème, c'est bien l'être humain, en fait, pas très courageux, de moins en moins d'ailleurs, et la société l'a bien compris. Elle propose que nous nous occupions devant la télé, l'ordinateur, le portable, à préparer le prochain voyage, à se faire livrer ses courses, à se faire livrer des plats préparés, à ne rien faire d'utile en finalité. Ce n'est pas cela vivre !

Vivre, c'est respecter les autres vies ! Merci Rv !

Chapitre 12 : avec des si's

Comme presque chaque matin (c'est énervant de lire des moments qui se répètent savoureusement), la maison s'éveille en douceur, peu importe la saison. Certes c'est un peu différent, mais le rythme est le même. Il n'y a pas de réveil qui sonne ici, le réveil est celui de l'horloge biologique des mamies. Elles ont pourtant chacune leur chambre, mais se réveillent naturellement presque à la même heure chaque jour, en semaine ou en fin de semaine, c'est pareil !

Lolo dort à poings fermés, étalée de tout son long sous un drap qui colle à ses formes affriolantes. Elle n'a pas grand-chose sur les fesses, mais c'est bien normal. Il ne me reste que le bord du lit. Alors, avec d'innombrables précautions, je lève discrètement le drap pour glisser mes jambes et je me lève. Je la recouvre avec délicatesse. J'enfile une nuisette et une robe de chambre, et je jette un dernier regard protecteur à ma compagne et puis c'est la pissette du matin. Elle en profite pour, plus encore, s'étaler sous le drap, comme si je prenais trop de place. J'entends aussi bouger dans la chambre des garçons, ils ne sont pas trop bruyants. C'est très bien pour Laurence... quelques câlins avec eux et nous rejoignons les parfums habituels d'un réconfortant petit déjeuner.

Les mamies ont arrangé la table comme chaque jour et, comme chaque jour, le parfum du pain frais et des viennoiseries embaume l'endroit, le café et le chocolat chaud chatouillent aussi les narines. Les enfants sont déjà attablés et, après de gros bisous, je fais de même. Nanou est encore chez elle, attablée devant le journal qu'elle ne devrait pas tarder à ramener et aussi pour profiter aussi des bienfaits d'un nouveau matin pas très orgueilleux.

Puis, la princesse Lolo, se présente à la porte de la cuisine ! Tout ébouriffée, étirant ses bras, un sourire béat coincé à la commissure des lèvres un peu froissées. Elle est belle comme une espérance qui se dévoile, un Léonard de Vinci oublié du temps.

Nanou fait son entrée, et la table est complète comme l'est notre famille, enfin celle qui habite ce lieu. C'est un privilège... gracieux... construit sur des choix de vie en rien égoïstes, pour partager, un peu plus que le petit-déjeuner, un moment réconfortant. Rien ne presse, rien ne nous oppresse, les soucis sont sous la table, bien rangés dans un ailleurs volontairement écarté. René disait : *“ Chaque chose a son temps ”*.

C'est un raccourci un peu facile, mais quand on s'offre une telle vie, c'est ainsi. Il ne faut pas oublier que tout ne fut pas ainsi dans le passé de chacune de nous, et chacune a payé très fort sa quote-part de misère, de douleur et d'infortune. Alors, c'est peut-être mérité ! Cela aussi est un peu facile à dire, car trop de personnes

ne peuvent pas s'approprier ces moments de bonheur subtils. Répéter, répéter, c'est peut-être se rassurer. Répéter, c'est sans doute pour bien écouter, ce que l'on voudrait entendre. Mais, voilà... encore un moment agréable, si agréable, qu'il ne faut surtout pas qu'il devienne, une banalité. Tout s'entretient, l'amour, l'amitié, le respect et, quelque part, nous entretenons ces instants, ces parfums, ces banals mots du matin, avec sa putain de météo qui est le principal sujet de conversation d'un début de journée des mamies. Cela m'exaspère, mais c'est ainsi, et, comme le disait le facteur : *'discuter de la météo, c'est discuter de rien, et discuter de rien, c'est quand même discuter... de rien'*. C'est un moment qui ne s'éternise jamais, surtout s'il y a de l'école pour les enfants. Surtout si je dois passer au journal le matin. Surtout si Lolo doit préparer, le matin, les audiences de l'après-midi au tribunal. Surtout s'il pleut, ce qui n'est pas toujours bien agréable. Non, rien ne s'éternise, même si on le voulait bien, même pour un profond câlin cherchant l'extase, le rare plaisir suprême. Même ces moments de plénitude extrême ne sont pas perpétuels... même si c'est bien plus longtemps que pour chaque autre mortel. Donc, rien ne dure vraiment, même l'éternité n'est point éternelle. Il faut donc penser à l'après, y penser ou pas ne laisse d'ailleurs pas de choix. Ne pas y penser laisse présager l'incertitude, d'inconnues situations, enfin un bordel désorganisé. Les enfants, eux, les

premiers, ont toujours en tête ce qu'ils feront après, alors, les nôtres quittent donc la table pour s'occuper. Ce jour, pas le bol, il y a école... nous les emmènerons, les mamies resteront avec Nanou à parler d'un autre temps (encore lui, il nous emmerde bien celui-ci) pas forcément celui d'avant, non, et sans doute pas trop celui d'après non plus, mais celui des si's, sans doute. Ah ! Les si's, avec les si's on peut reconstruire la vie, la construire même, la déconstruire aussi, c'est bien pratique les si's... En fait, on peut presque dire ce que l'on veut, il n'y a pas de limite avec les si's... non... si !

Cela permet surtout d'éviter de se remettre en cause. Avec des si's, on détricote la vérité pour en écrire une autre qui n'en est pas une et qui n'en sera jamais ! On détricote aussi le temps, et tricote des demains qui n'en seront pas. Ah ! Avec des scies on coupe du bois, avec les si's, des langues de bois !

Enfin, s'il ne faut discuter de rien, rien ne sert de discuter de quelque chose alors !

Nous voici sur le retour de l'école, seules... et là, rien ne devient quelque chose, quelque chose d'important. C'est toujours important d'échanger avec son aimée, sur la vie, la vraie vie, et tenter de comprendre.

— Dit, Lili ! Cela t'arrive de parler à ton papy ?

— Bien, oui, surtout quand je pense que j’ai besoin de son avis ou de son éclairage. Où veux-tu en venir ?

— Eh bien ! Imagine qu’il t’entende ! Non, quand tu lui parles ! En fait, je veux dire, pas en même temps que tu lui parles. En fait, je ne sais comment te dire. Rassure-moi, les morts ne peuvent pas entendre ? Si ?

— Bien non ! Tu es athée comme moi. Nous savons bien que quand on meurt, on n’est plus rien, que des souvenirs, très forts comme papy, mais rien que des souvenirs, c’est tout !

— Donc, si je suis mon raisonnement, quand tu lui parles, peut-il t’entendre de son vivant, il y a au moins une dizaine d’années maintenant ?

— Bien non ! Quand je lui parle, c’est seulement pour me rassurer que ce que je fais est bien en accointance avec ce qu’il pensait... je ne vois toujours pas où tu veux en venir !

— Voilà ! Nanou, ce qu’elle entend ou voit, c’est bien dans le futur ? N’est-ce pas ?

— Oui... ça y est ! Je comprends. Tu veux dire que peut être, papy entendait, quand il était vivant ce qu’il me dit maintenant !

— C’est cela même !

— C’est un bon exemple ! Cela fait réfléchir... ce n’est pas simple ! Ah ! En fait, pas du tout simple comme réflexion !

— Pour les croyants, cela doit couler de source... quand ils font des prières à Christian... et puis il y tant eu de personnes qui ont entendu des voix, si près de nous... Bernadette...

— C'est un fait... ça va me faire réfléchir !

— Est-ce qu'il te parle ?

— Oui, oui... sans discussion... Pas besoin de mot. Il me dit souvent la même phrase : « Oh, ma Lili, viens voir papy !' »

— N'est-ce point un souvenir que tu te ressasses ?

— Tu es bien compliquée, ce matin, ma puce. À bien y réfléchir, non, non, je suis certaine même, ce n'est pas un souvenir, il me parle bien, en fait c'est ainsi que je l'entends !

— Es-tu bien objective ? Ne crains-tu pas de passer pour une sorcière ou une foldingue ?

Lolo éclate de rire, bien satisfaite d'avoir réussi à me mettre dans l'embarras et à me déstabiliser, sachant que cela va me bouffer quelques heures de sommeil, et me déshabillera de mon âme. Surtout, elle me met dans les conditions de vie de Nanou, elle n'est vraiment pas bête, ma chérie ! Comment faire comprendre à quelqu'un qu'il est préférable de réfléchir avant de s'engager dans des discussions vouées à l'échec, voire pires, plutôt que de ne pas s'engager avec un si...

— Merci ma Lolo, de me remettre à la seule place qui m'est due, celle d'une simple humaine. Et encore pas certaine, qui ne

comprend pas grand-chose et qui, pourtant, essaie d'avoir raison sur presque tout. Doit-on, pour autant, accepter d'être une conne quand on ne comprend pas quelque chose au lieu d'essayer de comprendre pourquoi on n'est qu'une conne !

— Bien entendu que non ! Ne te déprécie pas, surtout pas ! Tu es une personne, une très belle personne, sinon je ne te partagerai pas l'avenir de mes garçons avec toi. Tu es bien plus humaine que la plupart des gens que nous rencontrons... et ce, de très loin. Et les personnes que nous rencontrons ne sont sans doute pas et certainement pas les plus connes de la planète. Cela remet un peu les pendules à l'heure... n'est-ce pas ? Quelquefois, il faut bien te remettre où tu ne veux pas qu'on te mette, mais où tu mérites d'être... une femme considérée. Certes, tu n'es pas mère Térésa, j'en profite bien avec grand plaisir sous nos draps. Il paraîtrait que ce ne serait pas interdit... Confiance d'un curé pervers et qui pourtant confesse des culs bénis qui doivent bien aussi se donner du plaisir... Plaisir peut-être pas pour tous... tant de ces gens sont restés dans le rut animal.

— Qu'est-ce qui se passe Lolo ? Tu déprimes ?

— Non, pas du tout ! Je voudrais seulement te rappeler que pendant que la terre ne tourne plus très rond, nous vivons, au moins, je l'espère aussi pour toi, une très belle aventure, bien plus que cela même. Tu sais... quand je vois les garçons te bisouter, te

chahuter, t'aimer en fait... très fort, non, je ne suis pas jalouse. Comment une mère pourrait-elle être jalouse du bonheur de ces enfants ? N'est-ce pas beau papa ?

— Oh la garce ! En plus, je t'écoute comme une niaise !

— Je crois que tu ne m'écoutes pas !!! Je t'aime comme tu ne peux pas l'imaginer !... Non...

— C'est quoi, cette déclaration, ma puce ! C'est quoi ces mots d'amour dont tu m'asperges, tu es en manque de quelque chose ?

— En manque de certitude, sans aucun doute... non te concernant..., nous concernant... ce serait même le contraire. Mais pour nos garçons, c'est certain ! Quand j'entends Nanou parlait de nos petits-enfants, je me demande bien ce que nous ne faisons pas pour en arriver là, dans ce fumier bordel ! Nous sommes bien en droit de penser à notre descendance quand même. Ce ne seront que les enfants de nos enfants. Tu te rends compte, cela se passera dans peut-être seulement une petite quinzaine d'années.

— Je te reconnais bien là ! Tu sais... comment le dire !... Nous sommes conscientes, et cela est le principal. Tu as raison sur bien des points... Je pense que nos parents et grands-parents ne se posaient pas les mêmes questions, enfin pas comme cela... oui, nous avons entendu cela nombre de fois... c'était mieux avant.... Mais à une époque où nul ne pensait que le modernisme serait

l'accélérateur de la fin d'une façon de vivre et sans doute une fin de vie tout court. Malgré tout, je pense que nombre de personnes s'adapteront, à ces évolutions, cherchant à survivre dans les villes, et ne se poseront pas plus de questions que cela. Demain est presque toujours comme presque aujourd'hui. Mais il y a un moment où les évolutions matérielles iront plus vite que le temps. Alors, l'être humain n'aura plus le temps, lui, de s'adapter... Il subira et c'est sans doute cela qui sonnera la fin de la récréation.

— Se remettre en cause chaque matin... à chaque instant... toujours même ! C'est peut-être la porte de la compréhension ! et cela permet de se comporter sans oublier le temps qu'on doit aux autres et de dire après... quand il est trop tard, l'éventuel si... le si, c'est pour les inconscients, les petits esprits qui ne se remettent jamais en cause et qui se posent toujours la même question. Ah ! si j'avais su, je serais venu la voir plus souvent ! Ah ! si j'avais su !... Trop facile... de s'en remettre au si.

J'aime ces petites promenades récréatives, lorsque toutes les deux, nous discutons de choses et d'autres, du presque futile et du beaucoup moins futile ? Sans trop nous considérer. Nous sommes toujours toutes deux en réflexion sur ce que nous devons faire, Cela évite de trop polluer les demains. Nous, tentons de comprendre comment vivre pour ne rien regretter plus tard de nos orientations de vie, et cela n'est pas si simple... moins simple que

de vouloir profiter de chaque instant. Retour au bercail, retour près de nos génitrices ! La porte grince encore ! Nous avons dû parler de choses qu'elle n'aime pas !

Nanou est seule, les mamies envolées ! Elle est dans le fauteuil de son feu mari, dans une pénombre rassurante où l'esprit s'égare dans les pensées.

— Eh bien, Nanou ! Les mamies t'ont oubliée ?

— Non, non, elles sont parties à la petite ferme pour quelques courses !

— Elles auraient pu t'emmener ! Cela t'aurait fait une petite sortie !

— Je n'ai pas voulu ! Je préfère rester seule à vous attendre ! Lili junior est venue cette nuit !

— Ah ! Eh bien, raconte ! Attends deux minutes que nous nous installions près de toi !

Chapitre 13 : Le réveil de Lili junior.

“ Qu’est-ce que je fous là ?... Mon Dieu, j’ai mal partout... enfin je peux voir. Voir, c’est un grand mot... C’est très flou, comme tout le reste dans ma tête. Je comprends bien que je suis hospitalisée... à l’hôpital... enfin à ce que cela doit lui ressembler. Je suis harnachée de partout... je souffre du ventre, je ne peux pas bouger beaucoup. À croire qu’ils m’ont éventrée... je n’ose trop bouger pour autant... le moindre mouvement aiguise les douleurs... je cherche la moins mauvaise position... pour tenter de réfléchir... que m’est-il donc arrivé ?... Ah oui... la guerre civile... non pas tout à fait tout de même... et puis, ce mec qui m’a tiré dessus à presque bout touchant... les douleurs, ça doit être cela... mais c’est qui ce mec ? ... même pas cagoulé... même pas un flic, ni un militaire ni même le membre d’un gang ou de groupe extrémiste en tout genre... Est-ce moi, vraiment moi, qu’il voulait tuer... je dirais... blesser, car s’il avait voulu me tuer... il ne pouvait pas me rater... pas de si près, c’est certain... Je ne me souviens pas de son visage, je dirais plutôt de sa gueule. Il me semblait si moche ! Et puis, c’est tout, pas un seul autre souvenir. Pourquoi j’étais dans ce bordel monstre... pourquoi ?

La porte de la chambre s'ouvre... et laisse place à une femme forte tout de blanc, vêtue ! C'est cela le jugement dernier ! Suis-je donc au tribunal de dieu ? Suis-je donc encore vivante ou presque enfin morte ? Je pense... donc je ne suis pas encore morte... enfin mon esprit... mon corps me torture. Alors, je ne suis pas encore tout à fait morte !

— Bonjour mademoiselle ! Ne bougez pas, s'il vous plait ! Vous m'entendez ?

Je tente un clignement des yeux !

— Je suis la professeur Christianne Lavie ! J'ai contacté votre compagne, elle attend dans le couloir !

Ma Laurette est là, non que je m'en inquiétais ! Non ! Je ne sais plus quel jour nous sommes, je ne comprends plus le temps, enfin je ne sais plus si je vis vraiment encore... sans doute oui, puisque Lolo est là ! Je sens mon corps en grande souffrance... on ne souffre pas au purgatoire ? Si... encore un « si » ... Et si le temps n'était que de si's, je serais donc encore vivante... mais c'est quoi être encore vivante ? ... Pas tout à fait morte...

— Mademoiselle, nous nous occuperons de vous, enfin, il n'y a plus grand-chose à faire !

Je vais crever donc... Je ne suis peut-être déjà plus...trop vivante !

— Vous avez déjà été opérée !

— *Hein ! Quoi ! Pourquoi ? Mais à ?*

— *Nous ne le savons pas ! Mais c'est une belle opération, et nous ne comprenons pas pourquoi ? En attendant de comprendre ce qui vous arrive, nous vous procurerons les soins nécessaires.*

Je ne suis pas morte... pas encore... dans tous les cas ! Et si Lolo venait juste bénir ma dépouille !

Lolo apparaît, blanche comme une morte, dans l'embrasure de la porte... un petit sourire me parle... mais je ne comprends rien... elle s'assoit tout près de moi, elle me regarde, comme si j'étais encore un peu en vie... triste comme un vieux clown qui regrette son grimage. Elle parle... enfin... ses lèvres tentent de dire quelques mots... que je ne comprends pas... que je n'entends qu'à peine. Elle a pris ma seule main qui dépasse des draps et je sens la chaleur de son âme réchauffer ma main froide... je suis encore en vie !!! C'est certain ! ... Les secondes, les minutes et les heures deviennent les seules choses qui importent. Elles font croire que je vais vivre encore quelques instants, quelques minutes, et non pas encore des heures. Les douleurs... l'immobilité... les éthers mortifères rappellent la fragilité de l'instant, peut-être le dernier...Oui... la souffrance ne suffit pas à éteindre le désir d'aller plus loin. Pour l'instant, il n'est pas nécessaire de se poser la question de l'utilité de continuer à vivre quelques instants de plus. Je veux... mais peut-on vouloir ? Sentir

cette main moins froide dans la mienne ! C'est cela la vie, enfin pour l'instant. Cela ira mieux demain... peut-être !

Lili sombre à nouveau dans le réparateur d'un temps patient. Sa main se détend dans la mienne, sans la lâcher vraiment. C'est une bouée, un truc qui retient l'autre à la vie, celle de l'autre qui ne veut pas la laisser partir, pas trop loin dans tous les cas. Ce sont seulement quelques minutes de sommeil. Je la sens se relâcher, je la sens revenir... je la sens revivre... Je vais rester là jusqu'à ce qu'elle aille mieux. L'important, le plus important est là... sur ce lit indifférent près de ma Lili, encore pour longtemps... La morphine... explose les neurones... le temps qui passe... passe si lentement... le souffle est toujours là... elle vit, au ralenti, c'est certain, mais elle vit encore...

La toubib m'a entretenue au sujet de la santé de Lili. Il est vrai que c'est toujours impressionnant de voir une personne branchée de partout, surtout quand c'est quelqu'un qui compte énormément, sans savoir si elle va survivre. Comment dire ? C'est étrange ! Plus qu'étrange, même ! Elle avait ramassé deux balles sur le côté droit, un petit calibre... mais... Lili a subi une autre opération, plus conséquente. Un scanner montre qu'on lui a prélevé ses organes génitaux... chose bizarre. Je souffre pour elle ! Je souffre de ce dont je ne comprends rien. Elle est partie entière et la voilà mutilée...

À priori, c'est du travail d'orfèvre pratiqué par un très bon chirurgien spécialiste, mais pourquoi ? Le rassurement d'une main vivante, même si froide, calme mon insomnie, je rentre aussi dans une léthargie silencieuse, je n'entends plus que le monitoring cardiaque, apaisant l'inquiétude...

— C'est étrange... comment est-ce possible, Lili ?

— Cela existe déjà de nos jours, le trafic d'organe, dans certains pays, et ce n'est pas si rare ! Cela génère beaucoup d'argent, pas très propre. Souvent, ce sont des gens pauvres qui vendent un rein ou un poumon. Mais là, tu te rends compte, en pleine ville, en plein jour !!! Dans quel monde vivent-elles ?

— Dans celui qu'on leur a laissé ! Je ne parle pas de nous particulièrement, mais de tous ceux qui se moquent des conséquences de leur vie superficielle. Quand on ne fait rien pour que les choses changent et bien le monde cultive tous ses travers, travers dus à l'argent plus ou moins facile.

— Dis Nanou ! Nous n'existons pas dans ton voyage ?

— Je ne vous ai pas encore rencontré ! Cela me ferait rire de vous entendre dans 50 années et de vous voir à mes côtés, en même temps ! Peut-être que ce n'est pas possible ! Je n'en sais rien en fait. Ce n'est pas moi qui organise cela, ce sont ceux qui vivent à ces époques... vous n'avez sans doute pas le besoin d'être rassuré par le passé !

— Il est vrai que cela pourrait être amusant, de nous entendre en vieilles bonnes femmes !

— Merci pour moi, la vieille bonne femme !

— Désolée, Nanou ! Ce n'est pas cela que je veux dire !

— Revenons à nos petites-filles ! Surtout à Lili junior ! Qu'est-ce qui va se passer ensuite ?

— Je ne sais trop rien ! La santé d'abord ! Et porter plainte sans doute !

— Porter plainte, c'est certain ! Mais Lili, si cela n'a trop changé dans ce futur, il devrait déjà y avoir une enquête des flics sur le sujet, au moins pour les coups de feu qu'elle a reçus !

— Tirer sur une journaliste, même si dans d'autres endroits du monde, malheureusement, c'est plutôt courant. Chez nous, c'est tout de même plus rare ! C'est une affaire bizarre quand même ! On lui a tiré dessus, seulement pour l'embarquer dans une clinique clandestine, car je doute que cet acte de chirurgie ait été pratiqué dans un hôpital... aux yeux de tout le personnel !

— J'ai bien envie d'écrire un article là-dessus ! Sur les blocs opératoires clandestins d'ailleurs. J'ai de quoi nourrir le sujet, puis je pourrai l'étendre à notre situation plus tard, en suggérant qu'il existe bien des risques dans l'avenir.

Ces discussions sur nos arrières petites fatiguent Nanou. Elle doit se poser de nombreuses questions. C'est une femme courageuse qui n'aime pas les injustices de la vie, mais surtout, elle n'aime pas être dans des situations dont elle ne peut pas influencer le dénouement. Elle fait semblant de somnoler dans le fauteuil. En fait, elle ne veut plus parler. Je n'ai aucune idée si ces situations du futur sont épuisantes pour elle, mais quelque part, je suis bien consciente que cela doit l'être.

Nous nous retrouvons comme deux connes, sans presque pouvoir dire quoi que ce soit. Il est vrai qu'à écouter Nanou, nous en prenons plein la gueule ! Et j'ai besoin d'un certain recul, pour assainir mes pensées, Lolo doit être dans la même situation. Je m'attaque donc à la rédaction de l'article pour demain, Lolo a aussi du boulot sur la planche, c'est bien de ramener des dossiers à la maison, mais encore faut-il les ouvrir ! Lolo n'est pas comme ces petits lèche-culs de cadre qui ramènent des dossiers pour bien se montrer et qu'ils laissent bien au chaud dans leur serviette. Elle est concernée, impliquée, respectueuse et professionnellement consciencieuse envers ses clients qui ne peuvent compter que sur elle, puisqu'ils sont souvent face à des « requins » affamés qui se moquent bien des petites gens.

Les mamies semblent peu concernées par les propos de Nanou, sans doute parce qu'elles doutent de la véracité de ses visions de

l'avenir. Il est vrai qu'elles sont bien impliquées dans le présent, notamment avec nos enfants. Lorsque on est incapable de s'extraire du quotidien, il est difficile d'imaginer demain, comme elles le disent : « à chaque jour sa peine ! ». C'est une façon de dire ce qu'elles ne pensent pas vraiment, mais ce sont nos mamans. Elles ont donné, mais que donc dire de Nanou, vertueuse femme, vertueuse maman, vertueuse grand-mère et sans doute future vertueuse arrière-mamie.

J'ai bien du mal à me concentrer sur mon sujet d'article. Mais il faut bien assumer sur quoi on s'engage ! Le temps nous joue encore des tours, il est bien tordu celui-là !

Nous avons besoin de respirer un autre air, non que ce que dit Nanou nous dérange... non, pas tout à fait, mais en fait, si... Ce n'est pas comme elle s'exprime qui est gênant... non... c'est cette putain de façon de vivre plus tard qui nous détraque la conscience ! Une vérité ou pas, je pense malgré tout que, certain, cela n'ira pas dans l'autre sens. Et déjà, à notre époque, il serait bien temps de revenir à des basics. Tout se passe dans un silence irrévérencieux, où chacun rumine sa VÉRITÉ, c'est sans doute pour cela que la terre ne tourne plus très rond !

Nous partons sortir le chien avant le retour des garçons avec les mamies ! Le temps, pas celui qui passe, mais celui qui est maussade, un peu comme l'autre d'ailleurs, est un temps frais

d'automne, avec un ciel chargé, mais sans larme, au moins pour l'instant.

— Dis, Lolo ! Qu'en penses-tu ?

— De quoi donc ? Je blague... cela me conforte dans nos pensées...

— De ce que nous dit Nanou ? Nous en avons déjà parlé...
Je sais... Mais...

— Oui... et, je comprends que cela te dérange ! Comme je le disais, après tout, que l'on y croit ou pas n'est pas l'important. L'important, c'est ce qui se passera plus tard et cela, figure-toi, que pour moi au moins, c'est bien plus que crédible. Alors, je me dis que ses visions sont bien à considérer, cela nous permettra de mieux visualiser ce que, quelque part, on pense déjà !

— Si c'est si grave que cela ? Pourquoi ai-je fait des mômes, qui feront à leur tour des enfants qui feront à leur tour... ?

— Dans l'espoir qu'ils feront changer les choses... mais je ne veux surtout pas parler de nos garçons... bien d'autres enfants ne seront pas éduqués dans ce sens. Je crains même que ce soit le contraire, une grande partie de notre jeunesse continuera à plomber les respects de la vie.

— Lolo ! C'est bien tordu tout cela ! La journée va être compliquée... tu vas au cabinet ?

— Philippe m’a appelé tout à l’heure quand tu parlais avec Nanou ! Nous avons un dossier urgent à traiter : des gamins qui sont à la rue... avec leur mère. Nous devons d’urgence leur trouver un abri et nous occuper d’eux. Journée compliquée !

— Cela va te changer les idées !

— Ce n’est pas gagné ! Bon, j’y vais, bisous !

— Bisous à plus tard !

Chapitre 14 : les esclaves du temps

— Angélique ! As-tu cinq minutes ? Je ne te dérange pas trop ?

— Oui, Nanou, pour les cinq minutes, Lolo n'est pas là, les enfants à l'école, les mamies au jardin ! Et non, tu ne me déranges pas. La petite sieste t'a fait du bien ? Non... tu me sembles bien bizarre !

— Comment te dire ! Je t'ai croisée dans mon sommeil ! ...

— Ah bon ! Oh ! la vache ! Mais quand ? Dans cinquante ans !

— Pense ce que tu veux ! Mais quelque part... oui !

— Eh bien ! Tu peux m'en dire un petit peu plus ?

— Lili junior a quitté l'hôpital et elle est rentrée chez nous, enfin chez vous, car moi, dans ce tiroir du temps, je mangerai les pissenlits par la racine. Elle t'a demandée de reprendre ses enquêtes de société pour le journal et pour son bouquin qu'elle compte bien rédiger pendant sa convalescence.

— Et j'ai accepté ?

— Tu te connais bien, ma petite chérie !

— Je suis devenue vieille, bien vieille sans doute ?

— Oh... un peu... un peu beaucoup... un demi-siècle, cela n'a jamais rajeuni personne ! Et de plus, tu travailles toujours dans le journal où elle exerce !

— Ah oui ! C'est vrai ! Mais avant, dis-moi comment vont nos petites filles ?

— Tu devrais le savoir quand même, elles vivent sous le même toit que nous !

— Ah ça, c'est malin, Nanou ! Comment veux-tu que je le sache ? Elles ne sont pas encore nées. Le père de Lili Junior n'a que sept ans. Et pour l'instant, je n'ai pas ce don d'ubiquité que tu possèdes, je vis donc à cette époque aujourd'hui, avec toi.

— C'est un fait, mais vous devrez bien admettre qu'elles vivront là, avec vous, comme tous leurs ascendants et, peut-être même, leurs descendants si elles veulent avoir des enfants, et cela, ce n'est pas gagné du tout !

— Et alors ?

— Eh bien ! Bien entendu, vous discutez toutes les deux aussi, le soir, comme toi, tu le fais avec moi. Tu as repris ton bâton de pèlerin... en fait, je blague, je devrais dire ta canne... ta canne de pèlerin.

— Donc, je marche avec une canne ?

— Non, non... deux cannes !

— Ah quel handicap !

— Une canne pour marcher et l'autre, c'est ta Lolo qui t'aide à marcher !

— Lolo est en meilleure santé ?

— Ah non... enfin, à ces âges, chacun a ses petits problèmes dus à l'âge, il ne faut pas rêver ! Mais, pour votre âge et à ces époques-là, je dirais que vous êtes tout de même bien mieux conservées que la majorité de ceux qui ont votre âge !

— Tu me fais peur, Nanou !

— Tu crains de vieillir !

— Non... mais oui... mais non ! Je suis bien consciente que nous ne pourrons plus sauter à la corde avec Lolo ! Ce qui me gêne, c'est de vieillir d'un coup ! Et pas qu'un peu, cinquante ans en une seconde. Vieillir, cela prend du temps tout de même, et même si nous y faisons attention, nous n'avons pas une canne qui nous pousse dans la main en une minute !

— Dis ! Tu as déjà sauté à la corde avec Lolo ?

— Arrête avec tes blagues, Nanou... oui, avec les garçons !

— Tu veux que je te raconte comment vous vivrez sans moi ?

— Nanou ! Comment peux-tu ? Comment veux-tu parler de cela ? Je ne veux plus entendre ce que tu dis, ce matin. Nous en reparlerons plus tard si tu veux bien !

— Mais Lili, ce sera ta vie !

— Tu te rends compte, ma Nanou d'amour. Tu te rends compte de ce que tu me dis !

— Oui, oui... bien entendu ! Je ne serai plus là ! C'est dans la normalité des choses de la vie ! Mais vous, vous serez toujours là, à perpétuer certaines valeurs de votre famille, de ma famille.

— Nanou ! Je préférerais quand tu siestais, c'était beaucoup moins dérangement ! Je me posais beaucoup moins de questions. Et puis, de l'autre côté, il ne faut pas se contenter de vivre trop facilement dans le superficiel. Tu me tues, enfin, façon de parler !... Enfin pas encore ! Je ne sais pas comment entendre cela !... Ça me perturbe !... Tu veux me faire vivre dans cinquante ans !

— Mais moi, je ne veux rien, ma petite puce ! Ce sont mes nuits, mes amies de la nuit... tes petites filles !

— Alors, notre chez-nous, n'est plus notre chez-nous ?

— Le chez-nous ! Quelle idée préconçue ! Je vis avec vous, les mamies aussi et votre chez-nous était aussi le nôtre avant, et toujours maintenant, c'est un endroit partagé, un chez nous. De toutes les façons, quand on vieillit, on ne peut plus faire seule ce qu'on pouvait faire plus jeune. Alors, on a besoin des autres, des aménagements.

Prends exemple de l'escalier, il y a quelque temps déjà que je ne pouvais plus les monter ou alors avec grande difficulté. Alors, vous avez aménagé cet endroit, à mon retour, bien mieux adapté. Et quand vous aurez mon âge, c'est bien là que vous habiterez...

tout dépend de la période dont je parle, ce n'est pas pour demain, c'est certain. Tu as le temps, encore de profiter de l'été !

— C'est cocasse et c'est bien normal ! C'était bien ainsi il y a un temps où l'on ne jetait pas ses vieux dans des maisons de retraite.

— C'est bien vrai ! En ces temps, il n'y avait pas de retraite, il fallait s'occuper des plus âgés, justes retours des choses. Cela dénote, quand tu vois le nombre de personnes qui choisissent de vivre seules, quelquefois dans de grandes maisons, qu'ils ne pourront plus entretenir en vieillissant. C'est certain, ils se feront virer de chez eux, elles ne pourront plus compter sur leur progéniture qui, elle, lorgnera sur l'héritage en vendant la maison.

— C'est une évolution sociale qui est déjà dépassée, et, pourtant, en d'autres temps, chacun vivait sous le même toit. Certes, les gens vivaient bien moins longtemps, mais ils étaient beaucoup moins égoïstes. Nous vivons, si cela s'appelle vivre... comme des égoïstes !

Elle me tue, ma Nanou, elle me tue. Elle me parle d'un temps que beaucoup ne pourront pas connaître. Elle sourit et, quelque part, elle fuit. Elle a semé l'ambiguïté, elle récolte l'ambiguïté. L'ambiguïté, c'est moi, c'est ma vie, enfin, cette autre vie. Je ne sais pas... je ne sais plus... c'est certain que mes nuits prochaines

seront bien moins sereines. Mes idées se noient dans l'incohérence de mes certitudes. Vous qui me lisez, pouvez-vous comprendre ? Pourriez-vous vous surprendre dans un autre temps ? Aujourd'hui, ce n'est pas encore hier, et demain, ce n'est pas encore aujourd'hui. Enfin, je ne sais pas m'imaginer plus tard. Ce n'est pas que je ne le puisse pas... je ne le veux pas, enfin, mon cerveau ne le veut pas, il fournit des efforts... D'ailleurs, il est bien conscient qu'à écrire ses mots, j'ai grignoté du temps sur mon aujourd'hui. Cela voudrait dire qu'il ne faudrait rien faire pour voir passer le temps. Je le prends donc pour regarder la comtoise et compter avec elle celles qui s'égrènent, les secondes fuyardes, on a déjà perdu les premières... c'est une arnaque ! À les écouter, j'ai du mal à imaginer demain, il en reste tant encore ! Peur de l'inconnu... Demain, il paraît que c'est l'inconnu, que ce serait l'inconnu. Mais en fait, demain, c'est loin, plus du matin que du soir d'ailleurs !

Mais quelle conne je fais ! Reprendre les enquêtes de la petite Lili, c'est dans mon ADN. Je vais vieillir et assumer cet âge pas trop espéré, et reprendre les enquêtes avec une canne, et assumer mon âge de dans cinquante ans. Nous verrons si, vous aussi, vous assumerez, comme moi, ce voyage dans le temps.

Comme chaque soir, le clan s'est retrouvé autour de la grande table, non, elle n'est pas ronde, et il n'y a pas de chevalier, pour

partager un repas, un moment ensemble. Les enfants sont douchés et en pyjama, les adultes sont autour d'un petit verre de porto, coutume ancestrale de la famille, comme à chaque jour.

Les discussions du soir sont bien plus légères que les propos professionnels ou les visions de Nanou Anne. C'est un conciliabule feutré. Sans doute que les choses importantes ont déjà été dites. Et cela permet de respecter une humeur agréable et confortable, le sérieux, c'est entre quatre yeux. Je ne sais pas comment ce moment arrive à échapper aux humeurs du temps, celui qui passe, mais c'est presque naturellement que nous retrouvons, ainsi, le soir, un bon moment avec la famille. Il n'y a pas besoin de se forcer pour ce respectueux instant, quand les sourires sont un peu plus en retrait des problèmes du quotidien et beaucoup plus naturels. Certains diront que c'est dépassé, que c'est nul, que cela ne vaut pas un match de foot à la télé. C'est ainsi quand on n'a pas vécu de tels instants, l'ignorance nourrit l'impertinence.

Les mamies, un peu en retrait des problèmes du quotidien, privilège de l'âge, alimentent les discussions. Il faut dire aussi que nos occupations de chacune ne nous permettent pas souvent de discuter dans la journée. Et inconsciemment, de toute façon, c'est pour le soir. Elles ne se posent pas, non plus, beaucoup de questions existentielles, c'est aussi leur époque de vie qui veut cela. Chaque période de la vie provoque ses questions fondamentales,

et la vie ne les a pas épargnées, non plus. Il est certain que cette vie presque monacale leur convient bien. Elles vivent dans notre monde, sans trop le comprendre. Elles vivent plutôt dans leur monde, certainement plus rassérénant, mais qu'importe, elles sont là avec nous, et nous sommes bien heureuses que ce soit ainsi.

Au moins, elles ne nous assomment pas comme les discours de journalistes de la télévision, si prétentieux, qui nous arrosent des misères et des peurs de la vie. La vie d'ailleurs, le plus souvent, mais quelquefois pas très loin. Ceci pour nous chiner des dons, quand eux, aux gros revenus, se torchent le cul avec leurs biffetons. Ils ont un pouvoir, dont ils abusent, cela ne gêne personne à priori. Il faut dire que vous pouvez changer de chaîne, et rien ne change, ce sont toujours les mêmes qui nous abreuvent d'une bonne météo arrangée, là où ils ont les moyens d'aller régulièrement soigner leur teint hâlé. Et puis, ils vous indiquent où aller le weekend, une bonne raison pour fuir la réalité, sans vraiment avoir besoin d'écorner les petites consciences.

Quelque part, nous deux aussi avons besoin de nous échapper, quelques instants, de ce monde trop sérieux. Nos métiers sont très énergivores en conscience. Mais pour autant, nul besoin de ces criants de l'écran. Ce petit moment journalier est attendu et respecté et nous fait du bien. On parle des petits bobos du jardin... Ah, le jardin ! Pas besoin de fuir à l'étranger pour fuir ses

responsabilités. Mais ce moment fait un grand bien, les garçons ont leur temps de télévision avant de se sustenter. Le repas est toujours léger le soir, pour un sommeil bien réparateur. Bien souvent des légumes du jardin, frais en belle saison et en soupe quand il fait plus froid.

Et puis, nous nous retrouvons toutes les deux, seules, après que chacune et chacun ait retrouvé un calme réparateur... à priori.

Ce moment est aussi toujours privilégié pour nous deux, un moment nécessaire, un moment indispensable, devant une télé en sourdine qui crache sans doute quelque chose d'anodin, nous pourrions l'éteindre c'est vrai, peut-être pour se faire croire que nous sommes comme tout le monde. Bien coincées, toutes les deux dans le canapé, on se respire l'une et l'autre, le sérieux reprend du service.

— Dis Lolo ? Tu as entendu ce que Nanou disait tout à l'heure ?

— Je préparais à manger ! Je n'ai pas trop suivi.

— Eh bien ! Dans ces aventures nocturnes et quand je dis nocturnes, je devrai dire de sommeil. La sieste contribue aussi à ces voyages dans le temps Eh bien, elle m'a rencontrée, enfin elle nous a rencontrées dans quelques années... dans cinquante années...

— Ah Nanou ! elle nous surprendra toujours... Et comment serons-nous dans un demi-siècle ? Vivantes déjà, ce n'est pas si mal ! Serons-nous devenues des petites vieilles chiantes ?

— Vieilles, oui c'est certain ! Nous n'échappons pas à la règle... Chiantes, à priori... non ! nous aurons toujours nos occupations actuelles... à temps partielles s'entend... Je vais reprendre les reportages de Lili junior pour mon journal ; notre journal et pour son bouquin : "REGRESSION". Tu arrives à imaginer que Nanou parle de nous dans un autre temps ?

— Ce n'est qu'un problème de temps ! Tu sais, nombreux imaginent bien leur prochain voyage, mais pas le dernier pour autant. C'est bien moins glorieux et Nanou n'y est pour rien !

— C'est bien vrai ce que tu me dis là ! Expliquer ainsi, c'est plus compréhensible, ces mêmes personnes ne se verront même pas vieillir !

— Parce qu'ils se refusent à vieillir !

— Veux-tu que je te lise mon article pour le journal de demain ?

— Oui, bien entendu ! Tu veux ton ordi ?

— Oui, oui, je ne peux pas trop bouger, en fait, je n'ai pas envie de bouger, je suis trop bien contre toi !

“ Les esclaves,

L'esclavagisme a toujours profité aux plus riches... pour les rendre encore plus riches, sur le dos des plus pauvres et les obliger à aller dans leur sens. On peut se demander pourquoi ! Dans les époques les plus lointaines, c'était sous le joug de la violence, pour de meilleurs

rendements, mais surtout pour que les esclaves ne puissent même pas imaginer un monde meilleur pour eux.

Aujourd'hui, c'est un peu la même chose, même si les esclaves ne sont plus enchaînés, enfin... physiquement. Bien au contraire, on leur fait croire qu'ils sont libres, sans chaîne, sans garde-chiourme. Le système est pervers et vicieux et il rapporte encore plus d'argent qu'à ces époques lointaines, surtout que les esclaves ne s'en plaignent pas de trop, pire même ils en redemandent. Ils n'ont plus le droit de penser, mais cela, ils ne s'en rendent même pas compte. Ils sont les esclaves d'un système qui les privent d'être vivants. Ils vivent ce qu'on les oblige à vivre. Ils ne sont rien de plus que ce qu'on leur impose d'être, de paraître libres...

C'est le formatage de la vie, un formatage bien organisé qui fait croire que la liberté existe vraiment.

Avant, bien avant, il fallait travailler dur, dans des champs, dans des usines, dans des galeries de mine pour avoir le droit de dormir, usé. Aujourd'hui, le système fait croire le contraire pour n'être qu'apparent, de pauvres apparents, pauvres d'esprit, mais apparents. Tout est organisé pour corrompre la pensée, dès le matin jusqu'à la pause des cils. Les journaux, la télévision, le smartphone, internet, enfin, tous les médias, enfin tout est fait pour tenir le petit peuple plus esclave qu'autrefois. Il est bien facile de rassasier ceux qui ont faim de ce que la civilisation veut bien leur donner, pour qu'ils soient encore plus enchaînés à ce système que de rassasier des enfants qui souffrent de la faim.

Prenons l'exemple des loisirs, créés pour endormir les consciences et la pensée et rendre les gens encore plus dépendants qu'une drogue synthétique, le "tributex"... Le loisir donne l'impression d'être quelqu'un qui fait des voyages qui, au fond, ne l'enrichit pas... je parle de la richesse de l'esprit, du cœur, voire, de l'âme. Il suffit de voir les queues pour certaines attractions ou même ailleurs, bien plus importantes que celles pour le rationnement en temps de guerre.

Pourquoi, pour faire croire aux gens qu'ils sont quelqu'un ! Ah si vous n'avez pas visité Bali ou Europarc Disney, vous n'êtes pas quelqu'un. Et pourtant, ce sont bien ceux qui en échappent, pour

s'occuper des plus démunis qui sont d'importance, ou ceux qui passent leur temps dans un jardin potager, pour nourrir leur famille de produits sains, sans pesticides. Là, sont les véritables valeurs, sans artifice, seulement du concret.

Mais que faire de plus pour soigner son apparence ? Ne vous inquiétez pas, le monde de l'argent s'en occupe déjà et l'on travaillera moins pour être moins fatigué et encore plus dépendant de l'apparence.

Mais attention ! On passe facilement de l'apparence à la transparence, pour ne plus exister vraiment et voir sur sa tombe cette épitaphe : « Ci-git le transparent ». C'est pour ainsi que personne ne viendra fleurir les tombes dans des cimetières abandonnés... en ruine.

— Eh bien ! C'est saignant ! Rien d'étonnant ! J'aimerais bien savoir ce que tu écriras dans cinquante années... tu sais dans un demi-siècle ?

— Je n'en sais rien et c'est le moindre de mes soucis ! Ce que je sais et point besoin des visions de Nanou pour en être consciente, ce sera encore plus triste que maintenant... et pourtant, il y a déjà de quoi dire !

— Bien ma Lili ! Tu es consciente des maux qui couvent !

— Toi aussi ! Mais tu ne l'écris pas... pas encore !

— Quelque part, tu es ma plume !

— Tu veux un autre thé ?

— Non... j'ai envie d'une douche avec toi !

— Cela me convient très bien ! Ne crois pas pour autant qu'une douche lave la conscience ?

**— Allez ! Viens, arrête tes blagues ! Je vais te changer les idées !
Tu ne dis pas non, là... presque pressée !**

Bon, je range la plume pour aujourd'hui. Ce qui se passe maintenant est de notre intimité, et nous voulons la garder pour nous, tant pis pour vous. Demain sera un autre jour... vous vous souvenez-vous du préambule... presque comme aujourd'hui... mais déjà dans un jour de plus !

Chapitre 15 : voyage en 2075

Ce jour est aussi triste comme un autre hier. Tout a sombré dans le triste tranquillement, ce n'est pas une agonie, non une sorte de fin de voyage vers la finitude qu'il est bien difficile d'imaginer. Quelqu'un de conscient de la réalité peut imaginer la progression du déclin, et pour autant la suite, la fin peut-être, la fin de quoi d'ailleurs. Pas de la vie, c'est bien certain. Elle a survécu à de nombreuses extinctions de masse, alors cette fois-ci, ce sera sans aucun doute de même. La vie a cette force qu'elle peut perdurer sous des formes simples, un peu de gaz dans l'atmosphère, un peu d'eau, un peu de chaleur. Mais cette fois, il manquera dans l'arche de Noé, ceux qui ont encore le pouvoir de penser.

Ce jour est donc comme un autre hier, en fait pas tout à fait, ce jour, je pars en pèlerinage en ville... cela devient rare, pour de multiples raisons, l'intérêt n'y est plus, et puis aussi, c'est encore plus triste qu'ailleurs. Nous y allons en voiture, avec la vieille Zoe électrique, conduite par Jojo, qui m'accompagne. C'est un colosse qui est au service du journal. À une autre époque, on aurait dit un garde du corps, aujourd'hui, c'est un des métiers les plus courants. Jojo, bien entendu, connaît le trajet et les endroits de stationnement qui sont, maintenant, presque impossibles à

trouver, surtout pour une vieille personne comme moi. Mais surtout, il connaît les personnes qu'il faut pour ne pas avoir de problème, surtout que nous devons traverser un quartier dit difficile, sous la coupe d'une organisation dite mafieuse, enfin plus par notre État. Est-ce pire pour autant ? Pour ceux qui ont beaucoup d'argent, c'est moins un problème, ils vivent dans des quartiers complètement protégés par des vigiles et la police. Des sortes d'oasis de vie, qui se rétréciront plus tard. Enfin, ce n'est plus un plaisir depuis bien longtemps de retrouver la capitale régionale, elle n'est pas très éloignée, une quarantaine de kilomètres. Sans doute à cause de notre âge, cela devient compliqué.

Je dois rencontrer tout d'abord une vieille amie. À notre âge, il n'y a plus que de vieilles amies, mais elle travaille encore à l'hôpital. Et ensuite, une jeune femme de son temps, que Lili junior devait visiter pour nourrir un article du journal.

Jojo a une conduite mesurée, responsable même. Nous atteignons l'hôpital en évitant certains quartiers dits sans contrôle. Il me laisse tout près de la cantine des nécessiteux. Peu, voire pas de place pour l'auto et puis, si c'est pour la trouver désossée sur quatre agglomérations. Il est parti plus loin la garer en lieu sûr. Il reviendra dès que possible. Là, est un endroit que j'apprécie particulièrement, et qui existe depuis une cinquantaine d'années.

Vous vous rendez compte, c'était une autre époque, je me souviens bien pour autant, les grandes discussions avec Nanou Anne.

C'est notre amie Evi qui l'a créé pour accueillir les plus démunis, mais pas seulement, nombre du personnel de l'hôpital, pas très loin, vient y passer un moment, le prix du repas n'est pas le même, bien entendu. Je ne vois pas Evi. Elle doit être très occupée ailleurs, mais elle a su s'entourer et il ne manque pas de personnes, presque toutes venues de la rue pour reconforter les visiteurs. C'est un endroit particulier, qui trouve son intérêt pour ceux qui apprécient la simplicité et la sincérité. C'est un vieux bâtiment, un très vieux bâtiment qu'Evi a sauvé de la démolition. À l'époque, c'était un exploit, tant les mètres carrés, en ville, étaient convoités, par tous ces promoteurs qui voulaient s'enrichir sur les besoins de logements. Elle avait présenté un dossier de réhabilitation du bâtiment, avec des ouvriers en phase de reconversion ou de sortie de la mouise. Et le côté social du projet l'avait emporté sur celui des requins, très étonnant, à l'époque. Certain, ce n'est pas Versailles. Aujourd'hui, ce bâtiment se trouve en bien meilleur état que les bâtiments voisins, grâce à un entretien régulier qu'il n'y a plus dans les logements qui se vident.

Au niveau des trottoirs de la rue, il y la Cantine populaire, toujours populaire et sur les deux niveaux au-dessus, des logements sociaux d'urgence. La CANTINE, c'est une cantine,

assez spacieuse. La cuisine est à la vue des clients, une vraie cuisine tout équipée de matériels professionnels. Ils ont été récupérés dans les faillites de nombreux restaurants dans les années quarante et pour, quelquefois, quelques euros. La décoration est sobre, je devrais dire simple, mais elle est agréable. Pas de fioritures, pas de chichis, une décoration enfantine, créée par les oubliés, comme des taches de peinture rappelant les galères des artistes primaires, ici un bout de trottoir, là un banc usé, plus loin une descente d'escalier des caves à charbon, pas beaucoup de verdure. On ressent bien le poids de la misère, mais des décorations faites d'objets récupérés dans les déchetteries et modifiés suivant l'âme des oubliés. Cela crée une ambiance patchwork, bien agréable pour autant. Les tables, les chaises et les bancs sont, aussi, des objets récupérés et repeints de couleurs bien vives, un peu comme dans nos îles. C'est dingue de constater ainsi du matériel de qualité qui n'avait pas trouvé preneur à cette époque. Ah ! Il fallait du mobilier neuf, du chinois qui s'écroule au premier démontage, mais à la mode. Quelque part, l'inconsistance des uns a fait le bonheur des autres, car le matériel tiendra des années, des dizaines d'années, et puis réparable par un simple bricoleur. C'est bien agréable d'être ici, dans un monde rococo qui fleure bien l'entraide à la vie. Des bouquets de fleurs de saison, cueillis au jardin collectif, pas très loin, au bout de la rue, en fait une ancienne pelouse municipale

transformée en jardon partagé, embaument l'endroit. Le personnel n'est pas professionnel, mais donne du mieux qu'il le peut, saisir cette occasion pour sortir la tête de l'eau donne de l'envie à faire bien, et cela se ressent dans l'ambiance générale. Ici, les personnes les plus démunies, ne paient pas leur repas. Les autres paient un prix normal. Ah ! Comment s'en sortent-ils financièrement ? Eh bien, c'est tout simple... tous les produits, légumes, fruits, œufs, volailles viennent du jardin partagé et de la ferme de réinsertion de Julien. Et, certains bons amis apportent aussi des produits de leur production contre un bon repas et une soirée qui finit bien souvent en musique sans que cela soit organisé. Ne pensez pas que... parce que cela s'appelle la CANTINE, qu'on y mange les choses dégueulasses des cantines scolaires ! Non, bien au contraire, la cuisine y est très très bonne, bien présentée, mais traditionnelle. Elle fleure bon les recettes de grand-mères, même d'arrière-grands-mères, et servies dans des assiettes et des couverts disparates, toujours récupérés, quel gâchis !

Oui, la cuisine, cela s'apprend, bien entendu, mais presque tout le monde peut préparer des repas, il suffit d'être appliqué et courageux. À notre époque, cela dénote, bien entendu, quand bien trop de gens bouffent des plats préparés imbibés de pesticides et de produits chimiques.

C'est un endroit convivial, mais pas comme les plus jeunes le disent aujourd'hui. C'est vraiment un endroit sympa où l'on passe des moments agréables... un endroit devenu trop rare et qui n'attire pas non plus ceux qui veulent tout casser.

Je retrouve Dany, une infirmière de nos connaissances. Elle travaille à mi-temps à l'hôpital, et, quand je dis à mi-temps, je veux dire bien plus pour remplacer les arrêts maladie, notamment les week-ends et pendant les vacances scolaires. Elle est déjà arrivée et installée au coin du feu.

— Bonjour Dany ! Tu vas bien ?

— Oui, bien occupée, tu sais comme cela se passe ici. Il n'y avait pas le droit de dépasser nos horaires de travail... il y a quelques années, et bien en ce moment, ils ne sont plus très regardants !

— Je suis bien consciente des problèmes de personnel dans le milieu hospitalier. Mais en fait, c'est un peu le même problème dans tous les métiers à fortes tensions. Sais-tu que le restaurant de Ginette ferme le soir faute de trouver du personnel.

— C'est bien triste, mais il faut faire avec ! Que veux-tu boire ?

— Un thé ! Dis ! C'est le fils d'Evi ?

— Oui ! Il a décidé de rentrer dans l'ordre, pas celui des curés, non, mais d'arrêter ses conneries. Alors, il aide maman... enfin l'association.

— Il a bien changé, pas certain qu'il me reconnaisse, cela fait un bail que je ne l'ai pas revu ! Tu vas vite le voir, il vient prendre la commande !

— Bonjour Angélique ! Quel plaisir de te revoir ! Que puis-je te servir ? Un thé !

— Et pour vous, Dany ?

— La même chose !

— Dis, Lucas ! Comment va ton frère ?

— Toujours dans les jupes de maman... à quarante-cinq ans quand même ! Enfin, je blague... il gère la pharmacie des oubliés !

— C'est bien pour Evi ! D'être ainsi soutenue par ses garçons !

— Je lui dirai que tu es passée nous voir, elle ronchonnera et se plaindra de ne pas t'avoir vu !

— Promis, je la rappelle, ce soir ! Je ne suis pas non plus très sympa de ne pas prendre de vos nouvelles plus souvent !

— Chacun a ses occupations ! Avec Laurence, vous avez tant fait pour nous... Je vais préparer le thé !

— Merci Lucas !

— Il est sympa, le petiot !

— Elle mérite bien notre Evi... si courageuse ! Alors, qu'as-tu à me dire pour notre petite Lili ?

— Tu sais que mon ex-mari travaillait à la sécurité de l'hôpital et il a gardé de bons contacts avec ses collègues. Et... il a pu obtenir

une vidéo de l'arrivée de l'ambulance de votre petite fille aux urgences, enfin du véhicule qui l'a emmenée. C'est une vieille ambulance, un fourgon TP4 de chez SAVIEM et nous voyons bien la plaque d'immatriculation, et aussi le sigle de l'ambulancier : "ambulance de la demi-lune !" Ce qui est important, c'est que les vigiles qui surveillent les arrivées aux urgences n'avaient jamais vu un tel véhicule.

— C'est une ambulance ?

— Oui, oui, tiens, voilà une photo de celle-ci !

— Ah oui ! Elle date, dis donc ? Mais elle semble propre, elle semble vraie ! Elle a une gueule ! C'est un très vieux modèle !

— Tu verras sur la vidéo que je t'ai envoyée, elle est très bien équipée, avec tout ce qu'il faut de moderne à l'intérieur. Ce qui paraît bizarre, c'est qu'elle est même bien mieux équipée que bien d'autres ambulances de maintenant ! Mon mari dit que c'est un fourgon 4X4 qui aurait été agencé ainsi !

— C'est bizarre, c'est certain ! Mais d'où vient-elle ?

— Aucune idée ! Là s'arrête ce que nous avons trouvé !

— Et tu as eu des informations sur son état de santé quand elle est arrivée ?

— Oui, cela a choqué bien des soignants des urgences ! Elle était dans le coaltar, certes ! Mais pas dans le coma, non... plutôt

assommée par des médicaments pour qu'elle dorme profondément !

— Cela laisse perplexe ! C'est bien certain qu'elle avait été opérée avant ?

— Oui, c'est sans équivoque ! Et c'est là que fut la grande surprise des toubibs des urgences ! Elle était nue sous les draps et personne ne pouvait ignorer une cicatrice sur le bas ventre rasé. Une belle cicatrice, trop belle ! En fait, ils ne savaient pas trop quoi faire, il n'y avait rien à faire d'urgent. Elle est donc partie directement au service médecine. Et c'est là, après le scanner fait en priorité, qu'ils ont compris qu'elle avait été opérée... de ses organes. Pour le reste, elle n'avait pas besoin de rester aux urgences, rien de plus !

— Merci, Dany, merci ! Je savais que je pouvais compter sur toi !

— C'est normal ! Avec Laurence, vous m'avez tant aidé après le décès de notre fille !

— Bon, mesdemoiselles ! Si vous le souhaitez ce midi, nous avons une spécialité normande, un plat qu'Angélique apprécie si je ne me trompe pas !

— Ah oui ! Cela me dit ! Et toi, Dany ?

— Non, désolé, il faut que je retourne au boulot ! D'ailleurs, je suis déjà limite !

— Merci Dany, encore merci beaucoup !

— De rien, Angélique ! C'est toujours un plaisir de te rencontrer ! Allez ! Bon appétit !

— Merci ! Eh bien, Lucas ! Nous serons deux, j'appelle mon autre Lucas pour qu'il nous rejoigne, cela va lui changer un peu ses habitudes, un bon plat préparé, plutôt que les plats réchauffés au micro-ondes !

— Tu veux boire quelque chose en attendant ? Une pression ? Nous avons un ami qui brasse sa bière !

— Va, pour une pinte ! Lolo va encore dire que je profite quand elle n'est pas avec moi ! Mais j'assume !

— Dis, Lucas ! Tu as trouvé une place pour la voiture ?...

— C'est top ! Sur le parking de la mairie ! Impeccable, je t'attends !

La salle grouille comme bien souvent, des habitués pour une grande majorité. Il est vrai que ce n'est pas un endroit à la mode, comme le crient les médias. Eh oui, dans cinquante années, cette sacrée mode sera toujours là, toujours plus envahissante, rendant toujours plus dépendants, ceux qui y croient encore. C'est nettement plus pratique et commode de croire en cela plutôt qu'en toute autre chose. Nul besoin de se torturer l'esprit et encore moins ses convictions, mais enfin. Ici viennent ceux qui recherchent l'authentique, le vrai, le naturel. Conception has-been d'une

civilisation dépassée, pour beaucoup. Qu'importe ! Il y a encore même à ces époques difficiles des êtres presque humains qui pensent autrement, et qui préfèrent le naturel bon au superficiel préfabriqué trop sucré et trop salé, avec une qualité sincère des produits.

C'est bien aménagé, nous ne sommes pas trop dérangés par le bruit ni par quoi que ce soit d'ailleurs. J'apprécie particulièrement l'endroit, j'aime être au même niveau d'accueil et de prestation que bien d'autres. Les endroits où se mélangent les plus déshérités et le commun des mortels ne sont pas pléthores, et c'est bien dommage. Il faut de tout pour faire un monde, dit Nanou. Elle a bien raison, ici, chacune et chacun est une personne, tout simplement.

— Ah Lucas ! Je t'ai commandé une pinte en attendant !

— Très bien ! Cela fait une trotte quand même !

— Ah oui ! C'est bien différent de notre époque et je n'ose pas dire plus pour celle de mon papy.

— C'est quoi le plat du jour ?

— Un vieux plat normand : un sauté d'andouille aux pommes et au cidre, accompagné de champignons à la crème !

— Je connais pas ! Mais je suis certain que ça doit être bon. À chaque fois que nous venons ici, je me régale...

— Il ne faut pas que nous ne trainions de trop, nous devons rencontrer Cerella à quatorze heures !

— Nous avons le temps tout de même ?

— Oui, il faut que nous partions vers 13 h 45 !

Le repas est exquis, comme d'habitude, c'est une sorte de voyage dans le temps, enfin à aujourd'hui, le "aujourd'hui" d'il y a cinquante années, même avant même, quand la vie était plus simple, bien plus simple. Cet endroit est une oasis de simplicité et quelque part d'un bonheur vrai. C'est vraiment un plaisir de passer un peu de temps ici, dans un calme relatif d'une époque dépassée. J'ai bien du mal à comprendre comment tant de personnes ne veulent pas jouir d'un si agréable moment. Oui, ces tant de personnes préfèrent l'apparence, l'apparence du vide, l'apparence trompeuse d'une vie superficielle. On y est si bien que nous avons, à chaque fois, bien du mal à décoller nos fesses de ces vieilles chaises. Il y a une impression de temps assagi, de moment rassérénant, d'un bien-être établi, de pas superficiel, cela est certain.

Il nous faut tout de même lever le camp pour rejoindre Cerella. Elle n'habite pas bien loin, mais il faut traverser un quartier protégé par l'économie parallèle légale ou pas, surtout pas d'ailleurs. Lucas sait comment faire, il faut montrer patte blanche, être reconnu surtout, et quelque part, jouir d'une certaine

réputation. Lui est connu de presque tout le monde de ce milieu, non qu'il le fréquente, mais surtout pour ces exploits dans les combats MMA. Et dans ces quartiers, un mec comme lui, cela se respecte. Il fallait le dire, à peine à quelques kilomètres plus loin, un groupe occupe la route et vérifie les bagnoles, Lucas est bien reconnu, mais moi non, il faut donc discuter. Un autre mec sort d'un immeuble proche et nous donne l'autorisation de passer. Cela me donne toujours une impression de décadence... quand j'étais petite, nous jouions dans les rues, sans aucun danger, sans beaucoup de circulation non plus, peu possédaient une voiture... mais c'était un quartier ouvert, dominé par personne. Il ne s'y passait pas grand-chose non plus d'ailleurs...

Et déjà, nous ressortons du quartier pour arriver dans un autre un peu moins à l'abandon. Là, il y a des militaires à chaque carrefour, et on se fait contrôler la bagnole encore une fois, mais par des flics. Cela nous rappelle les temps de guerre, des fouilles, etc..., mais, nous sommes en guerre... civile cette fois, enfin, on l'appelle comme on veut, ce n'est pas une période pacifique que nous avons connue dans les années soixante du siècle d'avant, bien entendu. Il faut appeler les choses par ce qu'elles sont.

Il n'y a plus beaucoup de place pour garer une bagnole. Malgré tout, pas de problème pour se garer devant chez Cerella, Lucas restera dans la voiture si j'ai besoin d'aide.

Je sonne chez Cerella qui ouvre la porte... elle n'est pas bien en forme :

— Oh putain ! Quelle heure est-il ? J'ai la tête dans le cul ! À chaque fois qu'ils viennent, on abuse de tout ! Entrez donc, je vais vous faire une place et vous préparer un thé !

— Ah oui, ce n'est pas la forme !

— La tête tourne encore, à cause de l'abus d'alcool et de tributex ! 10 h 30 ! La vache ! Gila... l'école ! Oh ! ce n'est pas grave, elle n'ira pas aujourd'hui et puis tout le monde fait cela maintenant ! Elle dort encore... elle est restée jusqu'à minuit devant la télé ! Ce n'est peut-être pas très raisonnable !

— Si vous le voulez, je peux repartir, je reviendrai un autre jour.

— Non, non. Un autre jour ne sera peut-être pas beaucoup mieux. Il y a le boulot aussi ! Je n'appelle pas, sinon ils vont chialer pour que je vienne, j'irai demain, de toutes les façons c'est trois jours par semaine, et j'en ai déjà fait deux, la patronne peut bosser un peu quand même ! Gila est peut-être réveillée ! L'eau est sur le feu pour le thé. Je vais boire du rince-cochon glacé, cela me fera du bien !

— Prenez votre temps ! Je ne suis pas pressée !

— Alors, qu'est-il donc arrivé à Linette ?

— Elle s’est fait agresser lors de la dernière manif contre les nantis ! Comment l’avez-vous connue ?

— À l’école ! Nous avons suivi le même cursus de la maternelle au bac ! On fait comment pour l’interview ?

— On discute, cela se fera naturellement !

— Désolée, je ne me suis pas présentée ! Je suis Cerella Labruine, j’ai 26 ans, je suis la maman de Gila !

— Et le papa ?

— Le père habite plus loin dans un autre quartier, c’est comme cela maintenant, chacun son logement. Ce n’est pas un problème, il y a tellement de logements inoccupés, des immeubles entiers. Vous savez, aujourd’hui, l’espérance de vie est retombée à moins de 70 ans, alors cela a libéré un paquet de logements et puis le taux de naissance est tombé à moins de un. Heureusement que les vieux meurent plus jeunes. Sinon ce serait intenable de payer leur retraite.

— Vous n’avez pas eu de problème pour Gila ?

— Non, non, nous ne sommes pas concernés par cette loi votée il y a une dizaine d’années, qui interdit à certaines personnes d’avoir des enfants. Il est vrai qu’avec la vie qu’on mène, beaucoup d’enfants naissent handicapés physiques ou mentaux... La malbouffe y est aussi pour quelque chose... Alors, certains, qui ont interdiction de procréer, subissent un traitement chimique

(femmes et hommes) et gare à ceux qui ne le respectent pas. Enfin, c'est la vie, il paraît même que nous sommes plus cons que nos grands-parents, le QI a fortement baissé de plus de dix points... à ce qu'ils disent.

Cerella est une jeune femme savoureuse, bien dans son temps, et bien loin de la manière dont les jeunes filles vivaient, dans le mien. Elle profite de la vie, puisque c'est ainsi que l'on vit aujourd'hui.

Cela va un peu mieux, elle reprend du rince-cochon glacé et prétexte une douche sans doute aussi glacée pour bien réveiller la bête, rapide la douche, au prix où est l'eau !

Gila nous a rejoints, elle mange une barre glacée. Nous sommes loin du bol de chocolat et du pain grillé de mon enfance.

— Dites Cerella ! Comment faites-vous vos courses ?

— Sur internet, je les fais livrer. Je ne prends pas la voiture, elle est en consigne à au moins dix bornes. Nous n'avons plus le droit de nous garer en ville, cause des inondations récurrentes en ville ou quand elles sont incendiées. Ma grand-mère dit que, dans le temps, il n'y avait pas ces problèmes. On ne sort presque plus, excepté dans des bus protégés par la milice. Dehors, c'est presque Chicago, c'est dangereux, les bandes de banlieues ont pris le pouvoir dans certains quartiers du centre. Et puis tous ces immeubles désaffectés, cela me fout le moral à zéro, même les

EHPAD se vident à cause de mortalité précoce. Certaines grandes surfaces ferment aussi faute de suffisamment de clients.

— Je comprends bien... nous n'avons pas les mêmes problèmes à la campagne ! C'est un peu plus sain et serein, mais... C'était malgré tout encore plus sain et plus serein quand j'étais jeune, mais c'est une autre histoire.

— Nous en parlons un peu au boulot. Tout change, mais si lentement qu'on ne s'en rend pas compte. Tenez ! Il se dit qu'en une génération, tout a changé. Tout change plus vite qu'en un siècle, trop vite et plus rapidement. Voyez ! Nous sommes en récession démographique, on a perdu 3 ou 4 millions d'habitants, c'était à prévoir... Et rien n'a fait que ce soit le contraire. C'est une suite logique, non par des choix, mais par des comportements. Et l'on ne peut plus compter sur les migrants pour compenser... Notre vie ne fait plus rêver personne. Et quoi faire pour changer cela ?

— C'est un fait ! Nous le constatons bien ! Bien que ce soit moins tranché à la campagne. De plus, il y a, malgré tout, des gens qui s'orientent dans une vie collective, en presque totale autarcie. Cela ne change pas pour autant les effets tordus du réchauffement climatique. Ces orages terribles accompagnés de tornades détruisent tout, inondent tout. Les sécheresses sont accompagnées de températures de plus en plus élevées et durent plus longtemps.

Et vous... vous me semblez bien consciente du désastre, alors, vous ne recherchez pas un autre mode de vie ?

— Non... je ne suis pas assez courageuse pour me remettre en cause. Je suis consciente que je ne prépare pas une vie de rêve pour ma Gila. J'en pleure même quelquefois et me reproche ce que je suis devenue. Et nous sommes des millions ainsi... et puis une dose de tributex, et j'oublie mes rancunes... ce n'est pas très courageux, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas à vous juger ! Qui a le droit de juger cet état de fait ? Ce sont les conséquences de cette dérive de la société et de tant d'élus qui ne pensent qu'à préparer le lendemain avec les moyens qu'ils veulent bien ne pas se donner.

— Vous avez sans doute bien raison ! Et quelque part, chacun s'en fout et ne pense qu'à ses petits bonheurs égoïstes. Et tant pis pour les générations à venir. Je suis comme eux ! Les seules valeurs de chacun ne sont pas les valeurs de tout le monde. C'est un monde pourri par l'argent. J'en ai suffisamment pour vivre. Nous ne sommes pas exigeantes, toutes les deux. Nous nous contentons de notre petite vie tranquille et puis nous avons mes parents chez qui on passe nos temps libres. Je suis bien consciente de mes lacunes.

— Vous n'êtes pas la seule dans ce cas... C'est quoi donc votre emploi ?

— Je suis pharmacienne, un métier bien dans le temps, n'est-ce pas ? C'est devenu le plus gros magasin de la rue ! Trois jours par semaine ! Je ne suis qu'une employée, c'est compliqué de s'installer maintenant. Les pharmacies sont presque toutes la propriété de grands groupes. Eh oui, l'argent attire les requins...

— Nous avons encore une pharmacie indépendante, près de chez nous, mais j'ai bien vu son évolution. La parapharmacie prend la plus grande part de la surface de vente !

— Ils ont même installé un distributeur pour certains médicaments sans ordonnance. On peut s'inquiéter de nos emplois dans le futur !

— Je ne pense pas que ce soit un progrès, mais je suis âgée, je ne comprends peut-être pas l'évolution. Et pour le tributex, comment vous vous approvisionnez ?

— Je le fais livrer à la pharmacie... prescrit par mon médecin !

— Qui donc aurait pu imaginer cela, une drogue en libre-service ?

— Comment c'était à votre époque ?

— Quand j'étais gamine, il n'y en avait presque pas de drogue, seulement dans les milieux des peuples. Puis, petit à petit, tout s'est étendu, partout sur la planète, générant des drames dans toutes les banlieues du monde. Elle est bien sage, votre petite !

— Nous avons une vie tout de même assez tranquille, à part ces soirées, on va dire une fois par semaine. Nous vivons ici, toutes les deux, excepté quand on est chez mes parents, assez souvent tout de même. Elle est très calme et pas exigeante. Elle est gâtée aussi, pas plus que les autres, mais je fais très attention qu'elle n'utilise pas trop l'intelligence artificielle. Cela mène à des drames, quand on lit le nombre de suicides chez les enfants. Cela fait réfléchir ! Et puis, vous savez, nous faisons très attention de ne pas chopper des maladies bêtement, beaucoup de médicaments ne sont plus remboursés et cela coûte très cher...

— Ils habitent loin vos parents ?

— Non, non... à une demi-heure de route, vous connaissez peut-être Lombocelles ? Une ancienne cité ouvrière... d'une époque bien lointaine...

— Oui, oui... c'est très bien pour la petite !

— Elle s'y sent bien, moi aussi. C'est un refuge ! Mes parents sont restés dans une autre époque et, quelque part, c'est rassurant. Certains jeunes disent : "qu'ils seraient à la remorque", mais moi, je m'en fous. C'est assez calme... tout relatif tout de même ! Reste-t-il des endroits encore sans aucune violence ?

— Bonne question ! Certain qu'il peut y avoir de grandes différences : regardez ces quartiers protégés par des milices ? Est-ce une solution ? Pour les nantis qui ne sont pas dans le besoin,

c'est certain. Mais cela repousse les problèmes toujours un peu plus loin.

— Voyez, ici, ce n'est pas trop mal ! Mais à quel prix ? Plus personne, ou presque plus personne ne sort dans la rue ! C'est trop dangereux, et pour aller où, et pour quoi faire, on se fait tout livrer ?

— C'est certain ! J'ai passé un bon moment avec vous deux ! Linette sera contente de ce que j'ai entendu et enregistré. Elle veut écrire un livre sur les générations d'aujourd'hui : "Régression". Un grand programme... je vais vous laisser... je vous remercie pour votre accueil et votre thé qui est excellent !

— Faites bien attention dehors ! C'est dangereux tout de même !

— J'ai un ami qui m'attend dans la voiture !

— Ça, c'est bien ! Il y en a qui démontent les bagnoles en plein jour, malgré les flics. Elles se font tellement rares en ville !

— Merci Cerella ! Bonne journée à vous deux !

— De rien, je souhaite à Linette un prompt rétablissement ! c'est vous que je remercie, vous savez, les visites se font rares !

Je ressors avec un sentiment bizarre et particulier. Cerella semble une jeune fille de son temps, un peu perdue. Enfin, quand je dis « perdue », je veux dire sans trop d'ambition dans la vie. Est-ce cela le plaisir de vivre ?

— Dis, Lucas ! Je n'ai pas été trop longue ?

— Non, non... putain, c'est calme dans le quartier ! Je me suis fait contrôler deux fois par la milice !

— Rien de grave, n'est-ce pas ?

— Non, non !

— Dis, j'ai envie de prendre un café crème tranquillement ! Tu connais un endroit ?

Je suis rentrée à la maison en rajeunissant de cinquante années, je blague bien entendu. Nanou ne m'a oublié dans ses visions ; elle m'a ramené dans le présent, dans mon présent. On peut se poser la question, tout de même... Elle vient de me voir dans cinquante ans, sans trop insister sur mon apparence actuelle ou plutôt futur. Je note que je marchais avec une canne, ce n'est rien d'extraordinaire à plus de quatre-vingts ans. Nous devons quand même, comme au tout début de cet ouvrage, nous poser la question de notre véritable âge. Sans pour autant, chatouiller les sensibles sur leur apparence et sur leur âge mental, voire pire, leur âge réel, pas celui du calendrier, non, mais celui de leur esprit... Ce n'est plus pareil ! Tant sont déjà bien plus vieux qu'ils ne paraissent, malgré les crèmes qui rajeunissent l'apparence... Quand on parle de celles-ci, le fait de s'en affliger sur le visage montre bien déjà

un signe de vieillissement mental anticipé. Ce n'est pas Noël, bien entendu, mais le paquet est bien plus joli que ce qu'il cache.

Enfin, revenons à notre temps, celui d'aujourd'hui, pas celui du dehors, qui, bien que détraqué par l'humain, tente encore de se battre avec la comtoise. Je retrouve, sans les avoir perdues, mes secondes de vie sans subterfuge, avec Nanou et Lolo qui nous a rejoint.

— J'ai bien du mal à imaginer que la vie du futur sera ainsi, des soirées abusives entre amis et surtout une solitude, presque recherchée, sans doute que plus personne ne voudra faire d'effort de vivre avec une autre personne. C'est bien triste cette vie qui s'offre à Laurette et Lili.

— Tu sais, c'est déjà un peu comme cela aujourd'hui !

— Ouais ! C'est vrai !

— Regarde le nombre de couples séparés, autour de nous, qui vivent seuls et qui revendiquent ce droit de vivre seuls, des égoïstes qui trouvent que la vie n'est pas si mal que cela, en égoïstes... Cela n'empêche pas d'avoir une compagne ou un compagnon, mais chacun demeure à son domicile. C'est ainsi qu'il y a pénurie de logements dans ce pays. Toujours dans l'égotisme comportemental, ne plus faire un effort pour partager autre chose que les loisirs et ses fesses, surtout si c'est l'autre qui rince. La

triste évolution d'aujourd'hui va encore s'amplifier, pour nombre de raisons.

— C'est une triste réalité ! Comment peut-on se voiler la face ainsi ? Refuser d'assumer les conséquences est un aveu d'impuissance... il serait bien nécessaire d'y penser.

— Je suis athée... c'est vrai, et je le revendique. Mais j'affirme qu'il est nécessaire de croire collectivement à des projets de vie. Hello Ry. ! Où es-tu ?

— Voyez les filles ! J'ai bien du mal à croire que notre société revienne à des valeurs plus saines. Faudrait-il s'entendre sur ce que sont des valeurs saines ?

— Tout simple, Nanou ! Le respect des autres ! Pas celui de l'argent, de l'apparence et de l'esclavage de la pensée. L'évolution de notre civilisation nous rend de plus en plus dépendants de l'argent. Un petit exemple : qui accepterait de laver son linge à la main ?

— C'est un grand sujet, ma Lolo ! Nous sommes de plus en plus dépendants de tout et de la médication en particulier, et, quand je dis dépendant, c'est esclave que je voulais vous dire !

— Pour revenir à notre petite fille, avez-vous une idée de ce qui se passera après ? Et... et que pouvons-nous faire pour elle ?

— J'ai ma petite idée ! Puisque nous ne pouvons pas intervenir sur ce qui se passera. C'est une évidence, sinon Nanou n'aurait pas

eu ces révélations, qui sont peut-être vraies ou peut-être fausses... d'ailleurs. Nous pouvons peut-être explorer des voies pour trouver qui l'a mis dans cet état !

— Une enquête policière sur quelque chose qui se passera dans cinquante ans !

— Nous avons des informations sur l'ambulance ! C'est déjà cela pour commencer, non ! Qu'en pensez-vous ?

— Je vais me renseigner sur la société, si elle existe déjà à notre époque, et surtout sur le véhicule. Il ne doit pas y avoir trente-six équipementiers qui les adaptent en ambulance !

— Tu m'as l'air bien confiante ! En cinquante ans, beaucoup de choses changent de nom, d'autres disparaissent et d'autres se créent. Mais tu as raison ! Qui ne tente rien n'a rien ! Et puis, tu sais bien que ce que tu as vu est sans doute déformé par tes acquis, c'est ce qui se passe dans nos rêves, non ?

— Raison de plus !

— Bon, ce n'est pas le tout, il faut préparer quelque chose pour le dîner, les enfants se moquent bien de nos discussions ! Eux, ils auront faim !

— Il nous reste du gigot d'hier et des haricots blancs du jardin et aussi des tomates de la serre ! Cela suffira, non ?

— Pour moi, les tomates suffiront ! Je n'ai plus votre faim et encore moins celle des petits ! Et puis, je suis un peu fatiguée, j'irai regarder la télé chez moi !

— Pas de problème Nanou ! Il faut te ménager !

Chapitre 16 : opération clandestine

Ce matin, ce n'est pas la forme espérée pour tout le monde, mais c'est embêtant pour tout le monde. À croire que le temps, vous savez, l'autre emmerdeur, joue avec ce que nous avons prévu la veille. Enfin, ce n'est pas grave, la vie n'est jamais un long fleuve tranquille, nous devons nous adapter. Lolo a une violente rage de dents. Et, comme pur hasard, notre dentiste est en congé, c'est toujours ainsi. Je cherche un de ses confrères en urgence, même en clinique dentaire, mais ce n'est pas simple, encore beaucoup de temps perdu... Je n'aime pas la voir souffrir dans un silence presque rancunier et, si je croyais en un dieu quelconque, je demanderais, j'exigerais de souffrir à sa place. Enfin, c'est toujours ce que disent les gens qui s'aiment, mais ce ne sont que des mots... En conclusion, je vais rester à la maison avec elle et les enfants et Nanou.

Et celui de dehors n'est pas beaucoup mieux que celui de l'horloge, alors ce sera au chaud, une journée pyjama. Ce n'est pas sérieux, mais nous ne sommes pas sérieuses et les enfants apprécient ...

Ça y est ! J'ai un rendez-vous pour Lolo dans une heure. Changement de programme, douche vite faite, les enfants restent avec Nanou !

Lolo est soulagée... de la douleur et d'une dent arrachée, nous verrons pour la remplacer plus tard. La joue est bien enflée, elle ne discute pas trop, l'anesthésie fait encore effet. Nous retrouvons notre maisonnée.

— Nanou, Nanou ! Comment cela s'est passé avec les garçons ?

— Très bien ! Ils sont mignons ! Les enfants, c'est bien agréable tant qu'ils n'ont pas encore appris à être de vils adultes.

— Il reste de quoi manger, je suppose ?

— Il n'y a plus qu'à réchauffer les filles ! Enfin pour toi ! Pour Laurence, j'ai fait une purée, si elle veut avaler quelque chose !

— Non, non, pas pour l'instant, je pense qu'elle va cajoler le fauteuil de papy !

— Dis, Lili, tu veux un petit apéro ?

— Ouais, ouais, un petit porto ! Nous pourrions discuter toutes les deux. J'ai appelé le Jeannot le temps que Lolo se faisait charcuter la gencive. Et j'ai déjà des réponses !

— Eh bien, figure-toi que tout est prêt au salon !

— Ah Nanou ! Tu es un amour, comme toujours... bien, installons-nous alors !

— Ce sont les petits gars !

— Venez faire des bisous à Lili, les garçons !

Sous le regard silencieux de Lolo, bien calée dans le vieux fauteuil de papy, sous le regard amusé de nos deux garçons bien

moins aphasiques qui jouent aux petites voitures, devant une cheminée bien chargée qui pépie de ses douleurs. Nous sirotons, à loisir, ce si savoureux nectar du Portugal.

— Alors ! Que dit donc ce si gentil monsieur Jeannot ?

— Et bien, le numéro des plaques d'immatriculation que j'avais noté, est faux... ce n'est pas surprenant... Toutefois, grâce à la description de l'ambulance, il pense que le constructeur de celle-ci existe encore de nos jours et qu'il se trouve à une centaine de kilomètres d'ici, pas loin d'Enclona.

— C'est bien cela ! Dans cinquante ans, tu auras encore une bonne vue et de la mémoire ! C'est rassurant, non !

— Tu es une moqueuse Nanou ! M'avoir vu presque à ton âge, cela te fait marrer !

— Non... cela me conforte que tout le monde vieillit plus ou moins bien. Et toi aussi, ma chérie ! Bon, c'est bien cocasse de te voir quand, moi, je ne serai plus là. C'est la roue qui tourne ! Et je suis bien certaine que toi, dans ton for intérieur, tu aurais bien voulu te voir dans un demi-siècle.

— Oui, par curiosité, sans doute. Mais ma foi, quel intérêt ! Je suis ce que je suis et je serai ce que je serai, il y a du temps !

— Tu as raison ! Mais n'oublie pas que j'ai eu ton âge... avant celui d'aujourd'hui. Certes, il y a quelques dizaines d'années... et

j'étais aussi jeune que vous, aussi active que vous, aussi amoureuse que vous...

— Regarde, Lolo ! Elle sourit... je pense qu'elle se moque de moi ! Cela va un peu mieux, et demain, ce sera presque oublié ! Dis, Nanou ! As-tu d'autres visions cette nuit ?

— Oui... toujours Lili junior ! Elle va mieux, elle aussi s'est moquée de toi. Dis-moi, c'est ta fête ! Elle riait de t'avoir sorti de tes petites habitudes pour son article ! Tu connaîtras cela, il faut que tu sois patiente... encore... quelques années. Nous avons tout de même du mal à imaginer que ces petits garçons qui jouent aux petites voitures sur la table du salon deviendront des papas. L'un d'eux deviendra le père d'une jeune journaliste qui te ressemble, comme deux gouttes d'eau se ressemblent !

— Remets-en une couche... oui, je constate que c'est bien ma fête... cela fait sourire ! Alors, que devient donc ma petite fille ?

— Eh, eh ! Lili ! C'est aussi ma petite fille !

— Lolo se rebelle ! C'est que cela va mieux !

— Elle m'a raconté une autre histoire te concernant !

— Ah bon ! De quoi s'agit-il ?

— D'une autre visite que tu as faite pour elle et ses articles... chez les pêcheurs de Lorfheun... je te raconte ?

— Nous sommes là pour cela ! N'est-ce pas ? Et puis cela fait bien longtemps que nous n'avons pas passé un bon moment là-bas !

— N'oublie pas que tu l'as fait... dans quelques dizaines d'années !

— C'est une façon de dire ! Je t'écoute, Nanou !

— En fait, c'est toi qui racontes... Enfin, je pense que tu me comprends ! Donc, toujours avec Lucas, ton protecteur, direction Lorfheun. À priori, le trajet s'est bien passé ! Te voilà donc, dans un bar ! Tu aimes bien les bars...

— C'est un endroit de vie où j'aime me poser et regarder les gens, ceux qui passent et ceux qui sont accrochés au comptoir... des morceaux de vie...

— C'est un bar (pas le poisson) où se rencontrent les derniers pêcheurs du coin. Ils ne sont plus très nombreux déjà aujourd'hui ! Mais à cette époque où tu t'y rends, c'est encore pire. Tu as rendez-vous avec un vieux capitaine...

Tu sais ! Quand j'étais gosse, du poisson, il y en avait à foison, que ce soit en mer ou dans les rivières, et pas des poissons carrés panés et congelés. Cela n'existait pas encore ! Quand je dis "rivière", c'était une spécialité de la famille de pêcher en rivière. Mon père, ton arrière-grand-père, donc, était fêru de la pêche en rivière, et surtout de l'anguille ! Qu'est-ce qu'on se régalaient ! On

mangeait du poisson sauvage toutes les semaines, voire deux fois par semaine, même en dehors du vendredi, jour de jeûne. Enfin, c'est pour remettre un peu les pendules à l'heure...

Je la laisse parler... elle existe dans ces moments-là, elle vit, elle n'a plus d'âge ! Nous a-t-elle embarqués dans ses histoires pour exister, pour être entendue, pour être écoutée ? J'en doute, je bois ses paroles colorées comme du lait au miel, je suis très attentive à son propos, et je n'en doute en aucun cas. Mais, quelque part, c'est moi qui parle... c'est bizarre cette situation, j'en suis aussi très perturbée. J'ai beaucoup de mal à me situer en fait dans le temps d'hier, d'aujourd'hui, de maintenant et de cet autre temps de beaucoup plus tard. Autant je me souviens... presque quand j'étais enfant, mais le temps d'avant, cela me fut rapporté, et quelque part plus tard, aussi, Nanou me le rapporte.

Nous ne gardons que des bribes de nos souvenirs d'enfance, seulement ceux qui nous ont profondément marqués après l'âge de six ou sept ans, et encore. Ils se comptent sur les doigts d'une seule main. Alors, parents, tout ce que vous faites pour vos jeunes enfants, ils ne s'en souviendront pas !

Ah ces pêcheurs ! Il fut un temps où ils racontaient des pêches miraculeuses, une sardine tellement grosse qu'elle bouchait le port de Marseille. À l'écouter, cela ne fait plus rire personne, les quotas de pêche de poissons sauvages sont tellement bas que le métier a

bien du mal à en vivre et, déjà à notre époque, cela est ainsi. En fait, c'est presque une aubaine, c'est un métier qui n'attire plus les jeunes mousses. C'était un métier difficile qui nécessitait de se réveiller de bonne heure, pour quelquefois plusieurs jours et aussi les samedis. Il n'y a rien d'étonnant dans ce que dit Nanou. Déjà, à mon âge d'aujourd'hui, enfin pas celui de dans 50 années, il est bien difficile de trouver du poisson sauvage. Presque tout vient d'élevages qui détruisent tous les écosystèmes environnants, et toute la vie qui entoure ce monde presque disparu. Je n'ose imaginer le prix d'un bon kilo d'un poisson commun, y aura-t-il encore des boîtes de sardines, vrai c'est de la conserve, mais sans tricherie et de belle qualité ? Enfin, et encore une fois, finalement, c'est encore un monde qui disparaît, qui s'efface peu à peu... et si vous vous souvenez du préambule, vous comprendrez bien vite que ces évolutions néfastes ne se remarquent pas si vite à l'échelle du dernier neurone de l'humain. *(Je n'ose même plus prononcer « être humain », car il ne représente plus un être et encore moins humain, une chose qui a vécu et qui a presque tout détruit.)* C'est sans aucun doute la survie de la vie, la vraie, celle qui ne se pose pas de question et, qui perpétue simplement la vie sans trop perturber les autres formes de vie. Le pêcheur devient donc un personnage qui s'évapore du monde réel. Bientôt, ne resteront plus que des

obéissants infertiles ! Enfin il y aura l'accompagnement de la fin de vie, l'agonie qui préservera ce qui reste de vie.

Nanou m'accompagne dans ses propos, ses mots déchirent encore plus mes certitudes... les dinosaures ont disparu et nous savons pourquoi ! Et là, en peu de temps à l'échelle de la vie de la terre, tout disparaît plus vite. Nanou s'essouffle un peu. Je n'ose rien dire pour lui laisser sa lumière. Quelle importance ! Elle est le sang de ma vie. Si je suis là pour l'écouter, c'est parce qu'elle a existé. Je n'ose non plus penser à Lili junior, mutilée à vie, enfin le mot serait plus jusqu'à la mort. Alors, quand on n'a connu que cela, on s'en contente ? Pas encore, ou bientôt peut-être, obligé de s'en contenter. Tant que l'on ne se sent pas obligé, on ne comprend pas que l'on est déjà un esclave. Je ne l'écoute plus, ma pauvre grand-mère, que doit-elle se dire ?

Non, je la regarde, enfin, elle sourit... elle comprend, elle m'a toujours compris...

— Dis Nanou ! C'est encore bien triste ! Et tu sais, j'en suis bien consciente aujourd'hui et le drame est là, c'est que l'on ne nous écoute pas !

— N'oublie pas ma chérie ! Surtout, n'oublie pas que les prophètes n'ont jamais été écoutés, ils furent pendus, brûlés, guillotins même. Il n'est jamais bien de contredire le plaisir de vivre de l'instant, pour une grande majorité.

— C'est bien vrai. Mais il faut bien se rendre à l'évidence que le temps se raccourcit, quand je dis : « se raccourcit ». Il se contracte plutôt, je veux dire qu'il se contracte plus rapidement pour détruire un certain équilibre !

— C'est pour cette raison que nous en entendons certaines et certains qui disent qu'il faut en profiter tant qu'il est encore temps... (je vous l'avais dit que celui-ci allait devenir bien chiant) mais encore temps de quoi ? De tout détruire ? Alors, pourquoi font-ils des enfants, si c'est pour qu'ils n'aient plus rien à apprécier ?

— Grande question Nanou ! Grande question ! Et nous pouvons nous la poser ! Lolo s'est endormi... je vais faire manger les enfants dans la cuisine et nous aussi, ce sera bien plus calme pour elle !

Il y a des journées qui commencent comme pas prévues, et même pas imaginées. C'est ainsi ! Nous ne pouvons pas tout maîtriser et, bienheureusement, cela serait d'un chiant pas possible. Il faut bien se rendre compte que ce foutu temps nous réserve des surprises. La soirée se finit donc dans la cuisine où l'on ne mange jamais, tant elle est petite, mais à chaque problème sa vérité. Je vais rester dans le salon jusqu'à ce que Lolo se réveille et puis nous verrons. J'ai un article à pondre de toute façon et,

dans cette pénombre si silencieuse, ce devrait être plus aisé, à moins que je sombre aussi, c'est si calme peut-être trop même.

Chaque aube ne ressemble pas à une autre. Celle-ci est un peu plus prometteuse, Lolo semble bien mieux qu'hier. Elle veut m'accompagner chez le carrossier à Enclona. Nous sommes déjà sur la route, après le rituel petit-déjeuner, mais sans les mamies.

— Je te remercie ma Lili ! J'ai dû être chiante hier !

— Ce n'est pas un problème ! Je suis déjà passée par là et je comprends. Et puis non, pas chiante du tout, plutôt effacée, très effacée, même absente... Je te charrie !

— Alors, qu'est-ce que Nanou t'a raconté hier soir ?

— Une courtoise visite à Lorfheun avec un marin-pêcheur, un des derniers dans ce port. Tu te rends compte ! Il n'y a plus que deux bateaux qui sortent régulièrement !

— Cela ne m'étonne en rien ! Dis, c'est toi qui étais en visite ?

— Tu devrais dire seras... en visite, c'est dans un paquet d'années !

— Bien dommage que je ne sois pas à la place de Nanou, pour te voir à cette époque. Ce doit être cocasse tout de même !

— N'oublie pas que toi aussi, tu auras mon âge. Le temps n'oublie personne, même celles et ceux qui tentent de rajeunir. Ce

n'est que de l'apparence et, quelque part, essayer de rajeunir physiquement, c'est une preuve de vieillissement mental accéléré !

— Ça, c'est certain ! Mais ne m'embarque pas dans tes délirantes pensées ! Je ne fais pas partie de ton voyage dans le temps. J'ai encore mon âge d'aujourd'hui, et je ne veux pas vivre plus tard... enfin pas tout de suite... plus tard... !

— C'est tout toi, ma puce ! Je t'aime ainsi et je préfère te voir ainsi. Nous sommes bientôt arrivées !

Étonnante, cette visite ! Très étonnante même. Cette ambulance qui a transporté notre Lili junior fut bien fabriquée ici. C'est un modèle assez rare... et vendu dans notre région, il n'y en a eu que deux et le modèle est stoppé depuis belle lurette, car trop énergivore. Le patron de l'entreprise fut très coopératif. Après nous avoir entendus, il a été fouillé dans les archives poussiéreuses de l'entreprise. Il a trouvé assez rapidement et nous a communiqué le nom de ses deux clients sans trop de problèmes. Bien entendu que nous ne lui avons pas parlé des circonstances de notre demande. Pour deux raisons : la première, c'est que croire au propos de Nanou n'est point si facile ; la seconde, c'est que je lui ai dit que le journal voulait faire un article sur ce monument de l'automobile française, tant son design est étonnant et particulier. Il était en fait flatté que nous le prenions en photo pour cet article. Il y a de la malice qui facilite bien les choses.

— Dis Lolo ! Peux-tu appeler cet EPHAD à Dimonville ? Ce serait bien d'y passer dans la foulée, c'est sur notre route avant de rentrer chez nous. Tu leur dis que je voudrais écrire un article sur cet établissement !

— Je m'en occupe !

Maman Irène a bien connu l'endroit, elle s'y fait opérer des végétations quand elle était enfant. C'est assez cocasse ! Oui, c'était une clinique privée, avant de devenir cet espace pour vieilles personnes abandonnées. Nous pouvons y aller sans problème. La directrice nous reçoit pour une visite et accepte de discuter du fonctionnement de l'endroit. Encore une fois, une petite photo pour le journal facilite la complaisance.

C'est un immeuble d'après-guerre, la Deuxième Guerre mondiale, pas celles, civiles, qui éclateront plus tard, enfin c'est ce que je pense. C'est propre, bien situé en ville, facilement accessible et soigneusement entretenu. Enfin, l'extérieur est correct, voyons l'intérieur.

— Bonjour ! Nous avons rendez-vous avec madame Degarde ! Je suis Angélique Lelièvre, journaliste à la "VERITE".

— Elle vous attend !

C'est un fait, une belle femme trentenaire, bien dans ses bottes... enfin dans ses chaussures, nous accueille. Il paraît bien difficile de visiter ce que nous souhaitons, des cuisines au grenier,

c'est une façon de parler ! De plus, du passé de clinique, elle n'est pas très informée, alors elle nous propose de rencontrer Geneviève, une vieille infirmière qui a déjà dépassé l'âge de vieille. Mais qu'importe ! Elle, elle sait et elle parle, beaucoup, sans aucune arrière-pensée. C'est certain ici, il n'y a rien à cacher, pas pour l'instant en tout cas. Les blocs opératoires utilisés à l'époque de la clinique sont dans les sous-sols et nous les visitons aussi.

Une fois de plus, l'étonnement : deux salles blanches propres, toujours équipées et pratiquement prêtes à être utilisées, comme si elles servaient encore.

. Et, quand nous abordons le sujet de l'ambulance, cette fameuse ambulance, pas de problème non plus. Elle sert encore pour les clients de l'établissement en cas d'urgence pour les envoyer à l'hôpital, voire pour les emmener chez un spécialiste pour ceux qui ne peuvent plus beaucoup se déplacer. Elle est flambante neuve, malgré son âge, je prends des photos. La visite est terminée, ou presque, un petit café avec notre hôte d'un jour qui nous explique que l'établissement appartient à une vieille famille d'anciens chirurgiens de Naec... Nous en savons bien plus qu'espéré, il nous faudra bien réfléchir à cette situation et tenter de bien comprendre si cela a ou aura un effet sur l'histoire de Lili junior.

Un petit resto chez Ginette, un passage au journal et au cabinet de Lolo et la journée est bien entamée. On prend les garçons à l'école et nous retrouvons notre Nanou, notre chien et nos chats aussi, et la cheminée, lieu de discussion avant un repas à l'ancienne préparée par Nanou.

L'habituel petit apéro entre femmes laisse s'égrener les mots et les faits du jour. Et bien entendu... l'ambulance est au mi des discussions.

— Comment transmettre l'information à Lili junior, elle qui n'est pas encore née ? Mais, est-ce nécessaire ?

— N'oubliez pas les filles que vous vivrez avec elle dans une cinquantaine d'années ! Et vous n'oublierez pas ce que vous avez vu aujourd'hui !

— C'est un fait ! Oui, donc nous pourrons en parler aux flics et à Lili ! Mais dans cinquante années !

— La grande question est : À qui a profité le greffon de l'utérus ?⁹

— C'est ce qui reste à découvrir. On n'est pas loin de « La servante écarlate »¹⁰

⁹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Grefe_d%27ut%C3%A9rus

¹⁰ https://archive.org/details/laservanteecarla0000atwo_d0q8

— On n'est surtout pas loin du trafic de bébés, que ce soit ceux qui sont nés ou ceux qui vont naître. Vous vous rendez-compte ! C'est un vol d'utérus ! On opère sans le consentement d'une personne !

— Il y a bien quelques fachos qui aimeraient pucer des humains... cela rappelle le régime nazi et sans doute bien d'autres dont on ne parle pas assez aussi.

— Il y a une question qui me charcute depuis nombre d'années : est-il nécessaire d'assurer la pérennité de la race humaine ?

— Je peux te répondre à cette question sans problème, ma puce : faire des enfants, c'est pour qu'ils assument les conditions de vieillesse des vieux... la retraite, par exemple, mais pas que ! Si nous trouvons une autre façon de le faire, pourquoi faire des handicapés et de la chair à canon ? Déjà que certains s'entretuent dans les rues pour pas grand-chose ! Et puis, l'humain n'est pas nécessaire pour perpétuer la vie !

— Bien dit, Lili ! Nous vivons dans un monde qui s'atrophie, cela ne préoccupe pas grand monde !

— Nanou ! C'est la régression ! Quand le besoin de loisir devient plus important que celui d'être une personne, on peut se poser des questions. La passivité ne donne pas le bonheur, seulement l'apparence du bonheur. Le bonheur, cela se construit,

mais c'est tellement plus simple d'en faire le moins possible pour en profiter au maximum !

— Tu as raison, c'est la régression ! Et je la pense... définitive...

— Plus une possibilité de revenir en arrière ?

— Ce n'est pas négatif, ce que je dis, c'est la réalité et la réalité est cruelle à lire, à regarder consciemment.

La discussion se poursuit dans la tiédeur du salon chouchouté par un âtre rassérénant, ces moments sont toujours privilégiés, cela nous remet bien à notre place. Nous ne changerons pas la société ce soir, c'est certain, est-il pour autant trop tard ? Ce sera pour un autre soir. Les garçons se délectent et nous les rejoignons à table.

Ce matin... ce matin, est dans une humeur bien plus agréable ! La nuit a été bien réparatrice, loin de nos soucis, enfin, les siens, à ma Lolo. Bonjour sourires et cajoleries. Les matins sont presque toujours bien agréables, mais là, c'est fête. Je ne vais pas m'en plaindre. Nanou, elle est un peu mal fichue, cela dure depuis quelques jours, quand ce n'est pas l'une, c'est une autre de la famille qui a des petits problèmes de santé. Pour Nanou, ce sont sans doute les fragilités de l'âge, mais rien de grave, selon les dires

du toubib. Pour autant, je vais suivre cela de près. Il serait bête que sa santé se dégrade par manque d'attention.

Nous devons la fatiguer avec nos histoires... mais, il est vrai aussi qu'à cet âge, un simple coup de froid peut vous déglinguer la santé.

Pour autant, elle ne se plaint pas, elle ne dit rien même. Je vais à la pharmacie chercher les prescriptions du médecin. Pour Lolo, pas la peine, elle est seulement malade du plaisir de la vie et pas de traitement pour cela. Je vais rester avec Nanou aujourd'hui. Ça me rend contente en fait, j'aime beaucoup passer du temps avec elle. Donc, pour moi aussi, ce sera un plaisir de vie. Il est bien normal de rendre à ceux qui nous ont bercés, soignés, protégés, éduqués, les attentions dont ils ne furent pas avares, voire furent très dépensiers.

C'est Lolo, en fait, qui passera à la pharmacie en revenant de l'école. Je vais donc rester dans mes guenilles de nuit. Ça aussi, c'est un plaisir, désuet, démodé, sans doute... mais c'est ma liberté. Comme Lolo a une séance au tribunal, nous ne serons que toutes les deux : confidences à venir ! Nanou s'est confiée au fauteuil de son mari. Elle cligne des yeux, c'est bon signe... elle va rattraper un peu du sommeil perdu cette nuit.

Je me retrouve seule, en fait, à jouer à la nurse, à mamie. Je me pose près de Nanou dans le canapé, devant un âtre aussi bien

joyeux, ma tablette à la main. La chaleur de la cheminée me baigne dans une extase aphasique, et je plonge dans un autre matin, celui de notre petite Lili. C'est étrange d'imaginer, et là, c'est bien de l'imagination, non comme avec ce pouvoir de Nanou.

Lili junior est ici, bien entendu, allongée sur le canapé, et moi, je suis dans le fauteuil de papy, à somnoler comme Nanou aujourd'hui. Elle souffre encore de cette opération sauvage, douleur morale bien plus importante que physique. Certes, la cicatrisation se passe bien, c'est un travail d'expert, mais l'esprit ne cicatrise pas ses plaies aussi facilement que le corps le fait. Cela me chagrine, ce monde a perdu toutes ses valeurs humaines. Le respect de l'être humain par l'être humain s'est évanoui dans les brumes profondes de l'arrogance des égotistes. Bien entendu, elle ne mérite pas cette situation, elle l'a subie, dans un silence reproché. Elle ne parle presque plus, elle, si joyeusement volubile. Elle ne sourit plus, elle si rayonnante. Elle vivote son mal comme un trop vieux Christ sur une croix aux clous rouillés. Je souffre, nous souffrons de la voir ainsi, espérant que, petit à petit, elle puisse reprendre un peu de vigueur morale. On lui a volé son intimité, et même si elle ne voulait pas avoir d'enfant, aucune raison ne peut justifier de se servir ainsi dans le corps d'une jeune femme, comme un bout de viande dans une boucherie. Alors, qui donc en a profité ? Et pourquoi ?

— Lili ! Désolée, je me suis assoupie !

— Ce n'est pas grave, Nanou ! Rien de grave, tu récupères d'un manque de sommeil ! Ça va ?

— Oui, ça va bien mieux, sans doute un coup de froid ! Dis, Lili ! Je t'ai de nouveau rencontré avec la petite Lili !

— Dans quelle circonstance ?

— À la suite de notre conversation d'hier, tu lui parles de nos investigations.

— Alors cela ! C'est bizarre ! Je rêvais d'un moment avec elle !... Je rêvais seulement...

— Tu veux que je te raconte comment s'est déroulé ce moment ?

— Comme tu veux !

— Comme une conversation ?

— Pas de problème !

” — *Oh ma petite Lili ! J'ai bien compris ce qui t'est arrivé ! Et avec Mamie Lolo, nous avons trouvé... quand tu n'existais pas encore, d'où venait cette fameuse ambulance !*

— *C'est étonnant tout de même de retrouver un véhicule 50 ans plus tôt !*

— *Le plus étonnant, c'est que nous l'avons trouvé il y a cinquante années, quand tu n'existais pas encore ! Par notre Nanou... j'ai toujours du mal à y croire, mais c'est un fait !*

— *C'est presque louche, au pays des sorcières ! Alors, où serait-elle ?*

— *Sans aucun doute dans cet établissement spécialisé dans les personnes en fin de vie... tu vois, à Dimonville !*

— *Oui, je vois et c'est toujours en activité ?*

— *Oui, j'ai lu un article, il y a quelques jours sur leurs difficultés financières, comme presque toutes ces maisons qui se vident, faute de résidents. Cela veut dire que quelqu'un de cet endroit a organisé ta mutilation ! Et c'est certainement quelqu'un de cette entreprise ! Certainement que l'ambulance décrite par Nanou est toujours dans les sous-sols de l'établissement !*

— *Tu veux dire que c'est là-bas que j'ai été opérée ?*

— *C'est presque certain ! Et je suis sûr que dans les sous-sols, les tables d'opérations sont toujours prêtes à être réutilisées !*

— *Oui... oui, mais au profit de qui ?*

— *C'est la grande question ! Ça, nous ne pouvons pas le deviner !*

— *Quelque part, ça me donne des pistes que je vais pouvoir suivre ! Tout est pourri dans ce monde, mais avec Lolo junior, nous avons un ami détective... un grand ami, ce qui devient rare ! Tu sais, à notre époque, nous ne pouvons pas nous confier à personne, enfin presque ! À l'exception de quelques réfractaires à cette vie forcée.*

— *Je comprends bien, ma puce, je comprends bien, mais prends ton temps. Tu es toujours en convalescence, il ne te faut pas beaucoup*

bouger et encore moins sortir. Je vois bien que tu souffres sur ce canapé !

— Physiquement, c'est pas trop mal, je ressens des douleurs, oui, mais qui ne nécessitent pas de médication importante. En revanche, ce vol d'organe, je le vis mal, c'est pire qu'un viol. Ce n'est pas mon intimité qui a été mutilée, mais mon intégrité physique !

— Tu veux boire quelque chose ou préfères-tu autre chose ?

— Mamie ! Je ne suis pas à la ramasse ! Toi aussi, repose-toi ! Tu en fais tant pour nous avec Lolo ! Donne-moi mes médocs avec un peu d'eau, s'il te plait ?”

Nanou joue bien son rôle, nous interprétant chacune, avec une intonation bien différente. C'est une bonne comédienne et je pense qu'elle en rajoute un petit peu pour plus de crédibilité. Ce serait

presque amusant si le contexte de l'histoire le permettait.

— Ça ne prit pas longtemps avant que la gamine s'endorme de nouveau, les antidépresseurs faisant effet !

— C'est vraiment surprenant cette conversation. Tu crois que je m'en souviendrai quand j'aurai mon âge de plus tard ?

— Quelle importance ! Demain sera demain !

— Je vais te préparer un café !

C'est un agréable moment, c'est toujours un agréable moment. Nous devisons de ce que fait notre petite Lili, je devrais dire ferait,

mais quelque part, nous sommes dans deux bulles de temps qui se seraient rapprochées, sans pour autant que le temps proprement-dit ait perdu son cours.

Les garçons sont couchés, Nanou aussi. Lolo rentre chahutée par la séance au tribunal, elle ne ressort jamais indemne. Il est vrai que toutes les misères du monde traînent entre ces murs noircis par la honte du vivant. Je lui prépare un grand café et un petit encas, le tribunal n'offre aucun repas, même quand les séances traînent tard le soir. Je la laisse se remettre dans le jus de la maison, aucune raison de déranger les spectres respectueux de l'endroit et réveiller ainsi tant de maux endormis. Elle reprend une respiration décente, elle sourit, comme quelqu'un qui s'y sent obligé, comme quelqu'un qui s'excuse d'être là et qui ne veut pas déranger. Je lui masse le haut du dos et des épaules, je sens bien qu'elle se détend, elle est sensible, si sensible...

— Tu sais, ma Lili, qu'il y a des ordures qui arrivent à traverser le filet de la justice ! Ce n'est pas rassurant pour les demains de nos enfants ! Aujourd'hui, il y avait un groupe de personnes qui étaient jugées pour trafic d'organes humains. Ces gens-là, à les écouter, se prennent pour des sauveurs de l'humanité. C'est une honte de les entendre parler, sans compter le fric qu'ils gagnent. C'est dégueulasse ! C'est tout juste si la pauvre dame que je défendais n'était pas, elle, la coupable. Pour ne pas dire coupable

de ne pas être volontaire pour donner un rein à un étranger fortuné, à entendre les avocats de la défense !

— Cela ressemble à l'affaire de notre petite Lili !

— Oui et non ! Notre Lili, c'est dans un demi-siècle. Là, c'est en ce moment !

— Je me souviens ! Tu m'en avais parlé ! C'est la petite dame qui est rentrée en clinique pour des examens et qui est ressortie avec un rein en moins !

— Ces enfoirés avaient réussi à lui faire signer un document qui confirmait une autorisation de don d'organe !

— Comment ce tour de passe-passe ?

— Ma cliente ne se souvient de rien et surtout pas d'avoir signé un papier quelconque !

— À combien de personnes, cela est arrivé ?

— En partie civile, il y en a cinq, mais les enquêteurs pensent que ce sont des dizaines ! Nombre d'entre elles ne veulent pas porter plainte parce qu'elles ont signé un document et qu'ils ont touché de grosses sommes d'argent non déclarées aux impôts. C'est interdit de vendre ses organes, mais... on peut en faire don... et quelque part recevoir une compensation. Par exemple, un appartement n'est pas non plus autorisé. Ce serait cependant beaucoup plus difficile à prouver. Ces mauvaises personnes exercent en forçant la main de certains donneurs.

— Et à quoi sont-ils condamnés ?

— La décision est mise en délibéré sous deux semaines ! Ce qui me fait mal, c'est surtout comme ils traitent les victimes. Ma pauvre cliente, elle n'a rien demandé et elle a un rein en moins !

— Ce monde est plein de pervers qui feraient n'importe quoi pour faire de l'argent, en se justifiant du bon droit de plus !

Ce monde est rempli de pervers à l'argent, presque tout se justifie et la justice est égarée dans les dédales de la perversité humaine. Pour autant, nous devons bien nous reposer aussi, je raconterai à Lolo, cette conversation avec Nanou cet après-midi, sur le coin de l'oreiller, une espèce de conte pour grande personne, pas certain que cela la fera s'endormir.

Chapitre 17 : l'ambulance

Nanou s'est à priori à peu requinqué... Ce matin, elle écrit... à qui ? Je n'en sais rien ! ... Pourquoi ? Je n'en sais rien ! Et je ne veux pas le savoir... Elle a le droit tout de même à une intimité morale ! Lolo, aussi, a retrouvé son dynamisme habituel, et les garçons sont prêts à s'éclater, car ce sont les vacances. Alors, nous avons planifié celles-ci, avec chaque jour, des activités différentes. Lolo a pris cinq jours de congés, pour moi pas de problème, je peux écrire mes articles le matin ou le soir. Ce matin, c'est jeu de société et, tantôt, ce sera donc la patinoire... Autant dire qu'ils sont un peu agités, il est bien difficile de discuter avec eux. C'est un peu normal ! Ils sont très respectueux, pour autant de Nanou et des mamies... Ils passent aussi beaucoup de temps avec elles... c'est sans doute cela une famille ! Rien de nouveau, dans la matinée, Nanou continue ses travaux d'écriture avec une certaine malice, je la soupçonnerais bien de nous préparer une farce, enfin... nous verrons bien. La matinée est bien silencieuse, presque respectueuse, rien à voir avec le vacarme de la patinoire. Je me dis que, tout de même, nous sommes bien installées, où nous vivons. Les garçons y vont à cœur joie, c'est infatigable un enfant à cet âge-là. Et puis : « Viens, Maman ! Viens, Lili ! » Ils ne nous ont

pas lâché la grappe de l'après-midi. Ils ont retrouvé aussi quelques copines et copains de l'école. C'est harassant, j'ai passé plus de temps les fesses sur la glace que debout sur les patins. Ce soir, ce sera massage par ma Lolo, elle ne demandera pas mieux, j'en suis certaine. Lolo, elle patine très bien. Quand elle était jeune, elle faisait un peu de patinage de vitesse, du short-track. Elle profite bien mieux que moi, mais être avec les garçons, cela n'a pas de prix... alors, quelques bleus aux fesses, ce n'est pas grand-chose. Ma foi, je suis bien contente de rentrer !

Ma doué ! Il est bien tard, nous n'avons pas vu le temps passé. Nanou doit être devant sa télévision, elle a mangé sur le divan, ce soir, devant l'écran, accompagné du chien et des chats bien installés sur le canapé, ils n'ont pas le droit... mais avec Nanou, si... ils n'abîment rien. Seulement, Lolo grognera un peu demain matin pour enlever les poils avec l'aspirateur. Les garçons prennent une douche rapide. Nous aussi. Un petit bisou à Nanou, et nous voilà devant un chou-fleur gratiné à la Nanou. Une enveloppe traîne bien en évidence contre le vase, nous ne pouvons pas la rater. Lolo la prend dans la main, et la retourne...

— C'est Nanou, c'est cela qu'elle écrivait ce matin ! Je mets le chou-fleur au four et tu la lis d'accord ma puce ?

Nanou pense qu'elle nous dérange avec ses visions, que cela perturbe notre tranquille vie de famille. Je vais, tout de suite, dans

le salon pour l’embrasser et la réconforter. Je lui assure qu’il ne faut surtout pas qu’elle se reproche quoi que ce soit... nous en discuterons demain. Elle rejoint sa petite maison, le pas lourd d’une personne pas rassurée. Je la rejoins et la prends par le bras pour l’aider et surtout soulager ses pensées par de profondes et sincères embrassades, et je retrouve Lolo !

— Alors, comment va Nanou ?

— Un petit coup de cafard ! Elle va s’en remettre après une bonne nuit !

— J’ai lu la lettre... il y a quelque chose d’important pour Lili junior !

— Eh bien, dis mémère !

— Elle a retrouvé l’ambulance, enfin son détective et devine où ? Au sous-sol de l’Ehpad, bien abritée sous une bâche. Le détective a retrouvé un bloc opératoire en parfait état. Le propriétaire de l’Ehpad est un grand chirurgien gynécologue... Alors, elle a porté plainte... par internet, c’est le seul moyen. Et maintenant elle doit attendre les suites de cette plainte. A priori, c’est bien compliqué à cette époque. Il y a souvent des pannes informatiques sur le réseau de la police et ce n’est pas certain que cela arrive au bon endroit. De plus, le nombre de plaintes est, chaque année, plus important, des plaintes pour n’importe quoi, n’est-ce pas Lemaire. Le détective fera agir ses contacts pour au

moins être certain qu'elle soit prise en compte et que Lili soit convoquée pour la compléter et la valider. Cela risque, malgré tout, de prendre beaucoup de temps.

— Et qui a profité de l'opération ?

— Elle n'en parle pas encore, nous verrons cela demain !

— Demain, nous mangeons chez Evi, avec les garçons !

— Au moins, cela me fera un article sur la vie à la campagne !

— Ne te fais pas trop d'illusions sur la vie chez Evi, elle n'est pas celle de toutes les familles de paysans, loin de là !

Chapitre 18 : visite chez Evi

Nanou Anne est bien contente de sortir avec nous, elle est quasi certaine que c'est pour rencontrer une, voire des personnes intéressantes et non intéressées. J'en profite aussi pour ressortir du dessous des bâches et de la poussière, le vieux Kangoo de papy. Ça fait un bail que Nanou n'a pas roulé dedans. Vous rendez-en vous compte ! Cette voiture a plus de vingt ans et le compteur affiche à peine 20000 km.

Lolo est au volant, Nanou est près d'elle et, je suis derrière sur la banquette entre nos deux chenapans. L'ambiance est, disons : lumineuse, les deux garçons et les deux folles chantonnent des chansons connues, diffusées par la radio de la voiture. Nanou, grand sourire, tente de suivre en frappant dans ses mains. Les deux heures de route sont vite passées somme toute. Ainsi, nous retrouvons la communauté laïque de vie de notre amie EVI. Les deux gros chiens viennent à notre rencontre sans animosité. Ils sont, pour autant, bien dressés pour protéger la propriété. La consororité a encore pris de l'ampleur, partagée avec les Rv's, les respectueuses et les respectueux de la vie. Evi, toujours éblouissante d'un bonheur partagé, s'approche, ses deux garçons rejoignent les nôtres aussitôt, pour disparaître. Je ne sais pas où, mais, certain que c'est sans danger pour les enfants. Evi ne

risquerait jamais la vie de quelqu'un. Difficile d'imaginer Evi à l'époque où on l'a rencontrée sur les trottoirs sales de la vie. C'est bien la preuve qu'il ne faut jamais négliger une forme de vie et qu'il faut lui donner une autre opportunité de s'en sortir.

— Quel plaisir de vous revoir, mes amies ! Mes grandes amies et vous, Nanou Anne, pour une première fois !

Nous nous noyons en de franches embrassades et des effluves de besoin de se voir. Certes, nombreux sont ceux qui ne peuvent pas comprendre. Il est vrai que, quand on est égotiste, on n'est pas habitué à ces débordements de sincérité.

— Nous aussi, Evi, c'est toujours un grand plaisir de te retrouver, ici !

— Ne vous inquiétez pas pour les garçons, les miens leur ont planifié des ateliers, enfin vous verrez cela cet après-midi. Nous mangeons ensemble sous le préau dans une heure et demie. C'est ainsi tous les vendredis et aussi parce que la météo est très incertaine. Cet après-midi, même si vous en avez déjà vu la dernière fois, ce sera une visite des ateliers du village, ferronnerie, vitrail, tissage, tricotage et couture. Ce matin, c'est un petit tour au jardin animalier de notre domaine, veaux, vaches, chevaux, moutons, chèvres, poules, coqs, lapins, dindes et j'en oublie, tout cela en totale liberté ! On y va !

Avec Lolo, nous soutenons chacune un bras de Nanou, dans une ferme où le sol n'est pas tout propre ni stable. C'est aussi une ferme ! Evi me prend l'autre bras, on dirait quatre folles qui partent s'amuser au fond du jardin !

Nanou est extasiée, ce n'est pas trop une surprise pour elle. Chez eux, c'était déjà un peu comme cela, mais avec la famille seulement et avec beaucoup moins de bêtes. Mais là, cela dépasse l'entendement : le nombre d'animaux est très impressionnant, et les voir venir chercher leur nourriture préférée directement dans les mains des humains est un spectacle sobre et simple, mais d'un naturel tranquille. Nanou éprouve ! Elle ne dit rien ! Elle est simplement bien, un plaisir désuet pour certains, mais pour nous, c'était un bonheur sobre et réparateur de vie. Le bonheur, c'est bien souvent simple, trop simple pour les adeptes de l'apparence.

Et puis, nous sommes revenus autour de la table, Nanou arbore un sourire sincère, silencieux, un cadeau qui n'a pas de prix. Nous sommes bien plus nombreux que la dernière fois...

Petit à petit, d'autres personnes nous ont rejointes.

— Dis, Evi ! Que de monde ?

— Là, au bout de la table, c'est Jocelyne, enfin Jojo, une vétérinaire, qui ne supportait plus de s'occuper des bobos des petits chats et des petits chiens à ces mémères. Celles-ci dépenseraient des fortunes pour que leurs animaux restent vivants

encore bien plus longtemps, sans vraiment avoir un œil sur ces pauvres gamins qui traînent sur les trottoirs. À côté, c'est son compagnon Yves qu'elle a rencontré ici. Ils attendent un bébé, le premier vraiment qui va vraiment naître ici. Le grand, plus loin, c'est Lulu, un cuisinier, cela nous permet de vendre nos produits traiteurs sur les marchés. Camille est une toute jeune fille fragile, perdue, mise à la porte de chez ses parents, comme moi par ma mère. Et nous avons aussi trois gamins, en face, qui font partie d'un programme de resocialisation. Ils sont bien vivants, et se sont bien adaptés, pas de fugue en vue pour l'instant, et cela se passe bien. Voilà, les présentations de notre côté. À présent, ces deux jeunes femmes qui nous font l'honneur de leur présence à cette table. Ce sont les plus belles personnes que j'aie jamais rencontrées sur cette terre. Lorsque j'étais au bord du précipice, errant sur les trottoirs de l'oubli, en compagnie de leur mamie, une autre belle âme, elles m'ont sortie de la mouise et remis le pied à l'étrier.

Les présentations sont terminées, place au repas. Tout vient de la ferme, excepté quelques produits locaux échangés avec le mareyeur. Et, comme à chaque fois, c'est un des membres de la consororité qui a préparé les plats. Ici, pas d'apéro dînatoire, c'est cidre ou bière préparée dans un atelier et pas très forte en alcool.

Nous sommes bien une trentaine, cela mérite une grande activité et du temps. Je pense qu'hier, notre cuisinier du jour était à la tâche. Une sorte de salade piémontaise, adaptée aux produits de la ferme, le jambon de Paris (ne pensez point, pour autant, que les Parisiens sont tous des porcs) est avantageusement remplacé par de la poitrine fumée. Deux terrines, une de sanglier et l'autre de cerf et puis des petits feuilletés de crevettes fraîches, pêchées à quelques kilomètres seulement. Le plat principal, ce sont deux gros gigots d'ici, cuisson 120° pendant sept heures et une purée de légumes du jardin. Pour le dessert, tout simple, fruits du jardin, fraises, cerises, framboises avec une crème fouettée de la ferme.

Peu de discussion pendant le repas, l'assiette a son importance...

— Avez-vous apprécié ?

— Oh Evi ! C'est un grand plaisir de partager ce repas si goûtu, avec vos produits. Nous sommes loin de la bouffe rapide et incertaine. Là, c'est très bon et sain !

— Je me suis régalée. Cela me rappelle des époques lointaines, quand nous recevions et régaliions chez nous la famille où nous habitons tous, ... avec moins de monde tout de même. Malgré tout, nous continuons avec notre petite famille.

— Merci, Anne ! Il y a deux choses que ceux qui vivent ici ont comprises. La première est que, pour manger sain, il faut des

produits sains, la deuxième est que ce qui est sain peut être savoureusement bon. Nous ne sommes pas non plus obligés à un végétarisme obscur. Oui, nous mangeons des légumes, mais nous les accommodons pour qu'ils soient bons et, nous mangeons aussi de la viande de nos bêtes et du poisson de la côte. Grand nombre d'entre nous, produit un régulier travail journalier, normal qu'ils éprouvent du plaisir à se restaurer !

Une bouteille circule, et chacun, ou presque, se sert une rasade d'un liquide couleur caramel. Nous ne crachons pas sur les bonnes choses, alors goûtons... c'est extrêmement frais, j'essaie de deviner... Il y a de la fraise macérée dans du calvados d'âge et puis un jus de fraise... sans doute un truc comme cela.

— C'est délicieux, Evi ! Je suppose que tu ne nous dévoileras pas ta recette ?

— Tu sais ! Nous ne voulons pas vendre de l'alcool ! Nous ne voulons pas nous rendre coupables de ce qui se passe avec une certaine jeunesse ! Alors, oui, je ne te dirai rien !!! Tu le verras cet après-midi !

— Ah ça, c'est sympa ! J'aime bien regarder comment on fait des choses et l'on s'aperçoit, bien souvent, que ce n'est pas si compliqué, en apparence au moins. Et puis, nous préférons faire que d'acheter.

— Bon, nous devons quitter la table pour rejoindre nos occupations. Nous prendrons le thé ou le café, dans les ateliers. Nous allons commencer par un nouvel atelier, le tissage, chez notre ami Jeoffrey. Nous avons récupéré un métier à tisser, lors d'un vide maison, après un décès.

— Mais, ce sont qui ces deux petits mômes déguisés en tisseurs... d'une autre époque ?

— Tu comprends... les occupations avec les nôtres... Vous repartirez avec deux pièces de tissu, chacune confectionnée par un des garçons !

— Dis, Evi ! Vous faites quoi de ce tissu ?

— Tu sais, Laurence ! Avec cette machine à tisser le lin, nous ne pouvons bien entendu pas concurrencer la Chine. Alors, tout est pour nous, pour tout ce dont on a besoin. : draps, rideaux, nappes, tissus à broder, tissus à imprimer pour faire des fringues, du solide en fait. Nous avons, malgré tout, des demandes particulières. Par exemple, un fabricant de luminaires qui veut des couleurs et des motifs très spécifiques nous passe des commandes. Et, puisque nous faisons partie de la filière lin, il nous arrive de faire des prototypes pour les grands tisseurs. C'est une bonne activité avec une machine simple qui ne tombe que peu en panne et qui est facile à entretenir et à réparer. Cela rentre très bien dans nos savoirs et puis presque chacun peut l'utiliser avec un peu de pratique. Là,

nous entrons dans un des plus grands chantiers, enfin le plus grand depuis que nous nous sommes installés, ici. Chaque année, ou presque, nous engageons le creusement d'un logement en troglodyte habitable. Et qui dit habitable dit aussi installation de toilettes, d'une douche et tout cela taillés dans la pierre, enfin dans le tuffeau. Cet hiver, nous avons engagé trois creusements, dont un avec trois chambres. Tout y est fait à l'ancienne, sans aucune machine, excepté une perceuse pneumatique, avec des outils simples, mais efficaces, des marteaux, des burins, des barres à mine, des masses, des scies, des râpes et j'en passe... Vous allez de nouveau voir vos enfants à la tâche !

— T'as vu, Lili ? Regarde-les comme ils sont mignons !

— Dis Nanou ! Ça va ?

— La petite Lili vient de me faire un petit coucou, là derrière le tailleur de pierres, elle est devant son papa !

— Et ?

— Déjà disparue de nouveau !

— Regarde-les, Nanou ! Cela ne plairait peut-être pas à tous les enfants... Mais pour eux, c'est une grande découverte. Cela les change des activités avec nous !

— Ils sont mignons ! Ils vont en avoir à dire dans la voiture !

— Oui, c'est certain ! J'imagine au moins !

Ainsi, l'après-midi se déroulait chez Evi, un plaisant moment de vérité, sur une sorte de vérité de vie. C'est à chaque fois différent, tant chacun ici est capable d'activités bien différentes, et surtout bien décalées de leur formation initiale, avant de s'installer ici ! Papy disait : « *On ne dit pas : je ne sais pas faire, on devrait dire : je n'ai pas envie de faire !* » Même si le résultat n'est pas parfait, chacun n'est pas un grand spécialiste, mais c'est largement suffisant pour équiper les lieux. Je ne qualifierais pas ces personnes de courageuses... Bien entendu, elles le sont, mais ce n'est pas dans un esprit de contrainte ou d'esclavage... Il s'agit simplement d'un plaisir de s'engager pour soi et pour les autres. Cela me rappelle les cités castors. C'était un peu dans le même esprit, à la différence, les maisons leur appartenaient. Ici, il n'y a pas de loyer, pas de remboursement de crédit, pas de crédit tout simplement et tu es chez toi, jusqu'au moment où tu décides de quitter l'endroit. C'est toujours bien agréable de voir, dans ce monde d'égoïste, des personnes, vivant autrement et surtout. Elles montrent que c'est possible, sans le crier sur les toits. J'ai discuté un peu avec Evi sur ses rapports avec les agriculteurs traditionnels. C'est assez tendu, avec certains qui sont en monoculture. Ils les pensent des concurrents qui ne paient pas de taxe ni de charge. C'est un autre monde, où ces gens réclament toujours des aides au moindre problème, surtout climatique

quand ils ont eux-mêmes leur responsabilité sur le sujet. Pourtant, ils roulent avec des tracteurs et des voitures fabriqués à l'étranger, et ceci sans jamais se remettre en cause. C'est le beau monde de notre civilisation, ce monde d'égoïste qui se cramponne à ses certitudes. Rien ne change, les sols sont pollués, les rivières aussi. C'est un peu plus cool avec les jeunes maraîchers, ils échangent des avis, des graines, des conseils, des techniques. Rien ne change, il y a les assistés de leurs insuffisances et les autres qui se débrouillent plus que bien dans une forme de vie plus ancienne sans doute. Ce qui n'empêche pas, pour autant, de suivre la modernité, sans trop se vautrer dedans, et ces autres respectent les racines de la vie et celles des branches aussi.

Cela fait toujours du bien de rencontrer des personnes qui respectent la vie et qui sourient, des gens qui ne parlent d'argent ni de leur dernier voyage polluant. Et ça ne chiale pas, ça ne se plaint pas, ça agit !!!

Nous sommes bien rentrés, les garçons nous ont saoulées de leurs aventures pendant tout le voyage. Chacun d'entre eux a apporté un morceau de tissu orné des couleurs de leur famille et brodé de leur prénom. Ils ont également amené deux pierres brillantes, l'une gravée du nom de Lolo et l'autre du nom de Lili.

Ils ont aussi une planche de bois sculptée d'un très beau Nanou, pour sa boîte aux lettres.

— T'as vu, maman ! T'as vu, Lili ! T'as vu, Nanou... ce qu'on sait faire !

Nous n'entamons pas les discussions inutiles sur le fait qu'ils ont bien été aidés et qu'il leur faudrait bien des jours d'apprentissage pour faire des objets ainsi. Quelle expérience de vie enrichissante tout de même ! Certes, c'est une goutte d'eau dans un océan d'ignorance. Nanou s'agite sur son siège, c'est signe qu'elle veut parler, discuter plutôt, les garçons ont le droit à un peu de télé, avant d'aller se coucher, nous avons donc du temps à partager.

— Eh bien, Nanou ! Tu as passé une bonne journée ?

— Oui, oui ! Très, très bien... mais ce n'est pas de cela que je voulais vous parler ! Tout à l'heure, quand ils creusaient le troglo... j'ai aperçu la petite Lili, qui nous faisait un petit bonjour, derrière son papa Aurélien... elle vient souvent ici ! C'est étonnant, non ! L'endroit n'a pas beaucoup changé à priori ! Elle est venue cette nuit, il y a du nouveau... Le détective a trouvé la coupable, enfin celle qui a profité de l'utérus de Lili. C'est la petite fille d'un chirurgien qui exerçait à la clinique, et, quand je dis « coupable », c'est de lui que je voulais parler. Mais, c'est bien elle, preuve à l'appui, qui a profité de la greffe. Le détective a

découvert dans les registres médicaux de l'hôpital, un dossier relatif à la jeune fille, mentionnant une anomalie congénitale de son utérus. Tout le dossier est chez les flics, enfin une copie. Maintenant, il ne faudra pas être pressé, cela ne fait pas partie des affaires urgentes à gérer. L'administration, c'est pire que maintenant. Mais, c'est lancé ! Je ne pense pas que je la reverrai bien souvent. Quelque part, nous lui avons donné ce qu'elle cherchait. Et, nous n'aurons plus l'occasion de nous retrouver sur le même canal de communication. Elle est en bonne santé. Cette scandaleuse opération a été pratiquée dans les meilleures conditions. La cicatrisation est propre et saine. Les fils sont retirés, rien d'infecté... la vie reprend... avec ses blessures, certes, mais elle reprend. Bien entendu, il restera de profondes séquelles psychologiques, on ne peut pas continuer en ignorant... non, ce qui s'est passé c'est bien passé, mais impossible à oublier. C'est pour ainsi son petit coucou tout à l'heure !

Chapitre 11 : le manuscrit

J'ai bien avancé dans le contenu de mon manuscrit. J'ai pris un peu d'avance sur la petite Lili... elle n'est pas encore née... ! Enfin, qu'importe ! J'y ai intégré toutes nos séquences du futur et du passé aussi sous la forme de l'histoire d'une petite Lili. J'ai l'impression de bien la connaître, sans dire qu'elle me ressemble... non... surtout pas. Elle est la petite fille de Lolo, par son fils aîné. Elle a le même métier que celui que j'exerce et, cela, j'en suis bien fière... et dans le même journal qui existera encore, toujours pour combattre d'autres pseudos journalistes qui ne quittent pas leur place, coincé derrière un écran.

Revenons à ce monde de demain, nous n'avons pas tout exploré, les deux conflits armés à venir en France, à ce que j'ai cru comprendre.

La première, c'était une guerre civile entre les banlieues et les centres-villes protégés par l'armée. Ça s'est passé quand ? Tout dépend de l'époque dans laquelle on vit, il y a deux ou trois dizaines d'années, si c'est Lili junior qui parle. Dans deux ou trois dizaines d'années si c'est Nanou qui le dit ! Des victimes ? Ah les morts ? Des centaines ! Mais, pour ceux qui ne sont pas encore morts, ceux qui ne peuvent plus vivre, ceux qui ne veulent plus vivre, des centaines de milliers, des

millions sans doute, ces blessures-là ne se lisent pas facilement. Et puis l'autre, plus récemment, le dis, Lili junior, plus tard encore le dit, Nanou... Conflit entre l'armée et une sorte de mafia qui a pris le pouvoir sur les bandes qui contrôlent les banlieues et même certaines villes de périphérie. Là aussi, des victimes visibles et d'autres silencieuses. C'est bien pire qu'à Naples !

Et après la paix ? La paix de quoi, parce que la paix, ce n'est pas quand il n'y a plus de guerre. Non, la paix, c'est quand les populations vivent ensemble sans aucun conflit, ni politique ni social, sans racisme... enfin le rêve impossible, quoi !

En fait, toutes les évolutions néfastes des cinquante dernières années sont bien ancrées. On peut imaginer facilement encore bien d'autres évolutions à venir et encore plus fatales, et ceci, à un rythme plus soutenu, peut-être même exponentiel.

Alors, là, la notion du temps, évoquée au début de l'ouvrage, prend une autre dimension. Les gens allument la télé pour savoir quelle catastrophe est arrivée pendant qu'ils dormaient, entre la veille et un aujourd'hui. Non, je ne le pense pas, c'est plutôt la crainte, la peur de l'insécurité qui égrène le temps, plus vite. Il n'y a plus rien de rassurant, dans celui-ci. Et pourtant, ils pensaient que ce ne serait en moins pire, comme dirait un enfant. Mais oui, ce n'est plus pareil, mais oui, ce ne sera plus jamais pareil. On sera

encore un peu plus esclave de ce qu'on ne maîtrise pas, mais cela permettra de survivre plus con, c'est déjà ça !

Sommes-nous dans l'agonie finale, sur le bas à droite de la courbe de Gauss¹¹? Si bas, je ne sais pas, mais pas si loin, c'est certain. Chaque jour qui passons nous rapproche d'une fin de civilisation. C'est plus que certain, celle des humains, c'est probable parce que l'humanité, elle, a déjà pratiquement totalement disparu.

La période des dinosaures s'est étalée sur environ vingt millions d'années. Elle a brutalement pris fin en raison d'un évènement naturel d'une extrême violence, une météorite. Celle de l'humain aura à peine vingt mille ans et sa fin est déjà programmée, par lui-même. Quelque part, on peut appeler cela une annihilation voulue (merci Hubert Félix Thiéfaine), un suicide collectif planifié.

Il est important de réaliser que, jusqu'à présent, aucun système politique, aucun système économique, aucun système social, aucune religion n'a démontré sa capacité à garantir un mode de vie rationnel pour chaque être humain. Vous entendrez toujours, des petits prédicateurs promettant un demain merveilleux... mais

¹¹ <https://studio.youtube.com/video/pLZxi13c7S4/edit>

pas pour tout le monde. En fait, c'est bien l'être humain qui est vil, vicieux, il a toujours trouvé des failles dans chaque système pour des évolutions... personnelles.

Quand on est en régression, il n'est pas facile de savoir où l'on se situe sur la courbe de Gauss. Ce qui est bien, c'est d'avoir pris conscience que l'humanité est sur la mauvaise pente, mauvaise pour lui, sans doute pas pour les autres formes de vie. Le temps... encore une fois... celui qu'il fait m'est complètement indifférent, même si l'on subit l'outrage des êtres (ou pas d'ailleurs) humains, accélère la décadence. Quand rien ne va plus, les faibles d'esprit se raccrochent à des dits d'un passé oublié, religieux ou pas, par peur de mourir, par peur de ne pas avoir existés.

Rassurez-vous... le temps, celui de la comtoise, n'accélère pas son cours. Pour le vérifier, veillez bien à ce que chaque seconde choie bien après une autre seconde, mais c'est du temps perdu de regarder cela... Donc, non, ce temps n'accélère pas son cours. Il n'est pourtant pas très vertueux, puisqu'en fait, il n'existe pas matériellement, même si ces quelques machines qui donnent l'heure veulent le faire croire... Regardez ! Il n'est pas la même heure au Prépenché qu'à Toronto. Pour autant, on s'égare vers une fin, cela est certain, la fin plus ou moins proche d'une civilisation ou même celle de l'être humain.

Alors, plus on s'approche de la fin, moins il reste de temps (merci, La Palice). Et pourtant, l'être déshumain se précipite, sans se soucier des erreurs qu'il fait afin d'atteindre son désir égoïste qui l'emmène à la dernière porte du temps, du temps vécu par les humains.

Le temps n'aurait de valeur que si tout ce qu'on voit dans le ciel avait eu une naissance au moins, car à ce jour, nul ne peut évoquer une éternité et encore moins le contraire. Cela est dû à la faible intelligence des humains. Car s'il n'y avait ni de début ni de fin, pourquoi mesurer le temps ? Il n'aurait pas plus de poids que le contrepoids de la vieille comtoise, qui me rappelle inlassablement que chaque un jour passé est un jour de moins... de moins de quoi ? Rien ne sert de s'accrocher aux aiguilles du temps, le temps se compte aussi en jour.

Quand l'être humain était plus con, quand il ne savait rien, il ne se posait point ces questions ! Mais comme il le redevient, il finira par ignorer ses maux, pour devenir plus con encore qu'avant.

Postambule

On ne peut pas changer le passé, mais l'avenir, on le change à chaque instant. Chaque geste, chaque mot, chaque action fait l'avenir des autres. Le nôtre, on se le forge un peu comme on peut.

Alors, ce que Nanou voit, c'est quoi ? Ce qu'il se passera plus tard, mais peut-être pas avec les mêmes personnages, ce ne sera peut-être pas Lili et Lolo junior, nos deux petites filles. Pour autant, je suis persuadée que cela ressemblera bien à ce qu'elle nous raconte.

Ce qui est sympa, c'est que nous pouvons nous réjouir d'être encore dans l'histoire en 2075, enfin, c'est ce qui se dit... par Nanou. Mais quelle histoire ? Et dans quelles conditions ? Il est certain que le futur pensé dans les conditions d'aujourd'hui, ce n'est pas terrible, mais on connaît. Alors, cela rassure quand même ! Et cela évite de se poser bien des questions : les problèmes seraient presque connus et les solutions, toujours à chercher. Prenons un exemple : la pub à la télé après le 20h, qui n'est plus toujours à 20H d'ailleurs et avant l'émission de la soirée. Il fut un temps, cela durait à peine cinq minutes (certains ont connu quand il n'y en avait pas, mais, il y avait une redevance), aujourd'hui bien plus que vingt minutes et demain, on interrompra la pub pour regarder une émission découpée, en rondelles de saucisson.

Cet exemple montre bien la déficience de la civilisation. Il ne faut surtout pas oublier, que ce sont nous les téléspectateurs qui payons la pub par nos achats et derrière, c'est nous qui en subissons de plus en plus les contraintes...

miC H@L

REGRESSION

Ce n'est pas une prédiction de Nostradamus, ni un rêve, ni un cauchemar, mais le ressenti de l'accélération du cours de l'histoire humaine, dans son agonie. La fin de l'histoire du pire animal nuisible ayant vécu sur terre. La fin de son monde...



ISBN : 978-2-487805-24-8

prix : 10 euros

CDANédition

